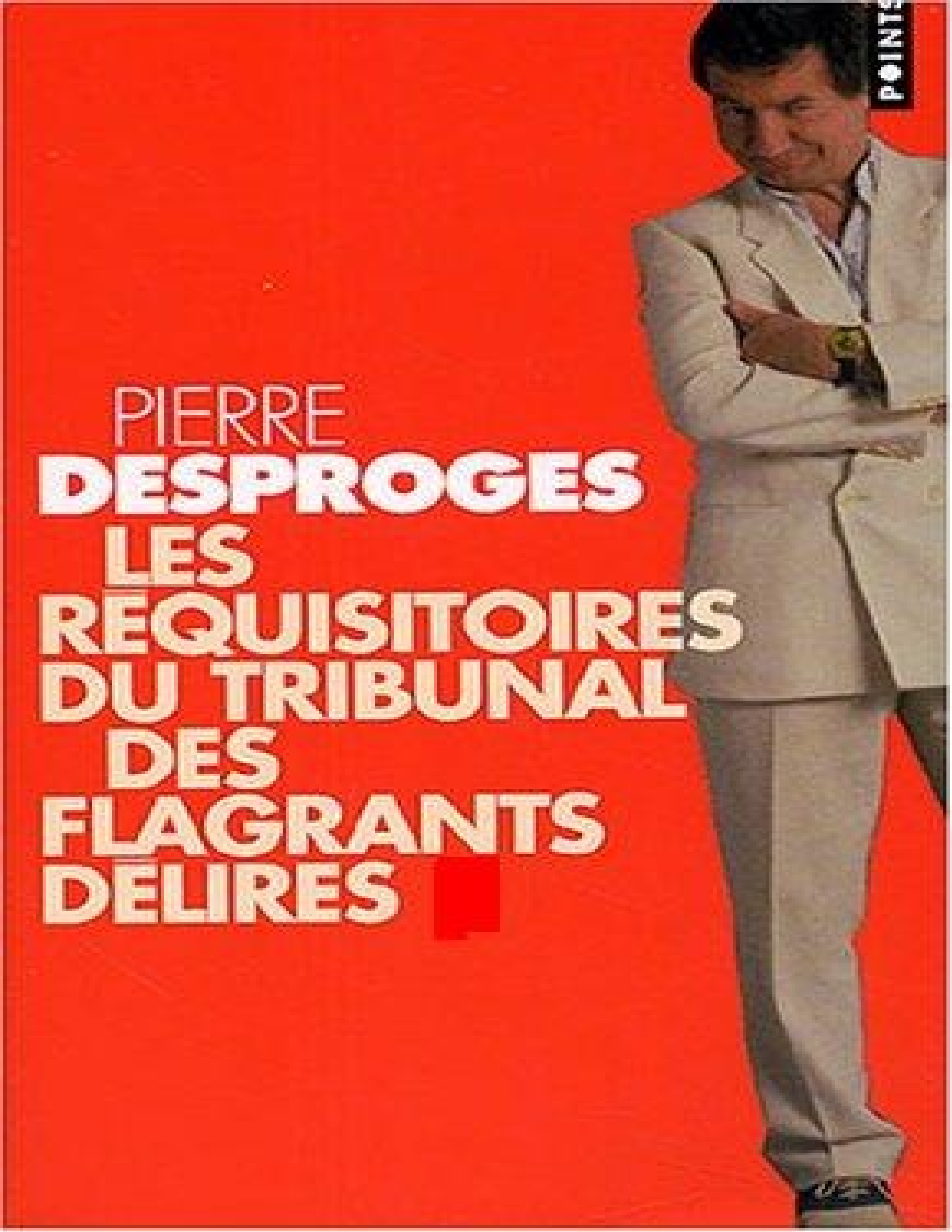

POINTS
PIERRE
DESPROGES
LES
REQUISITOIRES
DU TRIBUNAL
DES
FLAGRANTS
DÉLIRES

Pierre Desproges

LES RÉQUISITOIRES
du
TRIBUNAL DES FLAGRANTS DÉLIRES

Notes biographiques de Bernard Morrot

Les Réquisitoires ont été prononcés par Pierre Desproges (le procureur) sur l'antenne de France Inter dans le cadre de l'émission *Le Tribunal des Flagrants Délires,* émission imaginée et produite par Claude Villers (le président) et Monique Desbarbat avec Luis Rego (l'avocat).

Nous tenions à publier ces Réquisitoires dans leur version intégrale. C'est donc volontairement que nous n'avons pas supprimé certains éléments que, tout aussi consciemment, Pierre Desproges a réutilisés dans d'autres textes publiés par nos soins. (NdÉ)

-

Réquisitoire contre Roger Carel

12 novembre 1980

Monsieur le président,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public adoré.

Que nous dit Karl Marx dans *La Dame aux camélias* (Die Louloute mit das Kamelia) ?

Tout d'abord, est-ce bien de Karl Marx, *La Dame aux camélias ?*

Et si c'est bien de Karl Marx, est-ce que ça s'appelle bien *La Dame aux camélias* (Die Louloute mit das Kamelia)?

Ô incertitude ! Nous ne savons rien, mesdames et messieurs les jurés, pauvres fourmis misérables que nous sommes. Nous ne savons pas si Dieu nous regarde, nous ne savons pas si l'apocalypse est proche, nous ne savons même pas si c'est pas Nantes qui va gagner ce soir à Nantes contre Vierzon.

En tout cas, dans ce livre sublime, *Die Louloute mit das Kamelia,* l'auteur, Karl Marx ou Harpo, que sais- je, ne cessait de glorifier la nécessaire amitié franco- allemande que le misérable Carel Roger ne cesse de ridiculiser sciemment dans une débauche d'hystérie convulsive anti-germanique primaire ! « Der Tee is gut, aber meine Tasse ist zu kleine. » «L'amitié franco-allemande est le plus sûr garant de la paix en Europe », écrivait Schopenhauer. Et il ajoutait : « Kurt ist ein Kind und raus und verboten Choukroutte garnie. Warum ? » (c'est-à-dire « Vive de Gaulle »). Et encore : « Und meine prout-prout ist poulette ? » (« Et mon cul, c'est du poulet? »)

Depuis cette époque, hélas, les ennemis viscéraux de l'amitié franco-germanique se sont déchaînés sans répit contre l'idée d'une grande Europe qui irait de Berlin à Perpignan et de Bonn à Nice, tandis qu'au sud

de la Loire, après dissipation des brumes matinales, les éclaircies domineront sur l'ensemble de nos régions. Voici quelques températures relevées sous abri ce matin à 5 heures... Cinq degrés à Paris, six degrés à Rouen. À Nantes, Vierzon bat Nantes 3 à 0.

Donc, c'est clair, Roger Carel est coupable. Tout petit déjà, mesdames et messieurs les jurés, cet homme cherchait à nuire à l'amitié franco-allemande. Lors de la signature de l'armistice solennel de 1918, Roger Carel, qui avait à peine 35 ans, avait eu l'immense honneur d'être choisi pour servir d'interprète entre les représentants des vainqueurs et les représentants des vaincus, car il était alors estafette bilingue... bilingue dans le train. Or au moment de la signature proprement dite, qui eut lieu, on s'en souvient, dans le fameux wagon du train Corail le Capitole Brest- Béziers, l'atmosphère était chargée.

Face aux plénipotentiaires allemands (l'Oberstrumbann Fiihrer Manzani et l'Oberstrumbann boum boum Fiihrer Buitoni), les généraux français ne pouvaient contenir une légitime fierté. Et on les comprend. C'était une magnifique victoire avec du sang plein les rivières et pratiquement autant de morts des deux côtés : le pied !

Bref, ils étaient là, face à face, ennemis d'hier, copains de casino demain, collabos après-demain, et l'atmosphère était tendue. Cette victoire, les vaincus l'avaient à cœur, et les vainqueurs l'avaient dans l'cul.

L'atmosphère était tendue, certes, mais jusque-là pas vraiment désastreuse, car on était finalement entre gens du même milieu qui partagent traditionnellement, de siècle en siècle, le même goût pour la musique de chambre, le Champagne et les concours d'équitation internationaux. « La guerre, ne l'oublions pas, la guerre est faite par des gens qui ne se connaissent pas et qui s'entre-tuent, pour le compte de gens qui se connaissent mais qui ne s'entre-tuent pas. »

Donc, l'atmosphère était tendue. L'accusé Carel ici présent, qui avait à peine 55 ans et qui assistait à cette dramatique entrevue, aurait pu détendre facilement l'atmosphère, grâce à sa paire de langues. Mais il n'en fit rien : l'officier prussien vaincu s'approcha des représentants de la France, le colonel de la Boucherie et le général Sus-mes-Preux, et dit : « Guten Abend meine Herren. » « Tu vas voir ta gueule en 40, eh, patate », traduisit Roger Carel. Quelle ambiance ! ! !

Par la suite Roger Carel s'est quelque peu amendé. Persévérant dans le bilinguisme, c'est lui qui double généralement de sa belle voix chaude les nageuses est-allemands aux championnats d'Europe. Et c'est lui également qui faisait de Gaulle dans la version allemande de l'appel du 18

juin à laquelle maître Rego faisait allusion l'autre jour. « Ach ! So ! La Vrance a berdu une bataille, elle n'a bas berdu la guerre ! »

Je demande à l'encontre de Roger Carel une peine de vingt ans de prison militaire, avec obligation de perfectionner son accent russe afin qu'il puisse faire la voix de Brejnev au journal de Gicquel quand les Soviétiques auront gagné la Troisième Guerre mondiale.

Roger Carel : Ce comédien de théâtre a donné sa voix à tellement de personnages de dessins animés qu'il peut se mettre cinquante noisettes dans la bouche sans les avaler et grimper à toute vitesse en haut d'un arbre en remuant sa queue touffue.

Réquisitoire contre Gérard Lauzier

14 novembre 1980

Monsieur le président,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri.

Que nous dit Alfred de Vigny dans *La Saga du temps qui passe ?*

Et d'abord, est-ce bien d'Alfred de Vigny, *La Saga du temps qui passe ?*

Et si c'est bien d'Alfred de Vigny, est-ce que ça s'appelle bien *La Saga du temps qui passe ?*

Ô incertitude ! « Sola certituda : couillam meam glassum» : «La seule certitude que j'ai, c'est qu'on se gèle les... euh... couillam meam glassum »... Oui, « la seule certitude que j'ai, c'est qu'on a froid partout », disait l'abbé Résina, dans je ne sais plus quel passage...

En tout cas, et c'est là que je voulais en venir, mesdames et messieurs les jurés, dans la saga de machin d'Alfred Truc, Alfred Machin se révèle comme le premier poète français qui ait mis le doigt où ça? Sur le malaise des cadres. Le malaise des cadres, qui, si j'ai bien compris, est le sujet qui nous préoccupe aujourd'hui, enfin je veux dire « qui vous préoccupe », mesdames et messieurs les jurés, parce que personnellement j'en ai rien à foutre : moi, du moment qu'on coupe la tête de l'accusé Lauzier ici présent, je suis content, et je me fous bien de savoir pourquoi. J'ai d'autres problèmes, autrement plus graves. D'ailleurs je profite de l'occasion qui m'est offerte aujourd'hui par Europe... par France Inter pour vous dire, monsieur le président, que le malaise des cadres, c'est rien, à côté du malaise des procureurs ! Parfaitement, mesdames et messieurs les jurés, sous la robe austère de la justice, il y a un malaise ! Un malaise qui ne peut que s'accroître... Les procureurs de la République sont exploités ! Nous voulons en finir avec les cadences infernales ! L'autre soir, j'ai voulu regarder la rétrospective Cloclo de Guy Lux à la télé ! Le lendemain matin à 4 heures, drrring ! Le

réveil ! Nous disons : Assez d'exécutions capitales à l'aube ! Oui à la guillotine le soir ! (Guillotine du soir, espoir !)

Vous croyez que c'est drôle, vous autres, de se lever à 3 heures du matin ? Rien que traverser Paris à l'aube, au milieu de tous ces émigrés qui ne pensent qu'à vider les poubelles des Français entre deux larcins, ça vous gâche le plaisir d'aller voir tomber les têtes !

C'est pourquoi, tous unis au sein du RPR (Rassemblement des Procureurs Rétro), ne pas confondre avec le RPR de Chirac (Rassemblement Pour Ringards), les travailleurs en robe du ministère public exigent dès à présent le report à 17 heures de la guillotine de 5 heures. S'il le faut, nous poursuivrons notre lutte jusqu'au bout, grâce à l'appui inconditionnel de nos camarades de la CGT (Comité pour la Guillotine Tardive).

Je pense que la cour y voit plus clair maintenant dans cette affaire Lauzier !

Il y a donc un malaise des cadres ! Qu'entendons- nous par « malaise » quand ce mot est employé non pour désigner un trouble physique, mais un trouble dans le comportement psychosocial. Au reste, le mot « malaise », dans ce sens-là (trouble du comportement psychosocial), n'a- t-il point déjà été employé, jadis, dans une page célèbre de la littérature française? N'est-ce point Albert Hugo qui écrivait, dans *Les Misérables,* à propos du malaise :

C'est Eugène, qu'est dans la gêne,
quand on l'malmène ,
C'est Gudule, qu'est ridicule,
quand on la brûle,
Et c'est Thérèse, qu'a un malaise,
quand on..., etc.

En tout cas si c'est pas dans *Les Misérables,* ça doit être dans *Le Retour des Misérables,* ou dans *Les Misérables contre Dr. No.* En tout cas, c'est d'Hector Hugo.

Donc Lauzier est coupable, c'est clair !

Vous êtes coupable, monsieur Lauzier, parce que vos écrits et vos petits Mickeys subversifs et tendancieux laissent à penser que les cadres sont des êtres chafouins, mesquins, riquiqui, sottement angoissés, tristement impuissants, psychiquement instables, socialement grotesques, intellectuellement et sexuellement rétrécis pour ne pas dire châtrés. Or, mesdames et messieurs les jurés, vous le savez, dans une

démocratie digne de ce nom il y a deux règles strictes :

Premièrement, on ne doit pas mettre ses doigts dans son nez pour dire bonjour à la dame.

Deuxièmement, on ne doit pas dénigrer les cadres ! Car les cadres, tout cons qu'ils sont, certes, sont l'indispensable pilier de notre magnifique société de consommation coincée. En vérité, je vous le dis : il n'y a pas de société moderne sans cadres, de même qu'il n'y a pas de hachis Parmentier sans restes de cochon, que vous pouvez faire revenir avec sel, poivre, thym, Lauzier, estragon...

Non seulement les cadres sont l'orgueil de la nation, mais ils en sont aussi la plus noble illustration esthétique ! Ah, qu'ils sont beaux, nos cadres, tous pareils, avec leur petit blazer, leur petit attaché-case, leurs petites poches sous les yeux gonflées de chivas, leur petite chaîne deux fois cinquante watts, un œil sur la caisse des cadres et l'autre sur *Le Monde,* le plus objectif des journaux constipés, le plus terne des journaux gris, le seul quotidien français qui ose être encore plus chiant que le catalogue des Trois Suisses (c'est nul les Trois Suisses, d'accord, mais au moins y a des mémères fardées en gaines à froufrous dedans !, tandis que dans *Le Monde,* rien du tout). *Le Monde ?* C'est le seul journal qu'on redoute à Roubaix !

Donc, Lauzier est coupable. Je suggère qu'on lui coupe la tête sans ménagement dès dimanche prochain, mais si possible après 17 heures, afin que j'aie le temps d'aller aux vêpres.

Gérard Lauzier: Cet auteur de BD a courageusement complété les poèmes des troubadours de jadis en prouvant que le lieu le plus fréquenté de la carte du tendre n'est pas le cœur mais la raie des fesses. Et si possible en groupe.

Réquisitoire contre Robert Lamoureux

16 décembre 1980

Monsieur le président,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public adoré.

Il faudrait peut-être voir à voir à pas me prendre pour un imbécile ! J'ai fort bien compris votre jeu, monsieur le président Villers. Depuis près de trois quarts d'heure, sous couvert de faire le procès de Robert Lamoureux et de son antimilitarisme, c'est le procès de l'armée que vous faites ! Et vous le faites avec la complicité de vos assesseurs couchés, qui restent muets quand vous salissez le drapeau, de votre huissier courbé, qui lit *L'Érotisme dans le cinéma porno de 1978 à nos jours* depuis le début de l'audience, et de cette infime souillure du barreau cryptocommuniste de gauche, pour qui la France n'est que le pays du Champagne et des femmes, encore que, vu l'insignifiance de son charme, il doive se contenter en guise d'orgie mondaine de lire *Union* en sifflant du mousseux avec une paille, car on n'a que deux mains, si vous le voulez bien !

Alors, certes, dans ces conditions, on a beau jeu de faire de l'antimilitarisme primaire. Et c'est honteux, mesdames et messieurs les jurés, c'est honteux, parce que l'armée est notre MÈRE, et que, comme notre mère, nous devons l'aimer, la respecter, et payer scrupuleusement nos impôts dont les trois quarts iront à la fête des mères puisque ça part au budget de l'armée. Ah, monsieur le président ! Ah, monsieur Lamoureux, comme je plains les malheureux qui n'ont pas eu la chance de faire leur service militaire ! Tant il est vrai, on ne le répétera jamais assez, que c'est vraiment dans l'armée, et nulle part ailleurs, qu'on fait l'apprentissage de sa virilité. Prenez n'importe quel petit jeune homme effacé. Peignez-le en kaki et mettez-le avec vingt autres enkakifiés comme lui, et vous verrez comme ils trouveront ensemble le noble courage de siffler les jupons qui passent, d'insulter les mères de famille, de pisser sur

les quais de gare en bramant des chansons à boire, d'organiser de distingués concours de pets dans les chambrées pour égayer les longues soirées d'hiver. J'en ai même vu, de ces bons petits soldats français moyens, encore timides derrière leurs boutons d'acné, j'en ai même vu organiser des courses de tortues tout à fait originales : je vous donne la recette, que je n'ai pas essayée moi-même, par excès de sensiblerie sans doute, mais je garantis l'authenticité de la chose. Vous prenez votre tortue dans la main gauche, ou la droite si vous êtes gaucher. De l'autre main qui est armée (vive l'armée!) d'une lame de rasoir, vous découpez sur quelques centimètres la peau dure qui est juste sous la carapace, au-dessus de la queue. Dans le trou ainsi pratiqué, vous enfoncez un morceau de coton hydrophile. (À ce stade de la recette, je conseillerai aux personnes sensibles, ainsi qu'à celles qui n'aimeraient pas la cuisine exotique en général et la soupe de tortue en particulier, de passer sur France Culture, où « dans le cadre de la communauté des programmes de langue française, Radio France et la Radio suisse-romande sont heureuses de vous présenter "Jean-Jacques Rousseau est-il un con? ou La Nouvelle Héloïse est dans l'escalier", une émission proposée par Jean-Edern Saint-Bris, avec Georges Descrières dans le rôle de Jean-Jacques, Jean Piat dans le rôle de Rousseau, et une baguette bien cuite dans le rôle de Luis Rego ».)

Alors bon, quand le coton est dans la tortue, vous l'arrosez d'essence. On dispose ainsi sur la ligne de départ autant de tortues qu'il y a de joueurs, et quand le juge arbitre crie « Partez! » Chacun allume sa tortue. Et c'est la première arrivée en vie qui a gagné ! Qu'est-ce qu'on se marre à l'armée !

Alors que dans le civil, si vous laissez seuls face à face le même jeune type et une tortue, le jeune type n'aura pas d'autre idée que celle, assez peu exaltante, avouons-le, de donner une feuille de salade à la tortue. Il lui mettra de la paille sur le dos pour qu'elle ne prenne pas froid la nuit dans le jardin, et il l'appellera Fifine ou Pamela.

Pour canaliser et exalter cette joie virile d'être ensemble, l'armée a mis au point la plus belle création du génie humain après la poupée gonflable. J'ai nommé la marche au pas. La marche au pas, c'est la vraie différence entre l'homme et la bête. D'ailleurs aucune bête ne marche au pas ! Si, l'oie ! « L'ordonnance sur l'exercice et les manœuvres de l'infanterie », qui date du siècle dernier, et qui n'a d'ailleurs jamais été égalée ni en ce qui concerne la qualité du style ni en ce qui concerne l'efficacité, reste à nos jours le plus bel hymne à la marche au pas que

l'homme ait jamais créé. Jugez plutôt :

«La longueur du pas ordinaire est de soixante- quinze centimètres d'un talon à l'autre talon, et la vitesse du pas sera de soixante-seize pas par minute. L'instructeur, voyant la recrue affermie dans la position (ça veut pas dire qu'elle est en rut...), lui expliquera le principe et le mécanisme du pas, en se plaçant en face du soldat, à sept pas de lui.

» En même temps qu'il expliquera le principe, l'instructeur exécutera lui-même lentement le pas.

» L'instructeur dira. Premièrement : En avant. Deuxièmement : Marche.

» Au premier commandement (En avant), le soldat portera le poids du corps sur la jambe droite. Au second commandement (Marche), le soldat portera vivement, mais sans secousse (c'est pas disco), le pied gauche en avant à soixante-quinze centimètres du pied droit, le jarret tendu, la pointe du pied un peu baissée et légèrement tournée en dehors ainsi que le genou. Il portera en même temps le poids du corps en avant, et posera SANS FRAPPER le pied gauche à plat, exactement à la distance où il se trouve du pied droit, tout le poids du corps se portant sur le pied qui est déjà posé à terre. Le soldat passera ensuite VIVEMENT, mais SANS SECOUSSE, la jambe droite en avant, le pied passant près de la terre, et posera ce pied droit à la même distance et de la même manière qu'il vient d'être expliqué pour le pied gauche, et le soldat continuera ainsi de suite, un pied après l'autre, SANS QUE LES JAMBES SE CROISENT. »

Il y en a que cela fait sourire, hélas ! Peuple impie ! Savez-vous ce qui se passerait, si tous les soldats du monde voulaient bien se croiser les jambes en marchant au pas ? Tout simplement, ils tomberaient le nez dans l'herbe au moment de charger, et comme ceux d'en face en feraient autant, le champ de bataille ne serait plus qu'un champ de pâquerettes où le monde entier ferait la sieste en mâchant du gazon. Et quand on commence à mâcher du gazon, on finit par fumer de l'herbe !

Pour l'accusé Robert Lamoureux, je lui laisserai le choix entre deux peines assez dures : ou vingt ans de prison, ou apprendre par cœur « L'ordonnance sur l'exercice de l'infanterie».

Robert Lamoureux: Artiste, comédien et auteur comique dont la postérité ne retiendra qu'un sketch, « Papa, maman, la bonne et moi », et un film. *Mais où est donc passée la 7e compagnie ?* Au fait, où est-elle passée ?

Réquisitoire contre Catherine Allégret

11 février 1981

Monsieur le président,
Mesdames et messieurs les jurés,
Cher public, Catherine chérie !
Pardon, chère Catherine, public chéri.

Que la cour me pardonne : je ne puis requérir contre Catherine Allégret, car je l'aime trop, depuis le jour où, sur la scène de l'Olympia, j'ai eu l'immense honneur de chanter *Les Lavandières du Portugal* avec elle, c'est une comédie musicale d'une fulgurante beauté, avec Alain Souchon dans le rôle de Julio Iglesias, Laurent Voulzy dans le rôle d'André Verchuren et Evelyne Grandjean dans le rôle de la deuxième Portugaise ensablée.

Je parlerai plutôt aujourd'hui de la mort brutale d'un homme, une mort subite dont nous ne pouvons que nous réjouir.

Jacques Dufilet n'est plus.

Le plus grand malfaiteur de l'humanité depuis Hitler vient de s'éteindre sans bruit à 78 ans dans son manoir prétentieux des hauts de Saint-Tropez, non pas à la suite d'une longue et cruelle maladie, mais à la suite d'une courte maladie rigolote, en l'occurrence la peste hilarante, qui se caractérise par l'apparition soudaine de bubons chatouilleurs sous les aisselles. Après une courte période d'abattement, la température du malade monte en flèche et il meurt alors en quelques minutes secoué de hoquets d'hilarité hystérique face à sa famille en larmes. Oui, mes frères, gloire à Dieu au plus haut des deux, alléluia, Jacques Dufilet est mort dans d'atroces souffrances. Et c'est bien fait pour sa gueule.

La vie entière de cet homme fut consacrée au mal, puisque c'est lui qui a inventé le collant pour dames, assassinant du même coup des millions et des millions de porte-jarretelles qui ne lui avaient rien fait. Honte à toi, Jacques Dufilet ! Maudit soit ton souvenir ! Que les mailles du filet satanique se referment à tout jamais sur ton spectre en nylon

transparent indémaillable ! Ah, crapule ! Que n'emportes-tu dans la tombe ton invention diabolique qui a ravalé la femme au rang du saucisson d'Arles et détruit en nos cœurs et dans nos âmes la flamme sacrée de l'érotisme le plus pur - celui du porte-jarretelles et du bas résille, troublante émotion qui naissait à la vue du plus beau spectacle qui se puisse offrir aux yeux de l'homme : cet inestimable morceau de vous, madame, ce carré de chair tendre à la rondeur duvetée, entre la mi-cuisse et le pli de l'aine, exquise frontière entre vos genoux pour tout le monde et votre amour pour moi tout seul !

Il n'y a pas une Joconde, il n'y a pas une acropole, il n'y a pas un coucher de soleil sur le Nil, qui soit aussi beau, aussi pleinement beau, que le divin spectacle d'une femme en porte-jarretelles et bas de soie ! La beauté d'une femme en porte-jarretelles est la preuve même de l'existence de Dieu ! Le porte-jarretelles, c'est toute la différence entre l'homme et la bête !

D'ailleurs, je vous le demande, Françaises, Français, a-t-on jamais vu une guenon en porte-jarretelles ? Même au RPR?

Jacques Dufilet était né le li novembre 1902 à Tricloret-sur-Tïlène, d'un père marchand de glu et d'une mère faiseuse de caramels mous : une lourde hérédité qui allait bien sûr le pousser à faire dans le collant.

C'était un personnage grossier, très grossier. Il était tellement grossier qu'au moment de sa mort il allait entrer dans sa soixante-dix-neuvième année sans frapper ! Quel rustre !

Psychologiquement parlant, Jacques Dufilet était normal, pour ne pas dire banal. Certes, au cours de sa prime jeunesse, à cet âge où les jeunes garçons normaux se titillent le pédicule, il faisait preuve d'une certaine austérité de mœurs : c'est ainsi qu'à 14 ans et demi, il fut le premier à mettre au point une méthode d'insémination artificielle des insectes diptères communs, parce que, devait-il déclarer plus tard au journal *Le Monde* : « J'en avais marre de voir ce que certains dépravés n'hésitent pas à faire aux mouches. » À ce détail près, Jacques Dufilet était un garçon comme vous et moi, surtout comme moi, c'est-à-dire ni pédé, ni impuissant. Aussi, je vous le demande, mesdames et messieurs, comment un mec ni pédé ni impuissant a-t-il pu inventer le collant pour dames ?

C'est peu après la fin de la dernière guerre mondiale que l'idée germa dans le cerveau obscur de Jacques Dufilet. Jusqu'à cette période, le moins qu'on puisse dire est qu'il ne fit point d'étincelles. Sa conduite pendante les années noires de l'Occupation laisse même à penser qu'il

était légèrement idiot. C'est ainsi qu'il se jeta à corps perdu dans la collaboration avec l'occupant fin juin 1944. Après quoi, constatant son erreur, il prit le maquis en janvier 1946. Et c'est là, quelque part au-dessus de Bayonne, en regardant travailler le confectionneur de jambons fumés qui l'hébergeait, que le hasard fit basculer le destin de Jacques Dufilet ; le charcutier tenait son jambon d'une main et l'enfilait de l'autre dans un filet resserré par un élastique dans sa partie haute : cet humble rustre pyrénéen ne s'aperçut pas qu'il allait inconsciemment contribuer à la plus grande révolution dans le vêtement féminin depuis le remplacement de la peau d'urus sauvage par la crinoline à soufflets.

« Mais... mais... vous ne mettez pas de porte-jarretelles à votre jambon », dit Dufilet à Duconnaud, car c'était lui ! Bon sang, mais c'est bien sûr! L'époque était à la pénurie. Nourris de rutabagas et de topinambours pendant la guerre, les bombyx du mûrier, le teint blême et les traits tirés, ne tissaient plus qu'une soie lâche et revêche impropre à la fabrication du bas.

« Qu'importe ! Je ferai des collants à jambon en nylon ! » ricana Dufilet en finissant de vider la timbale de Duconnaud, en vertu d'une vieille coutume qui veut qu'on boive dans le gobelet des autres quand on n'a pas de verre à soi !

De retour chez lui, Dufilet se lança alors dans la fabrication effrénée du collant pour dames. Interviewé pour *Jours de France* par Gonzague Six-Briques (le père de Gonzaque Saint-Brique) en juin 1947, il annonça au monde que sa découverte était enfin prête à s'étendre au monde entier. L'article était illustré par une photo en collant chair de mademoiselle Anne Gaillard, alors mannequin-vedette chez Marcel Dassault, et souligné par une légende pleine de tact :

« Voici le premier collant fabriqué par la maison Dufilet. Comme le montre notre document, monsieur Dufilet n'a pas tort lorsqu'il affirme que ce qui est bon pour le jambon ne peut pas être mauvais pour le boudin. » Je crois que j'en ai terminé maintenant. Catherine Allégret, je requiers, je suis désolé car je vous aime, je requiers contre vous la peine de mort, à moins que vous ne puissiez prouver à la cour que vous portez un porte-jarretelles.

Catherine Allégret: C'est l'actrice dont on dit: «Ce ne serait pas la fille de...» Exact: c'est la fille de Simone Signoret. On ajoute: «C'est donc aussi la fille de...» Faux. Ce n'est pas la fille d'Yves Montand. Pour une fois que c'est vrai.

Réquisitoire contre Jean-Jacques Debout

25 février 1981

Monsieur le président mon chien,
Chère maîtresse,
Monsieur le détourneur infantiliste,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.

Pour commencer, que les choses soient claires : qu'on ne compte pas sur moi pour ravaler le débat au- dessous du caniveau. Nous sommes ici dans le but noble et beau de juger en notre âme et conscience le nommé Jean-Jacques Debout, et personne d'autre.

Parlons donc de Jean-Jacques Debout et non pas de Chantai à genoux ou de Bécassine à quatre pattes. Ce serait absolument déplacé. Ce disant, je pense d'ailleurs me faire l'avocat de l'avocate, si je puis m'exprimer ainsi. Car la moralité de maîtresse serre-joint est sans tache, et je tiens à le proclamer bien haut, par-delà les douzevergences... les dix vergences qui peuvent nous séparer eu égard à nos fonctions. Oui, mesdames et messieurs les jurés, sous la robe austère de l'avocate ne se cache aucun artifice, God bless you !

Mesdames et messieurs les jurés, je ferai appel à votre clémence dans le cas qui nous préoccupe aujourd'hui : « Une fois n'est pas coutume », comme l'a si bien dit Henri IV le jour où il sauta sa femme Louise de Lorraine.

Si je requiers votre clémence, mesdames et messieurs les jurés (une clémence toute relative, j'y reviendrai), c'est que l'accusé Jean-Jacques Debout est un handicapé patronymique.

Qu'est-ce qu'un handicapé patronymique ? Qu'a-t-il de moins qu'un handicapé trop nimique ? Ce n'est pas ce qui s'appelle une excellente question, mais je vous remercie quand même de me l'avoir posée !

Un handicapé patronymique, comme son nom l'indique, c'est le cas

de le dire, c'est quelqu'un dont le patronyme, c'est-à-dire le nom de famille, peut prêter à rire, à sourire, ou même à se fendre franchement la gueule, aux dépens de celui qui le porte.

Imaginez un instant, mesdames et messieurs les jurés, quels quolibets, quels lazzis a pu endurer le jeune Jean- Jacques Debout lors de sa scolarité. Imaginez combien de jeunes merdeux serviles ont dû ricaner méchamment chaque fois qu'un instituteur crétin disait fermement : « Jean-Jacques Debout, assis ! » Peut-on décemment, trente années plus tard, en vouloir à cet homme ? Ne sont-ce point ces trente années de moqueries infâmes qui ont transformé un enfant charmant en cette espèce de brute grossière qui nous fait face aujourd'hui ? Allons- nous réellement châtier cet épouvantable débris humain repoussant, cet ignoble rustre bestial sans foi ni loi ni... ni cravate ? Non, mesdames et messieurs les jurés ! Ayons pitié de ce connard grotesque ! C'est un handicapé patronymique, alors qu'au départ, si j'en crois le dossier d'instruction, c'était un enfant absolument normal, qui aimait le TRAVAIL, la FAMILLE, la PATRIE par-dessus tout, et la bonne par-dessous l'évier !

Ce qu'il y a d'admirable, chez cet être vulgaire et inintéressant, c'est que, par fidélité à ses aïeux, il a eu le courage de conserver son nom d'origine. D'autres avant lui l'ont fait, qui portaient pourtant des noms tout aussi saugrenus : je pense bien sûr à Voltaire, qui a gardé toute sa vie ce nom de fauteuil tout à fait stupide, à Louis XV, qui supporta son nom de Louis la Commode avec d'autant plus de mérite qu'il épousa une princesse de Moncul ! A Jacob Delafon... Tiens, Jacob Delafon : voilà un garçon qui a souffert ! Son père était arbitre de football : vous pensez bien que les supporters mécontents s'en donnaient à cœur joie : « Aux chiottes, l'arbitre ! » Et monsieur Paul, le sympathique proxénète grec, vous croyez que ça l'amuse qu'on l'appelle le maquereau Paul, à Athènes ?

Sans parler de ce pauvre Jacques Merde, dont parlait Rego l'autre jour. Je vous rappelle l'histoire : il n'était pas content de s'appeler Jacques Merde. Il va voir la police et leur dit :

« J'en ai assez, je voudrais changer de nom. »

La police lui dit :

« Vous vous appelez comment ?

Jacques Merde.

Et vous voulez vous appeler comment ?

Paul Merde. »

Il y a toujours eu des handicapés patronymiques, aussi loin qu'on

remonte dans l'Histoire. Même Dieu ! Tenez ! Parfaitement. Au début, Jésus s'appelait Tonton ! Vous vous rendez compte ! Tonton de Nazareth ! Mais c'est vrai ! Quand il est allé danser aux noces de Cana la foule a crié : « Tonton Christ au bal ! Tonton Christ au bal est revenu!» D'autres exemples? Hugues Capet s'appelait Handy Capet! Et le vainqueur de Verdun ? Le glorieux maréchal Putain ?... Et son amant, je veux parler du colonel Jonathan ! Si l'on en croit Pierre Dac, son biographe, il s'appelait Jonathan des Renforts qu'arrivent de Tananarive ! C'est seulement à l'âge des premiers ennuis prostatiques qu'il fit changer son nom en Jonathan Laquille.

Plus près de nous, on cite le cas d'un autre militaire, un général qui est né à Lille au début de ce siècle sous le nom de Charles Trois-Cannes, et qui se fît connaître plus tard sous le nom de Charles Deux-Gaulles seulement. D'ailleurs, même deux gaules, c'est beaucoup. Une seule suffit, pour la morue.

Encore plus près de nous, on ne peut s'empêcher de penser à Marie-France Gorille, à qui Brassens a suggéré un nouveau patronyme, ou à cet ancien de l'ENA qui s'appelait Valéry Petit-Cul (devenu Valéry J'ai-le-quart-du-train) ou ce Georges Dedans... Georges Dedans qui, par la suite, s'est fait appeler Georges Marchais Dedans, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que ça faisait... ça sonnait comment dire... ça sonnait un peu « caniveau ». Un peu merdique. Ah, tiens, à propos de merde, vous avez vu la nouvelle photo de Chirac sur les murs de Paris ? (Je dis pas que Chirac c'est de la merde, mais c'est quand même lui le premier en France à avoir osé faire apposer des images scatologiques bestiales sur les murs de la capitale.)

Il est bien évident que lorsque quelqu'un d'aussi préoccupé de son image de marque que peut l'être Jacques Chirac se fait tirer le portrait par un photographe, c'est pas fait n'importe comment, ni par n'importe qui. Avant de faire la photo, on époussette Chirac, on lave Chirac, on rase Chirac, on peigne Chirac. On lui met ses plus belles lunettes. Oh, pis non, on lui enlève ! Un tout petit peu de poudre sur le nez de Chirac, pour faire moins pointu, moins requin. Ça y est, on est prêt... « Un petit sourire, monsieur le maire. » Clic. Clac. On la refait ! Clic. Clac. On la refait ! Etc. Après on choisit, avec bobonne Bernadette et tout l'état-major, et on choisit très soigneusement ! C'est que ça peut en valoir des voix, une bonne photo ! En l'occurrence, les conseillers avaient dit : « Il nous faut, merde quoi, une image de Jacques à la fois très souriante, très rassurante, mais dans laquelle on sente passer toute la volonté, toute l'énergie de

Jacques, merde quoi. Et puis, dans le regard, coco, y faut qu'on sente l'amour que Jacques a pour le peuple. »

Voici le détail publié dans le bulletin des amis de Jacques Chirac :

La photographie de Jacques Chirac a nécessité cinquante-cinq jours de travail. Six tailleurs, quatre coiffeurs, sept maquilleuses et quarante-deux photographes de génie se sont succédé dans le bureau du maire de Paris afin de lui tirer le portrait. Trois mille quatre cent douze épreuves ont été finalement développées. Pour choisir la bonne, monsieur Chirac s'est entouré d'un jury exceptionnel composé de cent quarante-six personnes : chefs de cabinet, beaux-frères, huissiers, ploucs corréziens, édiles de Brive, femmes de chambre, belles-sœurs, cadres supérieurs moyens et inférieurs, humbles éboueurs sénégalais plus particulièrement détachés à la poubelle personnelle de monsieur Chirac, anciens ministres UDR, vieux barons gaullistes, publicistes géniaux, et même un cantonnier, celui-là même qui apprit le caniveau à Jacques Chirac quand il était tout petit.

C'est seulement après cette somme de travail inouïe, et à l'issue d'un vote houleux et extrêmement épuisant, qu'a pu être sélectionné cet incroyable chef- d'œuvre qui terrorise les enfants et les bigotes.

Jamais une affiche pour film d'horreur n'aurait osé aller aussi loin : c'est carrément « Le Docteur Mabuse à l'Hôtel de Ville », « Dracula va gerber » ou « Les Diarrhées de Frankenstein ». Ah, messieurs les candidats aux présidentielles, quand on voit quelle image de vous-mêmes vous choisissez de donner au peuple pour vous faire élire par lui, avouez que le peuple est en droit de se demander si vous ne le prenez pas pour plus con qu'il n'est. Après ça, ne vous étonnez pas si, au jour du grand choix, y en a qui vont à la pêche ou qui votent pour le clown.

Jean-Jacques Debout : Chanteur-compositeur surtout connu pour être le mari de Bécassine, alors qu'il est celui de Chantai Goya, comme tout le monde.

Réquisitoire contre Renée Saint-Cyr

6 avril 1981

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Troublant et pulpeux ténor du barreau,
Chère Liane de Moitié,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.

Donc, Renée Saint-Cyr est coupable. Je pense que ce serait une assez bonne idée de lui couper la tête, j'aime mieux commencer par la fin. En effet, il arrive souvent que mes réquisitoires débouchent sur des thèmes philosophiques d'une bouleversante intensité au point qu'arrivé à la fin j'oublie le début, et ne sachant plus qui nous jugeons, j'oublie aussi de réclamer sa tête, ce qui est épouvantable. En effet, dans quel abîme de laxisme la justice d'exception sombrerait-elle si nous nous mettions à ne plus condamner à mort les innocents par pure étourderie ? Donc, Renée Saint-Cyr, couic ! Cette petite formalité accomplie, qu'il me soit permis, madame, de revenir sur une déclaration que vous avez faite à l'instruction à propos de Napoléon Ier. Je vous cite : « J'ai toujours été passionnément amoureuse de l'empereur Napoléon. Petite, je collectionnais ses photos, les serrais sur mon cœur ou les disposais sur ma table entourées de fleurs et de bougies. »

Nous sommes ici en présence, mesdames et messieurs les jurés, d'un cas de fétichisme impérial, compliqué d'une pathologie obsessionnelle du candélabre. En fait, plus d'un siècle et demi après sa mort, Napoléon Ier exerce encore sur des gens apparemment calmes et normaux, comme vous, une fascination extraordinaire, alors qu'on oublie déjà ses émules contemporains. Je pense notamment à Sa Majesté Bokassa Ier pour lequel les bonapartistes ne montrent qu'une ferveur

mitigée et une admiration limitée. Pourtant Sa Majesté Bokassa Ier a tout fait pour ressembler à Napoléon : par exemple, le sacre de Bokassa, dont tout le monde se souvient des images grandioses, rappelle en tout point celui de Napoléon peint par David qui fut à la fois le chef incontesté de l'école néo-classique et le roi des lèche-culs impériaux. Même faste pompeux, même parterre international de ministres serviles et de diplomates courbés, même déguisement grotesque, casquette métallique et moquette à manches longues 100 % acrylique en cent trente de large résistant, réversible, lavage en machine. Quant aux règnes respectifs de ses deux géants de l'histoire mondiale, on remarquera essentiellement que celui de Sa Majesté Bokassa Ier a été sensiblement moins long que celui de Napoléon Ier, handicap qui a malheureusement empêché le premier de faire massacrer autant de gens que le second. D'autre part, Napoléon a inventé la Légion d'honneur qui distingue l'homme de la bête. Là-dessus, je suis d'accord. Alors que Bokassa ne laissera à la postérité que deux ou trois recettes de cuisine, dont le lieutenant-colonel Melba et le chef de cabinet sauce gribiche. (Vous prenez un bon chef de cabinet. Comptez un chef de cabinet pour vingt personnes. L'œil doit être vif, le cuissot dodu. N'oubliez pas d'ôter le fiel, le gésier, le cœur qui généralement est gonflé d'espérances ministérielles indigestes, et les premiers duvets qui poussent généralement au cul des sortants des écoles nationales d'administration, avant de devenir ces magnifiques queues de paon qu'on peut admirer chez nous un peu partout de l'Élysée au Lido.) Vous allez me dire, monsieur le président : « On ne peut pas comparer Napoléon à Bokassa parce que Bokassa c'est un nègre. »

D'abord, monsieur le président, permettez-moi d'être quasiment choqué, estomaqué par cette réflexion venant d'un homme comme vous, nul, certes, mais bon, chaleureux, généreux et tolérant. Vous m'auriez dit « On ne peut pas comparer Napoléon à Bokassa parce que Napoléon c'est un Corse », là je dis bon, d'accord et je m'écrase, car le mot « Corse » n'est pas péjoratif. Encore que... De même qu'on dit aujourd'hui un non-voyant pour ne pas choquer la susceptibilité des aveugles, ou une non-bandante pour ne pas choquer la susceptibilité des boudins, on devrait créer un néologisme pour ne pas choquer la susceptibilité des Corses. On pourrait dire les « non-bossants », par exemple. C'est une simple question de délicatesse. Ainsi, moi qui vous parle, j'ai un beau-frère nain, cul- de-jatte, manchot, sourd-muet, con et pacifiste. Pour égayer sa vie, il suffirait que nous l'appelions le non- grandissant, non-gambadant, non-

embrassant, non- entendant, non-jactant, non-comprenant et non-violent. Je dis « non-violent » parce que quand je lui balance mon poing dans la gueule, c'est rare qu'il me le rende.

Tout cela, répétons-le, est affaire de délicatesse. On ne dit plus un infirme, on dit un handicapé, on ne dit plus un vieux, on dit une personne du troisième âge. Pourquoi, alors, continue-t-on à dire « un jeune » et non pas « une personne du premier âge » ? Est-ce à dire que dans l'esprit des beaux messieurs bureaucratiques qui ont inventé ces merveilleux néologismes, la vieillesse est une période de la vie infamante au point qu'on ne peut plus l'appeler par son nom? Est-ce que nous vivons au siècle de l'hypocrisie suprême ?

Il y a de plus en plus de vieux. Ils meurent de plus en plus seuls. On les retrouve souvent recroquevillés dans leur mansarde avec le crucifix sur le ventre et le squelette du chat à côté, morts depuis des semaines et des mois, si l'on en croit les gazettes. Ou alors ils moisissent et s'éteignent dans des mouroirs provinciaux bien proprets. Dans l'indifférence générale, car les jeunes ont le problème de la vignette moto, il faut vraiment les comprendre. Tout cela serait horrible, mais on dit « personne du troisième âge » au lieu de dire vieux et le problème est résolu. Il n'y a plus de pauvres vieux, mais de joyeux troisième-âgistes. Il n'y a plus de pauvres affamés sous-développés, mais de sémillants affamés en voie de développement. Il n'y a plus d'infirmes, mais de pimpants handicapés. Il n'y a plus de mongoliens mais de brillants trichromosomiques.

Françaises, Français, réjouissons-nous, nous vivons dans un siècle qui a résolu tous les vrais problèmes humains en appelant un chat un chien.

Donc Bokassa est aussi peu corse que Napoléon fut nègre. Au fait, sommes-nous sûrs de la non-négritude de Napoléon? Réfléchissons : qu'est-ce qui différencie un Noir d'un Blanc à part la couleur de la peau et l'intelligence qui n'est pas la même chez Denise Fabre et Léopold Sédar Senghor ? La différence, la grande différence, c'est la morphologie génitale dont les meilleurs spécialistes s'accordent à affirmer qu'elle joue nettement en faveur du Noir en ce qui concerne les mensurations.

Bien. Je n'affirme pas que Napoléon soit un nègre. Simplement je pose la question : « À votre avis, qu'est-ce qu'il chatouillait du matin au soir sous son gilet? »

Renée Saint-Cyr: Cette comédienne a tourné dans tellement de films avant, pendant et après la dernière guerre qu'on renonce à les citer. Si, un: *Les Deux Orphelines*. Elle a failli jouer les deux tellement elles se ressemblaient.

Réquisitoire contre Georges Guétary

10 avril 1981

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Monsieur le président mon chien,
Troublante et pulpeuse soprane du barreau,
Monsieur le jovial roucouleur pyrénéen,
pouf pouf, roucouleur grec,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.

Que la cour, en son infinie bonté, veuille bien me pardonner ma plume, de plomb, et ma gueule, de bois. Vous avez devant vous, mesdames et messieurs les jurés, un homme en plein lendemain qui déchante. J'étais hier soir l'invité d'honneur d'une folle soirée dansante, certes, mais surtout buvante, qui se déroulait dans les locaux de la police judiciaire, salle des Innocents perdus, c'est une salle immense. C'était le premier festival annuel de la bavure. Qu'est-ce qu'on a rigolé ! Le ministre de l'Intérieur en personne était là. C'est lui qui a remis « le bavoir d'or 1981 » à l'inspecteur Bonniche, celui-là même qui arrêta Pierrot-le- Mou chez Régine et Pierrot-le-Dur chez Raquel Welch. A lui seul, l'inspecteur Bonniche a réussi à tuer cette année six enfants et deux chats lors de l'arrestation manquée de l'assassin de la pleine lune. L'assassin de la pleine lune appelé ainsi pour... des raisons que la morale réprouve, et qui est recherché depuis six mois par toutes les polices pour le double meurtre de la chèvre de monsieur Seguin. Mais, direz- vous, monsieur le président, vous qui êtes nul mais clairvoyant, comment cet imbécile peut-il parler de double meurtre alors qu'il n'y a qu'une seule chèvre ? Je ne me trouble pas, monsieur le président. Je réponds : n'est-ce point là la preuve flagrante que j'ai bien la gueule de bois ? « Occire six enfants et deux chats pour rater l'assassin d'une chèvre, aucune bête au monde ne

l'aurait fait », a déclaré le ministre sous les applaudissements nourris des cinq cents plus belles peaux de vache de France. Les plus grands noms de la police étaient là : l'inspecteur Bing, de la brigade anti- bang, le commissaire Boum, de la brigade anti-gong, le brigadier-chef Lepetit, dit La Rousse illustrée à cause de ses nombreuses traces de vérole. L'inspecteur Edmond Cu, c'est du poulet, le commissaire Le Foc, de la brigade des morses, sans oublier l'ex-commissaire Bourrel, complètement Bourrel, qui continue de tirer au 11.43 malgré sa maladie de Parkinson, et qui va sur ses 103 ans sans lâcher ni sa pipe ni sa foi dans le métier puisqu'il est toujours sur la piste de Jacques Mesrine.

À l'issue du banquet, le commissaire Froussard a pris la parole pour fustiger publiquement les détracteurs de notre police, concluant avec un brio littéraire inattendu chez un homme d'action plus prompt à dégainer son flingue qu'à tirer son coup, tôt. Pouf pouf! Le commissaire Froussard a fustigé les détracteurs de la police puis, insistant sur le droit de la police à la bavure, il conclut sous les vivats : « On nous dit "Mort aux vaches" mais quand les vaches ont la fièvre aphteuse, on ne leur reproche pas de baver. Vive la bavure ! »

Cérémonie touchante, donc, mais moins touchante tout de même que ces retrouvailles avec Luis Mariani. Georges Gai-Taré, Georges Gai-Paris, pardon. Excusez-moi. J'ai toujours confondu Guétary et Mariano. Normal, il y en a un qui est grec et l'autre qui n'était pas grec mais... enfin bon. Au fait, qu'est-ce qu'il devient Mariano ? Mais relisons plutôt ces très belles pages des souvenirs de Maurice Genevoix, dans son livre inoubliable, *Ma Sologne, c'est pas de la merde :*

« Georges Guétary, c'est toute mon enfance. Je me rappelle encore, c'était avant les événements [il fait allusion à Sarajevo]. Dans la vieille cuisine basse aux murs noircis de fumée, grand-père bourrait sa pipe de bruyère au coin de l'âtre. Sur la toile cirée usée jusqu'à la trame, grand-mère avait posé le seau de fonte où moussait encore le lait de Normandie de la Noiraude.

» C'était l'heure douce et crépusculaire où, dans chaque ferme, les paysans bourrus et grumeleux s'apprêtaient à confectionner la spécialité solognote la plus recherchée des fins gourmets, j'ai nommé le yaourt bulgare, avec des vrais morceaux de braconnier entiers dedans. "Oh, le père, c'est l'heure du yaourt", disait ma grand-mère.

» Alors grand-père se levait doucement, essuyait ses nœuds... ses doigts noueux comme des nœuds sur le pantalon de velours sombre qui en avait tant vu, sortait les petits pots de grès de l'armoire de chêne, les

disposait sur la table, les remplissait du bon lait de la Noiraude et tournait la manivelle du vieux gramophone sur la commode : alors la voix de Georges Guétary s'élevait vers Dieu comme un gargouillis pathétique de sanitaire libéré. Aussitôt, Pataud, notre vieux chien rhumatisant, se jetait par la fenêtre en hurlant, tandis que notre chat Fifï plongeait dans le feu plutôt que d'entendre la suite. Seule grand-mère restait impassible. Elle s'était défoncé les tympans au tisonnier une fois pour toutes, la première fois qu'elle avait entendu *La Route fleurie*. Avant même le premier refrain, les yaourts s'étaient faits tout seuls ! Il ne restait plus qu'à boucher les pots et à recoller le papier peint. »

Et l'auteur de *Raboliot,* qui, grâce à Jacques Chancel, est devenu peu avant sa mort presque aussi connu que Maître Capello, conclut sur cette note optimiste : « Quand on a entendu, ne serait-ce qu'une seule fois dans sa vie, la voix de Georges Guétary s'élever au- dessus des brumes de la plaine solognote, on comprend pourquoi les Russes n'ont jamais osé envahir la Sologne ! »

Merci à toi, Georges Guétary, merci à toi le Zorba du glouglou, toi dont l'organe aux accents troublants, repris de bouche en bouche par des millions de boudins transis, a plus fait pour l'extension de l'opérette en France que monsieur Latex pour l'extension de la capote outre-Manche. Georges Guétary, mesdames et messieurs les jurés, a mérité votre clémence. J'en demande pardon par avance à votre avocate pulpeuse et troublante, à qui, j'ôte le sein de la douche... le pain de la bouche, mais, je le répète, soyons cléments avec Georges Guétary. Pourquoi ? Pour deux raisons :

La première raison, c'est qu'à l'heure où je vous parle il ne dit rien. Et, comme le disait si judicieusement le général de Gaulle après avoir assisté à la millième du *Chanteur de Mexico* au Châtelet : « Un chanteur d'opérette qui ferme sa gueule ne peut pas tout à fait être mauvais. »

La deuxième raison c'est que Georges Guétary aura été l'un des rares artistes français à exporter le génie musical de notre pays au-delà de nos frontières, jusqu'en Yougoslavie, où, je le lis dans le dossier de l'instruction, il reçut deux chèvres du directeur de l'opéra (en fait, c'était une chèvre pour lui et un bouc pour Mariano) pour sa prestation géniale dans *Le Baron tzigane*.

Ce que Georges Guétary n'avoue pas, à cause de sa grande modestie, c'est que c'est le maréchal Tito en personne qui lui a remis ces deux chèvres, pour le remercier en outre d'avoir composé l'hymne national yougoslave, le célèbre *Tito est partout* (le *Maréchal nous voilà* des

Yougoslaves) *(chantant) :* «Tito Tito par-ci, Tito Tito par-là. »

Georges Guétary: Notre dernier chanteur d'opérette. «Vraiment le dernier?» Oui. «Ouf... »

Réquisitoire contre Robert Charlebois

20 avril 1981

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Mon président mon chien,
Ma maîtresse ma chienne,
Mon rocker chic récupéré aux immensités blanches, Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.

Croyez bien que je le déplore, mais aujourd'hui, mon cher président, je ne saurais requérir contre quiconque, même pas contre ce golfeur renégat bien habillé. Je n'ai pas le cœur à réclamer la mort d'un homme parce que, tenez-vous bien, vous allez rire : je vais mourir. C'est pourquoi, au lieu d'exiger la vie d'autrui, je préférerais pleurnicher sur la mienne. Je vais mourir ces jours-ci. Il y a des signes qui ne trompent pas.

Premièrement, quand je fais ça j'ai mal ici (figure 1) et quand j'appuie là ça m'élance d'ici à là (ouille, figure 2).

Deuxièmement, le docteur est venu hier. En m'auscultant il a dit : « Oulalalala ! Mon pauv' vieux. »

Troisièmement, j'ai Jupiter dans le Poisson.

Quatrièmement, ma femme chante plus fort dans la cuisine.

Sur le plan purement clinique, le signe irréfutable de ma fin prochaine m'est apparu hier à table : je n'ai pas eu envie de mon verre de vin. Rien qu'à la vue de la liqueur rouge sombre aux reflets métalliques, mon cœur s'est soulevé. C'était pourtant un grand saint- émilion, un château Figeac 1971, c'est-à-dire l'une des plus importantes créations du génie humain depuis l'invention du cinéma par les frères Lumière en 1895. J'ai soulevé mon verre, j'ai pointé le nez dedans, et j'ai fait : «Beurk.» Pire : comme j'avais grand-soif, je me suis servi un verre d'eau. Il s'agit de ce liquide transparent qui sort des robinets et dont on se sert

pour se laver. Je n'en avais encore jamais vu dans un verre. On se demande ce qu'ils mettent dedans : ça sent l'oxygène et l'hydrogène. Mais enfin bon j'en ai bu. C'est donc la fin.

C'est horrible : partir comme ça, à mon âge, sans avoir vécu la Troisième Guerre mondiale avec ma chère femme et mes chers enfants courant nus sous les bombes ! Mourir sans savoir qui va gagner : Poulidor ou Hinault ? Saint-Étienne ou Sochaux ? Les cons de la Nièvre ou les cons d'Auvergne ? Les gros rouges ou les petits Polaks ?

Mourir sans avoir jamais rien compris à la finalité de l'homme ! Mourir avec au cœur l'immense question restée sans réponse : si Dieu existe, pourquoi les deux tiers des enfants du monde sont-ils affamés? Pourquoi la Terre est-elle en permanence à feu et à sang ? Pourquoi vivons-nous avec au ventre la peur incessante de l'holocauste atomique suprême? Pourquoi mon magnétoscope est-il en panne ? Je ne sais pas ce qu'il a, quand on appuie sur « lecture », ça marche. Mais au bout de dix secondes « clic », ça se relève tout seul. Alors bon, j'appuie sur le bouton « retour rapide ». La bande se recale au début. Je rappuie sur « lecture ». Et là, ça marche ! !

Pourquoi, pourquoi, pourquoi ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous? D'où venons-nous? Quand est-ce qu'on mange ? Seul Woody Allen, qui cache pudiquement sous des dehors comiques un réel tempérament de rigolo, a su répondre à ces angoissantes questions de la condition humaine, et sa réponse est malheureusement négative : « Non seulement Dieu n'existe pas, mais essayez de trouver un plombier pendant le week-end. »

J'en vois qui sourient. C'est qu'ils ne savent pas reconnaître l'authentique désespérance qui se cache sous les pirouettes verbales. Vous connaissez de vraies bonnes raisons de rire, vous? Vous ne voyez donc pas ce qui se passe autour de vous ? Si encore la plus petite lueur d'espoir nous était offerte ! Mais non : c'est chaque fois la même chose : j'appuie sur le bouton «lecture». Ça marche, mais au bout de dix secondes « clic », ça se relève tout seul ! Alors bon, j'appuie sur le bouton « retour rapide ». Ça se recale au début. Je rappuie sur « lecture », et là, ça marche ! Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi? Comme le disait judicieusement Éva Darlan l'autre jour, alors que nous tentions de travailler ensemble : « Si ça se relève chaque fois que tu appuies sur le bouton, on n'est pas sortis de l'auberge. »

Je ne voudrais pas trop parler d'Éva, afin de ne pas aiguiser plus encore la jalousie du président qui est amoureux de moi lui aussi, mais

tout de même, quelle extraordinaire comédienne !

Même dans un téléfilm aussi... aussi rude que *Médecin de nuit* (Pimpon ! Pimpon !) :

« Allô ? Léone ?

- Allô? Jean-Edern? Ici Léone ! C'est une émanation radioactive ! Hi ! Hi ! Hi ! Vas-y vite, mon lapin ! »

Eh bien, même dans un film aussi rude, Eva Darlan ne perd rien de ce qui fait la différence entre la femme et le géranium : « son exquise féminité », à condition, bien sûr, qu'il s'agisse d'un géranium mâle. Des millions de Français ont vu ce *Médecin de nuit* radioactif où notre chère Eva était si belle dans sa combinaison blanche d'ingénieur atomique qu'on se demandait si c'était de Gaulle visitant Saclay ou une capote anglaise avec des pattes !

Vous allez me dire : D'accord, mais comment reconnaître un géranium mâle d'un géranium femelle?- C'est bien simple. Quand arrive la saison des amours vers la fin avril, début mai, chez les géraniums, tu coupes la queue, ça te fait un petit géranium, alors que chez les Ravel, tu coupes les manches, ça te fait un petit boléro. Si le géranium pousse un long cri strident au moment où on lui coupe la queue, c'est un mâle. Quant à Ravel, il est mort en plaquant un *fa* sans avoir connu les accords de Munich, alors que Tchaïkovski est mort en plaquant sa femme sans avoir connu les accords de *fa*.

Enfin, bien que je l'aie déjà dit lors d'un cours de stratégie appliquée que j'ai eu l'honneur de donner aux enfants de troupe surdoués du Prytanée militaire de La Flèche, il existe un moyen simple et efficace de reconnaître l'ennemi d'un géranium, même quand l'ennemi utilise les techniques les plus modernes du camouflage. En effet, il arrive très souvent, lors de l'assaut, que le militaire moyen, aveuglé de patriotisme et boursouflé de vinasse, ne sache pas très bien si c'est l'ennemi ou le géranium qui lui fait face - c'est pourtant simple : alors que le géranium est à nos fenêtres, l'ennemi est à nos portes ! Maréchal, nous voilà !...

Avant de mourir, je voudrais remercier tout particulièrement la municipalité de Pantin, où je suis né, place Jean-Baptiste-Vaquette-de-Gribeauval. Et comme je suis né gratuitement, je préviens aimablement les corbeaux noirs en casquette de chez Roblot et compagnie que je tiens à mourir également sans verser un kopeck. Écoutez-moi bien, vampires nécrophages de France : vendre des boîtes en chêne, guillotiner les fleurs pour en faire des couronnes, faire semblant d'être triste avec des tronches de faux culs, bousculer le chagrin des autres en leur exhibant des

catalogues cadavériques, gagner sa vie sur la mort de son prochain, c'est un des métiers les moins touchés par le chômage dans notre beau pays. Mais moi, je vous préviens, croque-morts de France : mon cadavre sera piégé. Le premier qui me touche, je lui saute à la gueule !

Et si l'on mettait tout le monde dans la fosse commune et si l'on donnait aux pauvres l'argent des cercueils et des rites funèbres ? Est-ce qu'on n'aurait pas fait un petit pas de plus vers moins de connerie universelle ? Est-ce qu'on ne pourrait pas au moins être tous égaux devant la mort ? Est-ce que je vais continuer longtemps à me prendre au sérieux en jouant les démagos de cimetière ?

Donc cet homme est coupable. Mais ne vous en faites pas, Charlebois : la guillotine, c'est pas le bagne.

Robert Charlebois: Fils naturel de Félix Leclerc et de Gilles Vigneault, ce chanteur-compositeur canadien et de génie n'a aucun lien de quelque nature que ce soit avec les pizzaiolos québécois qui ont transformé *Notre-Dame de Paris* en pudding à la guimauve.

Réquisitoire contre Jean-Michel Ribes

27 avril 1981

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Mon président mon chien,
Ma maîtresse ma chienne,
Monsieur le détourneur de moyens de transports
bien parisiens,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.

«Let us be damned, we have burnt a sainte» (Soyons maudits, nous avons brûlé une sainte), s'écria le gouverneur anglais de Rouen en voyant l'âme de Jeanne d'Arc s'élever doucement au-dessus du bûcher et monter directement vers Dieu sans changer à Réaumur-Sébastopol !

Eh bien, mesdames et messieurs les jurés, cinq cent cinquante ans plus tard, nous n'allons pas brûler une sainte, mais nous allons guillotiner un pionnier.

Car Jean-Michel Ribes est un authentique pionnier, mesdames et messieurs les jurés. Voilà un homme qui n'a pas soixante-cinq ans, et qui a déjà plus fait pour la connaissance du théâtre contemporain que Rika Zaraï pour la promotion du boudin oriental.

Ici, je voudrais un instant faire un bref retour sur moi-même. Non pas que je sois réellement égocentrique, encore que, c'est horrible mais quand je ne parle pas de moi, j'ai l'impression que je ne suis pas là, c'est extrêmement pénible.

Bien. En ce qui me concerne moi-même en tant que moi par rapport à moi-même, je dirais que c'est au théâtre que je dois la fraîcheur éclatante de mon teint Scandinave. Dans les pires moments de ma vie, et Dieu sait qu'il y en a eu : j'ai vu mourir des amis, j'ai vu souffrir des enfants, j'ai connu la douleur insoutenable de l'amour finissant qui vous écartèle le cœur, j'ai même été abonné au *Monde* ! Eh bien, dans ces pires moments de l'existence, quand plus rien ne semble vouloir vous

raccrocher aux branches de la vie, il reste tout de même deux petites lueurs d'espoir au cœur de l'homme : le théâtre, qui libère l'imagination, et Dieu, qui, par sa présence invisible, nous permet d'être à l'aise tous les jours du mois. (J'ai peut- être poussé le bouchon un peu loin, non ?)

Quoi qu'il en soit et nonobstant la conjoncture, comme disait monsieur Bovary, n'ayons pas peur d'Emma. Jean-Michel Ribes est un pionnier.

Certes les pionniers ont des chaînes. Mais ça ne les empêche pas d'engrosser les auditrices, puisqu'on compte au moins deux enceintes, acoustiques, pour une chaîne de pionnier ! Mais réfléchissons un peu. Prends ta tête à deux mains, mon cousin.

Qu'est-ce qu'un pionnier? Baden-Powell fut un pionnier. (Je parle du fondateur du scoutisme, pas de l'accordéoniste.)

Baden-Powell fut un pionnier. Car il lui fallut en briser des tabous, et en balayer des chicanes, au beau milieu du règne austère de Victoria, pour oser affronter le puritanisme d'État instauré par la souveraine et mettre sur pied cette institution, pour nous les jeunes, youkaïdi youkaïda !

La première entrevue entre Victoria et Baden-Powell eut lieu à Buckingham le 6 novembre 1896. Diminuée, à demi impotente, la reine méditait, tassée dans son vieux fauteuil Charles II, les genoux sous un plaid, près de la grande cheminée en pierre de tuffeau que le roi Richard ramena jadis de Touraine et qu'on peut voir aujourd'hui encore dans le petit salon rose, au premier étage du palais royal de Buckingham. Le baron Robert Baden-Powell venait d'avoir 39 ans. Il avait été nommé général de l'empire britannique deux ans plus tôt. Il était grand, beau, fort, sûr de lui, et les talons de ses bottes de cuir claquaient sec sur les dalles de pierre du couloir dont les voûtes sombres renvoyaient l'écho limpide aux quatre vents du palais.

D'un geste prompt et autoritaire, Baden-Powell écarta le hallebardier colossal et frappa lui-même à la porte de chêne de l'appartement privé de la reine.

BADEN-POWELL : Toc ! Toc ! Toc !

VICTORIA : Qui c'est ?

BADEN-POWELL : C'est l'pionnier !

VICTORIA : Qui c'est ?

BADEN-POWELL : C'est l'pionnier !

VICTORIA : Qui c'est?

BADEN-POWELL *(chantant)* : C'est l'pionnier! C'est

l'pionnier ! C'est l'pionnier !
VICTORIA : Come in ! Argh ! Damned ! It's you Robert ! ? What a foot ! Kof ! Kof ! Kof !
BADEN-POWELL : You said it, bouffie ! Well, God bless your gracious majesty ! But you said : « Kof ! Kof! », are you enrhumed?
VICTORIA : NO, Robert. It is le nouveau souffle de France Inter. Écoutez la différence : « Kof ! Kof ! Kof!»

C'est lors de cette entrevue historique que fut décidée la création du scoutisme qui, aujourd'hui encore, permet aux enfants d'entrer dans l'armée dès la fin de la maternelle, de s'habiller en kaki, de saluer le drapeau et de chanter des conneries en marchant au pas, sans avoir à attendre l'âge canonique de 19 ans et demi où on n'a plus grand-chose à espérer de la vie depuis que les guerres coloniales sont tombées en désuétude. Entendez-moi bien : je ne voudrais pas déformer les souvenirs de Baden-Powell. Son intention, il l'a clairement exprimée dans son livre : *Toi, cher garçon* (en anglais : « You Guy dear, you Guy da »).

Je cite : « Mon but n'était pas d'embrigader les enfants pour en faire des soldats avant l'âge. Ce qui me fascinait, c'était d'avoir autour de moi des petits garçons en culotte courte avec un grand bâton. Pour quoi faire, le grand bâton ? C'est un excellent bâton, je vous remercie de me l'avoir posé ! Youkaïdi, Youkaïda ! »

Donc Baden-Powell, à l'instar de Jean-Michel Ribes, était un pionnier. « Les pionniers sont rédhibitoires », disait Jean-Paul Sartre qui ne mâchait pas ses mots, quand Momone lui planquait son dentier.

« Les pionniers sont rédhibitoires » ? Le mot est dur. Ce n'est pas par hasard si, dans « raidi-bitoire », il y a « raidi », et il y a « bitoire ». C'est très dur à porter.

Le suffixe « raidi » vient de l'anglais « ready », qui veut dire « toujours prêt » (quelle coïncidence, n'est-il pas ?), et du vieux mot français « bitoire », qui désignait les femmes qui actionnaient les passages à niveau aux temps héroïques des trains à vapeur. Les premières bitoires étaient fort gaies et travaillaient en chantonnant les refrains à la mode que les voyageurs avaient tout le loisir de reprendre en chœur, tant les trains roulaient lentement à cette époque.

Maupassant lui-même a célébré les bitoires dans *La Maison Tellier,* où il décrit si joliment le voyage en chemin de fer de ces dames : « Quand

nous arrivons à 11 heures en gare de Saint-Évry, une accorte bitoire appuyée sur son râteau nous accueille avec force baisers. L'air est limpide et le ciel bleu. Jean est là, avec l'antique carriole à cheval. Ces dames s'entassent dans la voiture. Il dit : "Hue dia, ma belle." Et la bitoire en chantant nous ouvre la barrière. »

Quant à Baden-Powell, il mourut en 1941 des suites d'une blennorragie compliquée, contractée lors d'une chasse à l'éléphant salace, en forêt du Bengale. Avant de mourir, il eut la force de retourner à Londres pour saluer une dernière fois la reine Victoria, qui allait sur ses 142 ans.

BADEN-POWELL : Toc ! Toc ! Toc !

VICTORIA : Qui c'est?

BADEN-POWELL : C'est l'plombé !

VICTORIA : Qui c'est ?

BADEN-POWELL : C'est l'plombé.

Qu'on lui coupe la tête !

Jean-Michel Ribes: Figure du théâtre de gauche assez adroite pour ne pas choquer les spectateurs centristes.

Réquisitoire contre Henri Pescarolo

6 mai 1981

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Mon président mon chien,
Monsieur le ténor du fado,
Monsieur le journaliste vroum-vroum,
Monsieur le chanteur de cheval,
Monsieur l'écraseur de nos champignonnières
françaises,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.

« Un bon sportif est un sportif mort. »

Je dis cela d'entrée de jeu, monsieur Pescarolo, afin qu'il n'y ait pas d'équivoque entre le ministère public et vous.

N'étant pas foncièrement sadique de nature, j'aurais préféré que l'on vous guillotinât avant votre procès, afin de vous épargner la honte du déballage de vos ignominies chafouines, déballage auquel je vais procéder maintenant.

Vous êtes un dangereux exalté mycophobe, monsieur Pescarolo !

Je le précise à l'intention des nuls et des non-entravants qui nous écoutent par milliers, la « mycophobie » est une tare congénitale indélébile qui pousse irrésistiblement ceux qui en sont atteints à détruire par la force des champignons français innocents.

Dans « mycophobe », il y a « phobe », qui veut dire phobe, et « mycoss » qui veut dire champignon : Exemple, extrait de l' *Iliade,* de Jean-Edern Homère : « Pénélope partit de bonne heure chercher les mycoss dans la forêt de Fontainebloss. Il avait beaucoup plu, il y en avait partout, des myco par-ci, des myco par-là, myco, myco par-ci, myco, myco par-là... *(chanté) »*

En effet les deux racines du mot «mycophobe» appartiennent à l'antique langue hellénique : « phobe » vient du grec, « myco » vient du

grec, et si ma sœur est enceinte, ça vient encore du Grec, ce salaud, je vais y casser la gueule.

Je prie la cour de bien vouloir excuser mon emportement. Toutes les femmes sont des salopes, ma sœur est une sainte. Je ne supporte pas qu'on touche à un poil de la main de ma sœur. Surtout un Grec. Dieu a créé les Grecs pour qu'ils soient pédés, c'est dans l'ordre des choses. Si les Grecs se mettent à être maquereaux, c'est le bordel. Il est là, le danger : un pays qui commence à laisser les Grecs embrasser ses filles est mûr pour le communisme. Derrière chaque Grec qui rit se cache un Russe qui ricane et qui est prêt à venir jusque dans nos bras égorger nos filles et nos compagnes ! D'ailleurs, « Pescarolo », est-ce que ça ne vient pas du grec ? « Pescarolos », ça ne vous dit rien? Chers amis étudiants qui m'écoutez, vous qui n'avez pas eu la chance de connaître une enfance malheureuse, vous qui avez dû apprendre le grec jour après jour jusqu'à 18 ans, tandis que Villers et les Chaussettes Noires se défonçaient au golf Drouot et que Rego confectionnait fébrilement des confettis portugais pour la Saint-Salazar. Vous savez, vous, que « pescarolos », en grec, signifie non pas l'écraseur de champignon, mais l'écraseur de salade, ce qui est presque aussi grave : dans pé-scarolo, il y a « pet », qui veut dire prout, et « scarolo », qui veut dire laitue - pet-scarolo : celui qui écrase... des laitues.

« Un bon sportif est un sportif mort. »

Certes, elles sont dures ces paroles de Pierre de Coubertin. Dures mais justes. Mais regardons-y de plus près : quelle différence y a-t-il entre l'homme, d'une part, et le sportif, d'autre part?

Une enquête très sérieuse sur ce thème a été commandée récemment par le ministre de la Jeunesse et des Sports, monsieur Jean-Baptiste Vaquette de Gribeauv... Allez-les-Verts, à l'IFOB (l'Institut français d'opinion biblique), dont l'activité est le plus souvent axée, comme son nom l'indique, sur les sondages... sur le sexe, mais qui s'occupe également des autres activités sportives.

Il ressort de cette enquête que le QI moyen d'un sportif, à champignon ou à pédale, est comparable à celui de l'autruche moyenne, très sportive elle-même puisqu'elle court le 110 mètres haies en 14"2 avec le handicap considérable d'avoir une plume dans le cul, alors que Guy Drut, par exemple, a toujours pris soin de débrancher la sienne avant chaque compétition.

Le quotient intellectuel de l'autruche a pu être observé quantitativement lors d'expériences d'une extrême rigueur scientifique entreprises dans le désert de Zobi, par les chercheurs du CNRS (CNRS :

Centre National de la Recherche Surlesautruches).

Dans un premier temps, on a fait faire le tour du désert en quinze étapes par cent cinquante autruches. L'autruche vainqueur, interviewée dès son arrivée, a déclaré, je cite : « Baaa... ta, catacatatacata. » Alors que si l'on interviewe un sportif, un coureur cycliste, à l'issue d'une course, il déclarera : « Ben, j'suis content, content, co ta, cota cotacotacota... »

On peut déjà en déduire qu'il existe une certaine parenté de pensée entre l'autruche et le coureur cycliste, parenté renforcée encore par le fait que l'un comme l'autre s'arrachent les poils des pattes pour faire joli. Entre l'autruche et le footballeur, le rapprochement est encore plus flagrant : la danse d'amour, par exemple, est presque la même. Exemple : mettons vingt-deux autruches dans le désert de Zobi. Donnons-leur une noix de coco. Aussitôt, les autruches se divisent en deux camps de onze et se mettent à courir comme des cons dans tous les sens pour pouvoir taper dans la noix de coco. Quand une autruche arrive à envoyer la noix de coco entre deux cactus, c'est le signe de l'amour. Les autruches commencent par sauter sur place puis elles se filent des grands coups d'ailes dans le dos et s'embrassent goulûment. L'instant d'après, c'est la copulation qui assurera la survie de l'espèce autruchienne. Les footballeurs font exactement la même chose, mais leur quotient intellectuel étant légèrement inférieur à celui de l'autruche, ils sont incapables de sortir leur sexe au moment de l'embrassade générale. Alors ils recommencent à taper dans le ballon, jusqu'à épuisement complet. C'est pourquoi les footballeurs ne se reproduisent pas, ils shootent : c'est la femme de l'A. S. Saint-Étienne qui me l'a dit.

Je dois dire à votre furoncle, Henri, pardon... je dois dire à votre clou... à votre semence... à votre décharge, Henri Pescarolo, que les femelles des coureurs automobiles ont moins de raisons de se plaindre. J'ai eu récemment l'honneur de déjeuner avec la vôtre, qui prépare entre parenthèses un livre fort complet sur les dessous féminins. Et... je ne dis pas qu'elle m'a fait des confidences sur votre vie privée à tous les deux, loin de là. Non mais... simplement... enfin, elle avait une façon de tenir son pâté impérial en parlant de vous qui en disait long sur votre amour.

« Un bon sportif est un sportif mort. » Donc Henri Pescarolo est coupable. Qu'on lui coupe la tête de delco.

Henri Pescarolo : Ce coureur automobile invétéré s'est habilement fabriqué une élocution lente pour compenser ses excès de vitesse.

Réquisitoire contre Georges-Jean Arnaud

14 mai 1981

Françaises, Français, camarades, camarades,
Belges, Belges, Lichtintaines et Lichtintins,
Zimbabouines, Zimbabouins,
Portoricaines, Portoricains,
Porto minable,
Porto rouge, porto blanc, porta droite, porta gauche ?
Mon président mon chien, ma petite Charlotte,
Serre Zorge-Jean... Cher Georges-Jean (vous ne pouvez pas vous appeler François comme tout le monde ?),
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.

Je ne suis pas venu ici, aujourd'hui, là, maintenant, tout de suite, présentement, nonobstant la conjoncture et en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, alors que le temps qui m'est imparti touche à sa femme, tandis que Rego touche à la mienne. Ne nie pas, Luis, depuis que je t'ai présenté ma femme, elle ne veut plus faire ça qu'ensablée, et à la maison, ça pue la morue jusque dans le cœur des frites... Où en étais- je? Une fois de plus, j'ai été interrompu par moi- même. Écoutez, Desproges, je ne vous ai pas interrompu, alors je vous en prie !

Je ne suis pas venu aujourd'hui, disé-je, pour parler de Georges-Jean Arnaud. Le destin de Georges-Jean Arnaud m'indiffère autant que les ébats sexuels de Marguerite Duras dans les semi-remorques à Rungis. Et d'abord, Françaises, Français, Lichtintaines et Lichtintins, qui connaît Georges-Jean Arnaud en dehors de ses trois millions de lecteurs ? Personne, absolument personne. J'eg-ja-jère, Jean, Georges- Jean ? Georges-Jean, j'egjagère ? Eche que j'egjagère, Georges-Jean ? Non, chertes, ch'est chûr! j'egjagère pas. (Vous devriez vraiment vous appeler François.)

Voulez-vous une preuve rapport au plan du niveau du fait que personne ne connaît Georges-Jean Arnaud ? Je me trouvais l'autre jour dans la salle des archives littéraires de la seconde moitié du XVIe siècle de la Bibliothèque nationale de Paris. Qui vois-je absorbé dans la lecture de la première édition des *Essais* de Montaigne (celle de 1580, évidemment) ? Poulidor ! En sept ans il a beaucoup changé !

« Salut, Pipi », lui fous-je.

Pouf pouf.

« Salut, Poupou ! lui fis-je. Ote-moi d'un doute. Connais-tu Georges-Jean Arnaud ?

- Non, mais j'espère faire mieux la prochaine fois », répondout Pipi, répondit Poupou.

Donc, personne ne sait qui est Georges-Jean Arnaud. Raison de plus pour lui couper la tête : personne n'ira le réclamer aux objets trouvés s'il disparaît. D'ailleurs, personne n'est irremplaçable, même Giscard, même Mitterrand (vivement l'alternance !).

Je ne suis pas venu aujourd'hui pour parler de Georges-Jean Arnaud. Non. Abordons plutôt ensemble, mesdames et messieurs les jurés, et vous aussi, chers camarades, abordons plutôt ensemble un sujet plus important, plus actuel, plus tangible. Comme vous le voyez, mesdames et messieurs les jurés (et croyez bien que je regrette infiniment que nos millions d'auditeurs ne puissent pas le constater eux aussi, hélas !). Comme vous le voyez, dis-je, je me suis fait couper les cheveux.

Oh, ne souriez pas, monsieur Villers ! Je connais votre égoïsme. Vos petits problèmes personnels, votre loto, votre tiercé, ça, oui, ça vous intéresse. Mais que je me sois fait couper les cheveux ou pas, vous vous en foutez ! Elle est belle la France ! Je me suis fait couper les cheveux, et si j'en parle, c'est parce que cette coupe de cheveux s'est déroulée dans un contexte tout à fait inhabituel, pour ne pas dire exceptionnel.

En effet, mesdames et messieurs les jurés, c'est à peine croyable, le nouveau coiffeur que j'ai trouvé m'a coupé les cheveux sans me parler ! Et ça, comme disait Saint-Exupéry, qui avait oublié d'être con, sinon il n'aurait pas été canonisé, comme disait Saint-Exupéry : « Couper les cheveux sans causer, aucun coiffeur au monde ne l'aurait fait. »

Merci à toi, ô gentil capilliculteur frappé de mutisme. Merci à toi ! Merci de ne pas m'avoir fait part de ton analyse des résultats de l'élection présidentielle! Merci de ne pas m'avoir communiqué ta crainte d'une recrudescence de la délinquance juvénile en milieu urbain ! Merci, coiffeur, de ne pas m'avoir fait partager ton opinion sur la disparition des

saisons ! Merci de ne pas m'avoir contraint à débattre avec toi de l'opportunité de remplacer les travailleurs maghrébins par des fainéants français derrière les bennes à ordures citadines ! Merci de ne pas m'avoir Contraint à évaluer le pourcentage d'étrangers dans les hôpitaux de l'Assistance publique. Merci, .coiffeur ! C'est déjà pas marrant de se faire tripoter le crâne par quelqu'un qui n'est pas nécessairement de votre milieu, mais qu'on ne nous demande pas de surcroît de servir de réceptacle aux états d'âme capillicoles ! (« Capillicole », du latin « capilaris », le cheveu, et « licol », qui vient de l'arabe « licol » : l'ossature. Exemple : « li col du fémur ».) Oui, je parle couramment l'arabe littéraire. Je l'ai appris avec une jeune Libanaise qui est complètement folle de mon corps. C'est une fille d'une sensualité extraordinaire, une chrétienne libanaise, avec un prénom chrétien, Nadine, et un nom arabe, comme tous ces gens-là : Nadine Zobi. Une affaire.

La seule corporation qui puisse tenir tête aux coiffeurs sur le plan de l'incontinence verbale, c'est celle des taxis. Il y a deux sortes de taxis à Paris : les racistes et les bougnoules. Quand j'emploie le mot « raciste », j'étends évidemment ce terme à toutes les formes de rejets hystériques de l'autre, l'autre pouvant être aussi bien le juif, l'homosexuel, le chevelu, le Noir, le jeune, le vieux, le 78, et bien sûr la femme. A ce propos, je ne résiste pas au plaisir de vous narrer ce bout de promenade en taxi que Louis Rego et moi vécûmes ensemble il y a quelques jours. Le chauffeur était une forte femme bien proprette d'une quarantaine d'années. Près de la place de la Concorde, une petite Fiat pilotée par une jolie bourgeoise (on a le droit de dire que les bourgeoises sont jolies avec Mitterrand ?). Enfin, une jolie bourgeoise un peu distraite nous fit une toute petite queue de tout petit poisson.

Aussitôt, notre conductrice entra dans une colère apocalyptique, et tout en poursuivant la fautive dans l'espoir vain de la faire chuter dans la Seine, elle nous fit juges, Luis et moi, de sa désapprobation catégorique, tout en baissant violemment sa vitre afin que la coupable n'en manquât pas une miette.

« Va donc, eh connasse, dit cette dame. Non, mais vous avez vu cette connasse ! Ça va pas la tête, eh connasse ! Ah, dis don', a s'croyent tout permis ces connasses avec leur MLF! Non, mais c'est pas des conneries, depuis qu'elles sont libérées, elles ont perdu leur féminité ces connasses ! » Et la dame conclut, comme pour nous achever : « Et je sais de quoi que j'cause, ça fait quinze ans que je vis avec une bonne femme. »

Donc Georges-Jean egjagère. Je pense que ce serait une bonne idée

qu'on lui coupe la tête. C'est peut-être un peu dur, Georges-Jean, c'est peut-être même un peu hâtif comme jugement, mais excusez-moi en ce moment je n'ai plus goût à rien. Ce n'est pas tant l'avènement de François Mitterrand qui me pèse au cœur, c'est la démission du général de Boissieu !

Georges-Jean Arnaud: Demandez aux gens dans la rue s'ils connaissent Georges-Jean Arnaud. Personne ne vous dira que c'est l'auteur du *Salaire de la peur*. D'ailleurs, ce n'est pas lui.

Réquisitoire contre Frédéric Mitterrand

15 mai 1981

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Mon président mon chien,
Monsieur le ténor du fado,
Mon cher Mitterrand (vous permettez que
je vous appelle Mitterrand ?),
Mesdames et messieurs les jurés tirés au sort,
Public chéri, mon amour.

Alors, comme ça, Mitterrand, vous secouez vos vieilles pellicules dans le noir? Sacré Mitterrand! Je signale aux auditeurs qui prendraient l'émission en cours que c'est Mitterrand que nous allons condamner à mort ensemble aujourd'hui. Pas n'importe quel Mitterrand. Pas Albert Mitterrand : Mitterrand lui-même. Le Mitterrand. Sacré Mitterrand. Je lis, et croyez bien, mesdames et messieurs les jurés, que ma stupeur n'est pas feinte, je lis que la cour présidée par monsieur Villers accuse Mitterrand d'incitation au passéisme ! Enfin, Claude, soyons logiques, soyons sérieux, comment un homme nouveau comme Mitterrand pourrait- il inciter les Français au passéisme ?

Que vous trouviez Mitterrand antipathique, monsieur Villers, c'est votre problème. En revanche, nous le savons, et pas seulement de Marseille, les sympathies ou les antipathies personnelles des magistrats d'un tribunal ne sauraient en aucun cas entrer en ligne de compte lorsqu'il s'agit de juger un homme en son âme et conscience. C'est la sérénité de la justice qui est en cause, et cela aussi, nous le savons, et pas seulement aux huiles d'amandes douces, grâce auxquelles Mitterrand a su conserver depuis le début de la Quatrième République la fraîcheur éclatante de son teint de jeune fille.

Quand Pierre Mendès France gouvernait la France en assumant conjointement la décolonisation extrême- orientale et l'hyper-lactation

des cours préparatoires, que faisait Mitterrand ? Il faisait encore pipi au lit !

Plus tard, quand de Gaulle est arrivé au pouvoir, porté par une incroyable ferveur populaire et soutenu par les grossistes en merguez d'outre-Méditerranée, que faisait Mitterrand ?

Mitterrand, en 1958 - je le précise à l'intention des auditeurs qui prendraient cette émission du *Tribunal des Flagrants Délires* en cours : c'est bien Mitterrand que nous jugeons aujourd'hui. Pas Alphonse Mitterrand. Mitterrand. Le Mitterrand. Sacré Mitterrand.

Mitterrand, disé-je, en 1958, avait à peine entamé sa puberté. Plus il était dans les choux, plus il s'obstinait à croire que la vie naissait dans les roses ! Et puis, il découvrait ses mains, s'agitant de la droite et lisant *Union* de la gauche...

Enfin bon, je ne m'avancerai pas plus avant sur ce terrain glissant, et je ne suivrai pas plus longtemps le président Villers dans cette affaire. Les auditeurs ne sont pas dupes, monsieur Villers. Vous avez convié monsieur Mitterrand à participer à cette émission sous couvert de parler de la crise du cinéma, mais là n'était pas votre vrai propos, monsieur Villers. Vous avez invité Mitterrand uniquement pour vous foutre de sa gueule. Et ça, mon petit Claude, c'est indigne. C'est dégueulasse. Mitterrand est un homme simple et naïf. C'est un peu... la Mère Denis de la cinéphilie. Du moment qu'on le laisse tranquillement zieuter ses vieilles pelloches rayées dans le noir, c'est un être inoffensif. Comme disait Yvonne de Gaulle en regardant son mari s'envoler pour Londres en juin 40 : « Pendant qu'y fait ça, il est pas au bistrot. »

Et puis, quoi, soyons charitables avec Frédéric Mitterrand. (Je le dis pour ceux qui prennent l'émission en cours : c'est Frédéric Mitterrand.) Ce qui va arriver dimanche dernier à son tonton François, personne n'oserait le souhaiter à son pire ennemi. Pauvre vieux François !

Enfin, l'important est que cette putain de campagne électorale soit enfin terminée. Quand on pense que près de 80 % des comédiens sont au chômage, et que pendant des semaines on nous a imposé, à l'heure de la plus grande écoute télévisée, le spectacle affligeant de clowns au noir et de gugusses non déclarés, on ne peut que se réjouir que tout soit fini.

Enfin, tout ce cirque n'a pas été vain, puisque ce nouveau septennat s'annonce prometteur; cette fois, c'est sûr : la peur nucléaire n'est plus qu'un mauvais souvenir, le budget de l'armée est transféré à la recherche sur le cancer, et les millions de petits bébés qui crèvent de faim comme des chiens dans le monde entier sont quasiment sauvés.

Ce n'est plus la France au fond des yeux : c'est la France au fond du couloir à droite !

Personnellement, le seul moment où j'ai vraiment vibré, pendant cette campagne présidentielle, ce fut le 5 mai à 20 heures 20, lorsque eut lieu sur les trois chaînes simultanément l'ultime débat opposant les deux seuls survivants de la bataille historique opposant la vieille droite pourrie à la vieille gauche pas fraîche. Sur les TROIS chaînes ! Y z-auraient pu au moins nous mettre les interdits de Coluche sur la 3, puisque personne n'aurait regardé !

Ce qui m'est apparu superbe, magnifique et bouleversant dans cet ultime débat historique du 5 mai 1981, c'est qu'il a été tourné dans le studio 101 de la Maison de la Radio. Mon immense modestie et l'incommensurabilité de mon humilité congénitale m'empêcheront- elles de l'avouer ? Non : le studio 101... c'est ce même studio 101 où j'ai osé faire mes débuts à la télé, il y a cinq ans, grâce à un maître bourré d'humour cinglant et d'agressivité joviale trop tôt disparu, hélas ! On pense qu'il s'est noyé dans un océan de zitronade. L'émission s'appelait *Le Petit Rapporteur*. Or, la semaine dernière, j'ai donc revu ce même studio 101, avec son décor disposé un peu de la même façon qu'il y a cinq ans, avec les mêmes fauteuils. Et quelle ne fut pas ma stupeur, en voyant dans ce qui me semblait bien être mon ancien fauteuil, celui sous lequel je collais les chewing-gums que Daniel Prévost me jetait affectueusement à la gueule pendant l'émission, quelle ne fut pas ma stupeur, dis-je, de voir dans ce fauteuil où j'avais naguère posé mon cul, celui ô combien plus illustre de Valéry Giscard d'Estaing, alors que celui de François Mitterrand trônait en face, dans le fauteuil de Collaro. Ah, dur, dur ! Ah, mon Dieu ! Comme le disait si judicieusement madame Rosenblum en se dissolvant doucement dans la baignoire d'acide sulfurique du docteur Petiot : « On est bien peu de chose ! »

C'est vrai : on est bien peu de chose ! Quelle ironie, pour deux hommes politiques aussi magnifiquement grandioses que Giscard et Mitterrand ! Aller à la pêche aux voix et se retrouver à la pêche aux moules.

En vérité, Françaises, Français, deux grandes dates seulement auront marqué cette campagne présidentielle qui n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir, d'ailleurs : il nous faut maintenant tirer un trait sur le passé afin d'oublier nos vaines querelles pour repartir avec un sang nouveau vers ces sept années qui, n'en doutons pas, seront aussi merdiques que les sept dernières.

Oui, ces deux dates inoubliables auront été le 5 novembre 1981, annonce de la candidature de Coluche, et le débat du 5 mai 1981 :

5 NOVEMBRE 1981 : Un gugusse quitte son tabouret de gugusse pour se jeter dans l'arène politique. 5 MAI 1981 : Deux battants de la Cinquième quittent l'arène politique pour se poser dans des fauteuils de gugusses. La boucle est bouclée, la France est éternelle. Vive la France. Quant à vous, Frédéric Mitterrand, votre tonton s'est rendu célèbre en coupant la queue des roses. Personnellement je ne réclame que votre tête !

Frédéric Mitterrand: Neveu, cousin ou fils caché - un de plus, un de moins - de l'autre, cet esthète précieux et volubile a brusquement disparu du paysage mondain où il évoluait. On peut le retrouver sur la chaîne Histoire où il commente en différé le mariage de la reine Elizabeth.

Réquisitoire contre Djamel Allam

19 mai 1981

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Camarades, camarades,
Mon président mon chien,
Mon ténor du fado,
Monsieur le roucouleur maghrébin bien parisien, Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.

Que la cour, dans son infinie bonté, veuille bien m'autoriser à commencer ce réquisitoire par une humble requête : je demande solennellement au futur ministre de la Justice, qui remplacera bientôt l'actuelle gargouille maxi feuillue, qu'il édicté enfin une loi saine et juste en ce qui concerne les justiciables émigrés. N'est-il pas aberrant, en effet, qu'en 1981, après tant et tant d'efforts consentis pour que notre justice soit ce qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire véritablement juste, humaine et équitable, n'est-il pas aberrant, dis-je, que nous continuions à dilapider l'argent du contribuable et à perdre notre temps en jugeant des accusés de type nord-africain avant de leur couper une tête, qui, de toute façon, ne nous revient pas !

Croyez-vous, monsieur le nouveau garde des pots de chambre, que vos magistrats n'ont rien d'autre à faire qu'à se pencher sur les djellabas sanglantes des fellaghas communistes de gauche antipapistes, qui mettent du charbon dans les baignoires Ali Jacob et Ben Delafon? Ces somptueuses baignoires vide-poches que leur installe généreusement la France éternelle dans ses somptueux Ach Ellem de Sââârcelles ?

Combien de réceptions officielles, combien de sympathiques cérémonies commémoratives ne manqué-je point chaque semaine, parce qu'il me faut aller aux putes... au plutôt... au plus tôt au tribunal. Alors

que l'avocaillon fluet de type ibérique qui me fait face n'a pas ces problèmes, lui ! Il lui suffit de tirer son coup... son coupable des griffes de la justice, en faisant jouer la sacro-sainte solidarité porto-maghrébine des banlieues rouges ! Mesdames et messieurs les jurés, je vous épargnerai la liste des remises de décorations auxquelles je n'ai hélas pas pu assister depuis l'année dernière, parce que je devais pointer ici tous les jours pour délirer dans la flagrance sous la haute autorité du Massif central ici présent.

Par exemple, c'est par pur hasard, en lisant le numéro de mai du mensuel *L'Information du spectacle,* que j'ai appris que madame Chantai Goya venait d'être nommée chevalier des arts et lettres. Et Chirac ne m'a même pas invité, tellement il sait que je suis débordé à cause des chanteurs kabyles à tronçonner (je ne sais plus si c'était Chirac ou Danièle Gilbert, en tout cas, c'était un responsable de l'opposition qui organisait cette fête). Chevalier des arts et lettres, Bécassine ! Quel beau pays que le nôtre, quel glorieux apport au génie occidental que cette distinction qui met la culture française à sa vraie place, celle qu'on est prié de laisser aussi propre qu'on l'a trouvée en entrant.

Ce n'est pas vous, Djamel Allam, qui auriez chanté Ben Guignol ou Ali Becassin' pour rehausser le niveau de la culture algérienne. Vous, ce qui vous intéresse, c'est le porno : je rappelle à la cour que Djamel Allam se vante d'avoir écrit une chanson qui s'appelle « Gâte-la tôt ». Que vous fassiez ça le matin, monsieur Allam, c'est votre problème. Mais c'est passer les bornes du bon goût qu'exhiber ainsi au tout-venant vos frénésies sexuelles insomniaques. Est-ce que je chante « Gâte-la tard », moi, sous prétexte que je fais ça la nuit? Est-ce que maître Rego chante « Gâte-la vite » sous prétexte qu'il ne tient pas la distance? Sa femme l'appelle le TGV: le temps qu'elle éteigne la lumière, il est déjà arrivé à Lyon. Et quand le TGV ira jusqu'à Marseille, elle aura pas fini d'ôter sa culotte qu'il sera déjà en train de décharger sur le Vieux Port.

Si vous voulez vraiment vider quelque chose dès l'aube, monsieur Allam, faites donc comme vos coreligionnaires : videz nos poubelles ! On ne vous reprochera jamais dans ce cas-là votre kabylicitude berbérophile. Vous avez déjà vu un flic demander ses papiers à un Arabe derrière une benne à ordures? Non, bon. Surtout maintenant que les flics sont de gauche, ça ne peut plus se produire !

La France a toujours su tendre la main à ses frères inférieurs, après avoir mis des gants, évidemment, parce que, enfin, ce n'est pas pour dénigrer une certaine catégorie de personnel, mais le fait est qu'un

éboueur nord-africain sent nettement moins bon qu'un mannequin suédois. C'est vrai. Faites vous-même l'expérience. Les mains d'un éboueur moyen après son travail empestent la vieille raclure de poireau. Alors que les mains d'un mannequin après son travail sentent le genou de PDG, c'est quand même autre chose.

Enfin, Mitterrand a gagné, tout ça va changer ! Ça faisait un demi-siècle qu'il attendait cela, le bougre ! Comment lui en vouloir ? Toute sa vie, il n'a rêvé que de cela. Tout petit déjà, à l'école des jésuites de Saint-Focu-sur-la-Commode, il se déguisait en roi de France, avec une couronne sur la tête, et une plume... La plumé, il n'a jamais pu l'arracher, c'est pourquoi d'ailleurs, vous l'avez tous remarqué, les seules fois que Mitterrand se laisse filmer ou photographier de dos, c'est quand il a son manteau en poil de chameau, pour qu'on ne voie pas la plume... Alors, je vous le demande, Françaises, Français, comment en vouloir à cet homme qui a tant gesticulé de droite et de gauche au cours d'une vie ô combien riche en retournements, et qui va enfin pouvoir entrer dans le troisième âge bardé de tricolore et s'asseoir sur son trône percé, pour la plume ? Comment en vouloir à Mitterrand qui est de gauche depuis si longtemps maintenant qu'on ne sait même plus très bien ce qu'il faisait comme métier avant.

Personnellement, je suis de droite jusqu'au bout des ongles. Mon éducation ne m'y prédisposait qu'à moitié, mais c'est dans mes gènes. J'ai pleinement conscience de n'appartenir à aucune élite, sauf quand je passe devant un militaire, pourtant mon individualisme hystérique me fait repousser instinctivement les groupes de plus d'une personne et m'interdit de partager d'autres idées généreuses que les miennes.

Je suis de droite et je m'en vante maintenant, parce que c'est extrêmement chic, pour un artiste, d'être dans l'opposition ! Non seulement c'est chic, mais c'est indispensable. Un artiste se doit d'être écorché vif, insatisfait, dérangé et dérangeant ! Bien assis dans la majorité, loin des chemins des colères salutaires, l'artiste s'étiole et se fane. C'est pourquoi il n'y a pas plus de souffle lyrique dans un cri de Danièle Gilbert sous Giscard que dans une toile d'un peintre officiel soviétique sous Brejnev ! Bientôt, quand Maurice Séveno animera Midi Première, ce n'est plus Mireille Mathieu qu'on y verra, c'est Djamel Allam, Yves Béranger et Renaud qui chanteront à leur tour la joie de vivre, youkaïdi, youkaïda, tandis que le président Villers animera les petits Noëls de l'Élysée avec Gros Nounours et le président. La roue tourne !

Elle tourne vite d'ailleurs, et je pense que ce serait une assez bonne idée de couper la tête de Djamel Allam dans les plus brefs délais, car le temps qui reste imparti à la guillotine et à Peyrefitte me semble toucher à sa fin.

Djamel Allam: L'un des pionniers d'une longue caravane de chanteurs kabyles qui savent si bien rendre la beauté tragique des sauvages Aurès et le parfum envoûtant des citronniers en fleur. Cela dit, *La Fille du Bédouin,* ce n'était pas si mal.

Réquisitoire contre Gérard Vié

26 mai 1981

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Socialistes, socialistes, Cher camarade Villers,
Cher Luis Rego,
vous qui êtes compatriote de Mario Suarez,
Chère Melina, chère Edmonde, chère Danielle,
Chère Eva, chère Laurence,
Chères starlettes du festival de connes, Cher Olof Palme, cher Papa... Andréou,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.

Il sera beaucoup pardonné à Gérard Vié, car Gérard Vié a beaucoup souffert.

Juin 1940 : c'est l'exode. Ils sont deux frères : Jean et Gérard Vié. Le second, Gérard Vié, est furieux. Le premier, Jean Vié, est férié. La famille Vié au grand complet quitte le restaurant familial en emportant le minimum : le sel, le poivre, thym, laurier, une pointe d'estragon. Ah, les pauv' Vié ! Le spectacle est apocalyptique. Les sirènes hurlent, les avions Messerschmitt, peints à la main par Georges Marchais, crachent le fer et le feu sur la départementale bonjour d'Alfred, les chats miaulent, les chiens aboient, les caravanes passent, les moutons paissent, les sauts d'puce et les vaches qui pissent. Le ciel flamboie, les obus sifflent, les bombes explosent, les maisons brûlent, la mort est partout, et les Vié fuient.

Oui, parfaitement, les Vié fuient. Oh, je sais bien, je sais bien qu'il se trouvera parmi notre auditoire, prêt à toutes les bassesses de l'esprit, quelqu'un pour croire et faire accroire que j'ai dit que les Vié fuyaient uniquement pour faire un jeu de mots! Sordide humanité : vous ne méritiez pas Giscard ! Car il n'en est rien. Vous le sentez bien que jamais je n'oserais me moquer de vous, monsieur Vié : je vous supplie de me

croire, et de ne pas changer d'avis en ce qui concerne l'aimable invitation que vous avez l'intention de me faire après l'audience afin que je puisse aller dîner chez vous aux Trois Marches à Versailles, dès demain soir, si vous voulez, avec ma femme et mes amis des chœurs de l'Armée rouge qui sont de passage chez Éva Darlan pour quelques nuits.

Oui, il faut me croire, mesdames et messieurs les jurés, cher Gérard Vié : sous la robe austère de la justice se cache la plus grosse et la plus rouge des confusions à la seule idée que l'on puisse mettre en cause ma bonne foi dans cette affaire qui concerne toute la famille Vié. Alors bon, que disé-je ?

Après l'exode de 1940, qui devait marquer le début d'une chaleureuse et fraternelle amitié franco-allemande de cinq années, la famille Vié se réunit de nouveau à Versailles. Ils sont tous là, Jean Vié, Karl Mars, Nicole Avril, Bernard Dimey, le maréchal Juin, Pierre Juillet, etc. Ils sont tous là. Y a même Georgio le fils maudit, qui est gai comme un Italien quand il sait qu'il aura de l'amour et du vin.

«Nous allons ouvrir une boucherie», annonce solennellement l'aîné.

Quoi ! s'exclame Gérard Vié avec une vivacité surprenante chez un homme de sa corpulence ! Quoi ! Des bouchers ? Les Vié ! Ne comptez pas sur moi ! Il n'y faut pas songer. Je veux être restaurateur ! Je veux pétrir sous mes doigts la pâte lourde et blonde à la farine de froment légère qui hume encore les blés mûrs des prés sauvages ! Je veux voir frémir, au fond du poêlon de cuivre, le petit oignon blanc frétillant dans le beurre des Charentes ! Je veux mêler la chair à ma... saucisse... à la mie blanche et aux œufs frais, pour voir naître la farce odorante aux herbes fines, ciboule et romarin, fenouil et cerfeuil, patchouli, chinchilla. Je veux créer de mes propres mains les pâtés en croûte rondelets dorés au four, les terrines de foie rose égayées de poivre vert, et, gorgées de champignons blancs sous leur chapeau léger, les opulentes bouchées à la reine. « Des bouchées! Les Vié ! », oui !

Et c'est ainsi, mesdames et messieurs les jurés, que Gérard Vié devient restaurateur à Versailles ! À deux pas du château dont la canaille a chassé nos rois, mais qui reste aujourd'hui encore l'un des plus grands chefs-d'œuvre de l'art français, je veux parler bien sûr de l'art français avec un grand A, c'est-à-dire de l'art français de l'ancien régime de bananes, pardon, l'art français de l'Ancien Régime.

De bananes flambées en oranges givrées, de chevreuil Tatin en cheval Melba, Les Trois Marches, le restaurant de Gérard Vié, devint célèbre en moins de temps qu'il n'en fallut à Mireille Mathieu

pourapprendre par cœur la date de la bataille de Marignan, c'est-à-dire en moins de cinq ans.

Aujourd'hui encore, on peut y dîner pour moins de l'équivalent de trois mois de salaire d'un travailleur ougandais.

C'est très important de bien manger. Personnellement, je me suis toujours méfié des gens qui n'aimaient pas les plaisirs de la table. Car enfin, il faut que vous le sachiez, et pas seulement dans la colle, le manque de curiosité gastronomique et de jovialité culinaire va très souvent de paire, et pas seulement de fesses, avec un caractère grincheux, pète-sec, hargneux et parpaillot. Imagine-t-on Cromwell ou Jean Cau ripailler ?

Tout au long de cette vie tumultueuse où j'ai donné la joie sur d'innombrables sommiers dont j'ai oublié le nom, tout au long de cette vie, j'ai compris qu'on pouvait juger de. la sensualité d'une femme (ou d'un homme, bien sûr, mais c'est moins mon truc) simplement en observant son comportement à table. Prends- en de la graine, jeune dragueur qui m'écoute : celle-là qui chipote devant les plats nouveaux ou exotiques, qui met de l'eau dans le pauillac, qui grimace au-dessus des pieds de porc farcis, qui repousse les myrtilles à côté du filet de sanglier, celle-là, crois-moi, n'est pas sensuelle. C'est évident : comment voulez-vous qu'une femme qui renâcle devant une saucisse de Morteau puisse prendre ensuite quelque plaisir... avec une langue aux olives ou des noisettes de veau ?

Je suis sûr que vous partagez mon avis, Gérard ? (Vous permettez que je vous appelle Gérard, je vous connais assez bien depuis demain soir !)

Vous comprendrez facilement, mesdames et messieurs les jurés, cher Pierre Mauroy, chère madame Charles-Roux, qu'il est au-dessus de mes forces d'envoyer à la guillotine un homme qui vient publiquement de m'inviter officiellement à dîner dans son restaurant, Les Trois Marches à Versailles.

Les Vié... oh, pardon, la famille Vié est une famille irréprochable. Nous devons l'aimer. Aimons-nous les uns les autres ! Nous devons nous aimer sous Mitterrand, mais pour bien nous aimer sous Mitterrand, Françaises, Français, aimons-nous sous les Vié.

Je terminerai mon propos par une humble recette de cuisine que vous ne connaissez peut-être pas, Gérard Vié.

Si vous voulez faire cuire des carottes sans casserole et sans eau, c'est très simple. Vous prenez neuf carottes, c'est très important. Vous

prenez vos neuf carottes. Vous les comptez bien soigneusement. Les carottes sont neuf. Vous jetez une des neuf carottes : les carottes sont qu'huit !

Gérard Vié: Les grands cuisiniers comme lui sont un danger pour les obèses et les jockeys: ils vous donnent faim rien qu'en parlant.

Réquisitoire contre Daniel Cohn-Bendit

14 septembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Monsieur le président d'opérette,
Pauvre Cohn (vous permettez, Daniel, que je vous appelle Cohn),
Mesdames et messieurs les jurés, Public chéri, mon amour.

Je n'ai rien contre les rouquins.

Encore que je préfère les rouquins bretons qui puent la moule aux rouquins juifs allemands qui puent la bière. D'ailleurs, comme disait à peu près Himmler : « Qu'on puisse être à la fois juif et allemand, ça me dépasse. » C'est vrai, faut savoir choisir son camp. Enfin tout ça, c'est du passé, l'antisémitisme n'existe plus. Je veux dire que de nos jours, quand même, on peut dire qu'il y a moins d'antisémites en France que de juifs. Personnellement, je m'en fous. Je ne suis ni l'un ni l'autre. J'ai mes papiers de chrétien de gauche. Alors... tenez, regardez, ça c'est mon certificat de baptême, ça c'est mon bulletin d'abonnement à *Télérama*.

Mais revenons-en, si vous le voulez bien, mesdames et messieurs les jurés, au cas douloureux de cet ancien combattant rondouillard qui soupire sur ses souvenirs de guerre, en faisant pousser des laitues dans la banlieue de Francfort, à moins que j'aie mal compris le chef d'accusation. Qui êtes-vous, pauvre Cohn? Qui est Daniel Cohn-Bendit? J'ai posé la question à quelqu'un pas plus tard que la semaine dernière. Face à la mer, je regardais mourir l'été du haut de la superbe terrasse de la somptueuse villa balnéaire dont, l'immense fortune de ma famille me permet de jouir à mes très nombreux moments perdus. Grotesques et désœuvrés, les congés payés clapotaient misérablement à mes pieds dans leur triste cache-bonbons trop large du catalogue des trois cuisses. Je songeais tristement que parmi ces mornes quadragénaires prématurément usés par les tracasseries bureaucratiques, drogués de

télévision, boursouflés de vinasse et sursaturés de ragoûts navrants, certains piaffèrent naguère sur les barricades émouvantes d'un printemps de fureur juvénile. Me tournant alors vers la jeune fille d'un de mes amis, une pure adolescente de 15 ans, de celles dont on se dit : « Ah, mon Dieu, que la femme est belle au sortir de l'enfance. Seigneur-Jésus, t'as vu ses lolos ! »

Me tournant donc vers cette frêle naïade qui rêvassait près de moi sur un transat, en parcourant « la rubrique des ovaires anxieux » dans *Cosmopolitan,* je lui dis :

« Dis-moi, ma petite Marie, sais-tu qui est Daniel Cohn-Bendit?

- C'est pas la fille du groupe Téléphone ? » hasarda- t-elle.

Eh oui, mon vieux président, eh oui, mon pauv' baveux péninsulaire, eh oui, mesdames et messieurs les jurés de carnaval, il faut vous y faire. Pour cette génération, Pétain, Cohn-Bendit ou Yves Montand, c'est le passé. Au reste, à regarder de plus près, quelle différence y a-t-il vraiment entre Pétain et Yves Montand? À la réflexion, il y en a une : Pétain, lui, au moins, y ferme sa gueule. Y donne pas son avis sur la Pologne quand on lui demande de chanter *Les Feuilles mortes*.

Ah, *Les Feuilles mortes* ! Ah, Prévert ! « En ce temps-là, la vie était plus belle, et l'Algérie plus française qu'aujourd'hui. » Maintenant, tout est changé, tout fout le camp, et Daniel Cohn-Bendit, insidieusement, sans qu'il s'en rende bien compte encore, Daniel Cohn-Bendit commence à perdre ses illusions et ses cheveux rouges.

Malgré la raideur et la dureté du cœur d'airain qui frétille sous la robe austère de la justice, je vous demanderai d'avoir quelque indulgence pour cet ancien poilu des tranchées de la rue Saint-Jacques, devenu presque impotent. Regardez-le, mesdames et messieurs les jurés ! Qui pourrait en vouloir à ce misérable déchet humain qui croupit sans grâce au ban de l'infamie, tandis que les enfants des disciples de Dany-le-Rouge se peignent les cheveux en vert pour aller pétarader en bande sur les vélomoteurs imbéciles de leur printemps petit-bourgeois ?

Cet homme, mesdames et messieurs, est à l'automne de sa vie, à la fin de son voyage. Il est bon pour l'euthanasie. Il s'étiole et se racornit comme la première feuille morte que foulent aux pieds les amants séparés qui se repoussent au bois de Vincennes ou qui s'attirent au bois de Boulogne. De plus, c'est un aliéné mental. Comme la plupart des marginaux qui ont préféré la vie communautaire au Lion's Club, et qui vivent leur mouvement alternatif sans le courant continu, cet être, mesdames et messieurs les jurés, est à l'évidence à la fois psychotique et

névrosé, comme aurait dû le démontrer tout à l'heure notre excellente amie le docteur Folly et comme elle ne l'a pas fait car en vérité, je vous le dis, monsieur le président, elles sont toutes folles de ce voyou apatride dans le regard pétillant duquel elles croient lire une étrange beauté intérieure, alors qu'il s'y cache en réalité cet éclair glauque de luxure concupiscente propre aux émigrés sataniques qui viennent jusque dans nos bras pour culbuter nos filles et nos compagnes !

Oui, ma petite follette, cet homme qui mange le sein des Françaises est à la fois psychotique et névrosé. A l'intention des imbéciles et des électeurs de gauche qui nous écoutent par milliers, je rappelle la différence fondamentale qui existe entre un psychotique et un névrosé : le psychotique pense que deux et deux font cinq, et il en est absolument ravi. Alors que le névrosé, lui, sait que deux et deux font quatre, et il en est désespéré. Une définition qui vaut ce qu'elle vaut, je ne sais plus si elle est de Sigmund Freud ou de Maître Capello, de toute façon, c'est pas un con...

Pyromane en 68, paranoïaque depuis l'enfance, Daniel Cohn-Bendit semble avoir définitivement sombré aujourd'hui dans la plurigamie poly-philanthro- pique plurigame, à ne pas confondre avec la bigamie schizophrénique, dont souffre Rego (comme son nom l'indique, le bigame schizophrénique joue du piano à deux mains avec un entonnoir sur la tête).

Le 25 mai 1968, sur arrêté ministériel du regretté Christian Fouchet (je dis «regretté» parce qu'il est mort sans m'avoir rendu mon peigne), Daniel Cohn- Bendit était refoulé à Forbach alors qu'il tentait de rentrer en France pour faire encore l'andouille avec des boutonneux. Je propose, mesdames et messieurs les jurés, que nous le condamnions aujourd'hui à la même peine. Allez-vous-en, Cohn-Bendit. Allez méditer sur vos crimes en Basse-Moselle et restez-y. Après tout, mesdames et messieurs les jurés, je vous le demande en votre âme et conscience, ne vaut-il pas mieux être dévoré de remords dans la forêt de Forbach que dévoré de morbaques dans la forêt de Francfort?

Daniel Cohn-Bendit: S'il existe quelqu'un qui a quelque chose de nouveau à dire sur le rouquin juif allemand de mai 68, qu'il le garde pour lui. Parce que c'est loin, tout ça.

Réquisitoire contre Jean d'Ormesson

16 septembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Monsieur le comte,
Monsieur le président de pacotille,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Ma chère petite follette,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.

Quand il a fini d'écrire des conneries dans le dictionnaire, à quoi sert un académicien français ? A rien. A rien du tout. Non mais, regardez-le, mesdames et messieurs les jurés ! Voyez ce triste spécimen de parasite de la société, qui trémousse sans vergogne son arrogance de nanti sur le banc vermoulu de l'infamie populaire. Voyez-le glandouiller sans honte dans ce minable tribunal de pitres grotesques à l'heure même où des millions de travailleurs de ce pays suent sang et eau dans nos usines, dans nos bureaux et même dans nos jardins, où d'humbles femmes de la terre arrachent sans gémir à la glèbe hostile les glorieuses feuilles de scarole destinées à décorer les habits verts des quarante plésiosaures grabataires qui souillent le quai Conti du chevrotement comateux de leurs pensées séniles.

N'avez-vous pas honte, monsieur d'Ormesson, de vous commettre ainsi avec ces trente-neuf vieilles tiges creuses, rien dans la cafetière, tout dans la coupole !

N'avez-vous point honte de vous exhiber dans cet affligeant gérontodrome, vous qui êtes encore jeune et fringant, malgré les rides affreuses qui commencent à défigurer de façon dramatique votre visage naguère aristocratique ?

N'avez-vous point honte à votre âge, un grand garçon comme vous, de vous déguiser périodiquement en guignol vert pomme avec un

chapeau à plumes à la con et une épée de panoplie de Zorro ? Est-il Dieu possible qu'un écrivain aussi sérieux que vous fasse partie des quarante papy-la-tremblote tout juste encore bons à réchauffer leurs os cliquetants au soleil du front de Seine en se demandant s'il y a un N ou deux à zigounette ?

N'avez-vous point honte, Jean d'Ormesson, de fricoter dans les belles lettres en compagnie de Jean Mistler, d'Henry Bordeaux, d'André Maurois ou de Jean Dutourd, autant d'écrivaillons tellement inexistants que je me demande s'il n'y en a pas déjà la moitié de morts ?

Est-il Dieu possible qu'il existe une précocité du gâtisme ? Peut-on être gâteux précoce comme on est éjaculateur mondain ? Si cela était, cette question en amènerait une autre, encore plus terrible. Et c'est à vous que je la pose, monsieur d'Ormesson : serait-il Dieu possible que des gâteux écrivent dans *Le Figaro ?* Je ne puis le croire !

C'est en 1635 que Richelieu-Drouot créa l'Académie française. Pourquoi ce nom d'« Académie française » ? C'est la question que tout le monde se pose, sauf maître Rego qui s'en fout du moment qu'il a pas froid aux genoux, et qu'il peut brouter tranquillement sous son pupitre la morue séchée que sa tata Rodriguez lui envoie de Lisbonne en paquet fado.

Pourquoi « Académie française » ? Eh bien, justement, pour éviter que les bougnoules étrangers ne vinssent poser leur cul basané sur les bancs des Français. Pourquoi «Académie»? Là, c'est plus compliqué. Je vous demande à tous un effort d'attention. Vous n'allez pas être déçus.

Avant que Richelieu-Drouot ne le réquisitionnât, le magnifique bâtiment surmonté de la célèbre coupole et flanqué de deux très belles bâtisses que tout le monde connaît, ce magnifique bâtiment abritait une boulangerie. La boulangerie du maître boulanger Jean-Baptiste Quaiconti où Henri IV lui-même venait acheter ses fameuses baguettes bien cuites que son amant, Sully, lui découpait en mouillettes pour les tremper dans le bouillon de poule au pot tous les dimanches.

A cette époque, on ne faisait pas le pain comme aujourd'hui : on fabriquait la croûte d'un côté et la mie un peu plus loin. C'est pourquoi il y avait ces deux bâtisses. Les clients fortunés comme Henri IV ou Marguerite de Valois achetaient évidemment la croûte et la mie. Mais les pauvres qui, depuis le début de l'humanité, ont toujours eu des goûts simples (j'en connais qui n'ont même pas de magnétoscope !), les pauvres, dis-je, n'achetaient que la croûte. Et quand un pauvre arrivait devant la double boutique de maître Jean-Baptiste Quaiconti, il

demandait : « Pardon, notre bon maître, où c'est qu'y a des croûtes ? »

Et notre brave boulanger répondait invariablement en montrant les deux portes : « C'est là qu'y a des croûtes, et c'est là qu'y a des mies », précisait-il.

Or, par un beau soir de printemps 1635, le cardinal de Richelieu, qui était de fort belle humeur (il venait de se faire amidonner la soutane par une jolie repasseuse de la rue Dauphine). Le cardinal, dis-je... (cette blanchisserie existe aujourd'hui encore, 14, rue Dauphine, vous pouvez vérifier. Elle a seulement changé de nom : elle s'appelait jadis « A la calotte qui luit » (en hommage à Richelieu, évidemment). Maintenant ça s'appelle, beaucoup plus prosaïquement, « Pressing du Sahel. Nettoyage à sec ».

Donc, Richelieu se promenait, un peu raide, au bord de la Seine lorsque son regard fut attiré par le trottoir souillé de miettes de pain à la hauteur de la boulangerie de maître Quaiconti. « Degueulassum est », dit-il en latin et en lui-même. Il fit mander dès le lendemain le boulanger et le tança d'importance pour cette dégradation de la chaussée.

« Vous pourriez faire votre pain plus loin, dit le cardinal.

Oh, ben, vous savez, moi, je fais où on me dit de faire », rétorqua cet homme.

Outré par tant d'impertinence, Richelieu ordonna qu'on lui coupât la tête (ce qui fut fait dans l'heure), puis, pris de remords, il donna au bord de Seine, à cet endroit, le nom de quai Conti.

« Monsieur le cardinal, j'aime beaucoup ce que vous faites, dit Louis XIII, qui était con comme un Bourbon, mais que va devenir cette immense boulangerie dont vous étêtâtes le chef?

Que Sa Majesté besogne en paix son Autrichienne, j'y ai songé, répondit Richelieu. Je vais tout simplement remplacer toutes ces vieilles croûtes par des vieux croûtons. »

L'Académie française était née. Puis s'avisant soudain qu'on était déjà en 1635, Richelieu et Louis XIII décidèrent qu'il était grand temps d'aller bouffer du boche s'ils ne voulaient pas que la guerre de Trente Ans se terminât sans eux.

Donc, Jean d'Ormesson, mon petit bonhomme, vous êtes coupable. La peine capitale ayant été abolie contre la volonté du peuple, par un caprice des hordes roses hystériques qui font régner leur loi laxiste dans ce pays, je demande néanmoins aux jurés un maximum de fermeté. Étant donné que l'accusé n'écrit pas avec ses pieds, je suggère qu'on lui coupe les mains.

Jean d'Ormesson : Cet écrivain Immortel et manifestement très nain a l'habitude de donner ses rendez- vous dans les escaliers de façon à surplomber ses interlocuteurs en se plaçant deux marches au-dessus d'eux.

Réquisitoire contre Alain Moreau

21 septembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Monsieur le président de carnaval,
Majesté (c'est le roi de la défense passive),
Monsieur l'éditeur maudit du Tout-Paris,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.

Malgré l'ulcère atrocement douloureux qui me ronge l'estomac depuis l'abolition de la peine de mort, malgré la haine instinctive et viscérale qui pousse toute société moderne bien construite à vomir ses intellectuels, malgré le malheur qui s'abat simultanément sur ma vie privée et ma carrière professionnelle (je vivais avec un leader socialiste, mais après avoir vu Defferre raconter à la télé sa version de «Flic story » sur les boulevards, il est allé se convertir à Hare Krishna), malgré toutes ces bonnes raisons qu'aurait tout procureur normal de vous condamner au maximum avant même d'avoir lu votre dossier, je serai indulgent avec vous, Alain Moreau.

Non ! Ne riez pas, monsieur le président ! Oh, je sais le mépris borné et entaché d'anticléricalisme primaire qui anime vos pensées frustes de jauressien mondain fossilisé dans l'adulation populacière par une éducation crypto-boulevardière qui vous a fait sombrer progressivement, depuis l'enfance, de la misère honnête à la magistrature couchée ! Au reste, je ne vous en veux pas, tant est admirable chez vous cette volonté farouche qui permet aux autodidactes de votre trempe de réussir dans la vie sans même avoir acquis la pratique du baisemain !

Ne riez pas vous non plus, misérable raclure du barreau de mes deux chaises, vous qui venez manger les plaidoiries des Français, alors que des milliers de chômeurs et de fainéants de ce pays rêvent d'être

avocats pour pouvoir être payés à rien foutre en disant des conneries, en attendant de devenir un jour garde des Sceaux. Non, ne riez pas, vous l'avocat le plus bas d'Inter, vous le Rantanplan des prétoires.

Regardez-le, mesdames et messieurs les jurés. Avec sa petite tête noiraude bizarrement posée sur son col blanc, on dirait une olive avec une brassière !

Qu'on ne s'imagine pas que la Sainte Vierge m'est apparue. La Sainte Vierge n'apparaît en principe qu'aux humbles bergères timides qui gambadent dans les Hautes-Pyrénées en enjambant les torrents. Et encore, pas toujours. Personnellement, j'ai une petite cousine qui fait humble bergère timide. L'autre jour elle est allée gambader dans les Hautes-Pyrénées en enjambant les torrents. Soudain, à l'orée d'une grotte où coulait une source d'eau claire, elle a vu une dame toute vêtue de bleu qui se tenait debout devant elle et la regardait d'un bon sourire.

« Ah, belle dame, comme vous êtes belle dans votre belle robe bleue !

- Ça c'est vrai, ça ! » dit la dame.

C'était la Mère Denis qui polluait le gave de Pau en lavant sa culotte en Thermolactyl Babar avec sa lessive à la con.

Non, j'ai compris enfin le sens de la condition humaine.

J'en ai eu la révélation ce matin même. Au réveil, je me suis senti très mal. J'avais un poids sur la poitrine et un nœud dans la gorge alors que j'étais tout seul.

Je suis allé consulter le docteur Brouchard en qui j'ai pleinement confiance. Il m'a vu naître. Je l'ai vu naître. Nous nous sommes vus naître.

Après m'avoir ausculté de fond en comble avec minutie, il a dit :

« Pierre, mon vieux... Mon pauvre vieux.

- Je vous en prie, docteur. Soyez franc. Je veux toute la vérité. J'ai besoin de savoir.

- Eh bien, j'ai une mauvaise nouvelle. De toute évidence, vous êtes atteint d'une... d'un... d'une maladie à évolution lente, caractérisée par... par une... dégénérescence irréversible des cellules et...

- Écoutez, docteur. Soyez clair : j'ai un cancer?

- C'est-à-dire que non. Je ne dis pas cela.

- Vous dites "irréversible". C'est mortel. C'est donc bien un cancer. Parlez-moi franchement. Il me reste combien de temps ?

- Eh bien, oui. Vos jours sont comptés. À mon avis, dans le meilleur des cas, vous en avez encore pour trente à quarante ans. Maximum.

- Mais, si ce n'est pas un cancer, comment s'appelle cette maladie, docteur ?

- C'est la vie.

- La vie ? Vous voulez dire que je suis...

- Vivant, oui, hélas.

- Mais où est-ce que j'ai pu attraper une pareille saloperie ?

- C'est malheureusement héréditaire. Je ne dis pas cela pour tenter de vous consoler, mais c'est une maladie très répandue dans le monde. Il est à craindre qu'elle ne sera pas vaincue de sitôt. Ce qu'il faudrait, c'est rendre obligatoire la contraception pour tout le monde. Ce serait la seule prévention réellement efficace. Mais les gens ne sont pas mûrs. Ils forniquent à tire-larigot sans même penser qu'ils risquent à tout moment de se reproduire, contribuant ainsi à l'extension de l'épidémie de vie qui frappe le monde depuis des millénaires.

- Oui, bon, d'accord, mais moi, en attendant, qu'est- ce que je peux faire pour atténuer mes souffrances ? J'ai mal, docteur, j'ai mal.

- Avant l'issue fatale, qui devrait se situer vers la fin de ce siècle, si tout va bien, vos troubles physiques et mentaux iront en s'aggravant de façon inéluctable. En ce qui concerne les premiers, il n'y a pas grand-chose à faire. Vous allez vous racornir, vous rétrécir, vous coincer, vous durcir, vous flétrir, vous mollir. Vous allez perdre vos dents, vos cheveux, vos yeux, vos oreilles, votre voix, vos muscles, vos parents, votre prostate, vos limettes, etc. Moralement, de très nombreuses personnes parviennent cependant à supporter assez bien la vie. Elles s'agitent pour oublier. C'est ainsi que certains sont champions de course à pied, présidents de la République, alcooliques ou chœurs de l'Armée rouge. Autant d'occupations qui ne débouchent évidemment sur rien d'autre que sur la mort, mais qui peuvent apporter chez le malade une euphorie passagère ou, même, chez les imbéciles une euphorie permanente.

- Et vous n'avez pas d'autre médication à me suggérer, docteur ?

- Il y a bien la religion : c'est une défense naturelle qui permet à ceux qui la possèdent de supporter relativement bien la vie en s'autosuggérant qu'elle a un sens et qu'ils sont immortels.

- Soyons sérieux, docteur, je vous en prie.

-vAlors, mon pauvre ami, je ne vois plus qu'un remède pour vous guérir de la vie. C'est le suicide.

-Ça fait mal?

- Non, mais c'est mortel... Voilà, voilà. C'est deux cents francs.

- Deux cents francs ? C'est cher !

- C'est la vie. »

J'avais dit au début de ce réquisitoire que je serais indulgent envers Alain Moreau, mesdames et messieurs les jurés. Je confirme. Laissons-le filer. Avec ce conseil : Alain Moreau, mon vieux, ne perdez plus de temps : « Suicidez-vous jeune, vous profiterez de la mort. »

Alain Moreau: Quand il était éditeur, il a publié *Suicide mode d'emploi* mais ne l'a pas lu: on ne sait jamais ce qui peut vous passer par la tête.

Réquisitoire contre Plastic Bertrand

22 septembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Monsieur le juge de touche,
Chère Jeanne,
Maître, ou ne pas mettre,
Chers chanteurs apatrides et polyglottes,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.

Je dis assez !

Qu'on me dérange, qu'on ose me déranger, moi qui ai plus fait pour la procure que la Mère Denis pour la récure, moi qui ai fait condamner ici même les plus grands criminels de cette époque, pas Cresson ni Cheysson mais Tesson, d'Ormesson, moi qui ai servi sans faiblir et jusqu'au bout la plus grande découverte du génie humain depuis le préservatif à plume-au-bout du docteur Zigounet, dit le velours de l'estomac... ou le taffetas de l'utérus, ça dépend de quel côté on se place.

Moi qui aimais tant la guillotine que je faisais tronçonner jusqu'aux bourreaux pour tuer le temps entre deux exécutions capitales. Moi qui ai toujours su faire honneur à cette robe austère de la justice sous laquelle je n'arrive pas à y croire moi-même, moi, procureur général de la République Desproges française, titulaire de la médaille du travail de cochon et de la médaille commémorative des opérations de pacification en Algérie française, moi qui suis diplômé de la faculté des sciences de Johannesburg pour ma thèse sur les conflits raciaux intitulée *Les nègres, c'est comme les juifs, ça s'attrape par la mère,* moi qui suis diplômé de la Royal History Society de Cambridge pour mon essai historique sur Jeanne d'Arc intitulé *Where is my God* (in french : où c'est que j'ai mis ma quenouille?), moi, dis-je, moi le super-procu aux nerfs d'acier dans un

gant de crin, on me dérange, on ose me déranger pour cette espèce de rigolo synthétique moulé dans son futal de clown comme un boudin antillais dans son boyau d'ornithorynque. Et qu'on ne me dise pas qu'il n'y a pas d'ornithorynque aux Antilles, ça bouge, la faune ! On a même signalé un brontosaure à Matignon. Et ce n'est pas le premier !

Non, mais qu'est-ce que vous croyez, Jean-François Polystyrène ?

Vous vous imaginez sans doute que la justice de ce pays n'a rien de mieux à faire qu'à dépenser les milliards des contribuables en épluchant le lamentable inventaire de vos chansons grotesques qui vous sert de curriculum vitae ?

Qui est-il, mesdames et messieurs les jurés, ce frémissant loukoum wallon ? « Je ne ressemble à personne », dit-il dans *Paris-Match* à Philippe Bouvard, le mètre étalon de l'humour parisien. Alors comme ça, Gonzague Polyester, vous ne ressemblez à personne ! Vous voulez dire que vous ne ressemblez à rien. Pas à personne.

Croyez-moi, que le duc de Bordeaux eût porté des baskets et vous fussiez son jumeau. « J'ai une place à part dans l'oreille des gens », dites-vous plus loin, toujours à l'adresse du choupinet rigolard de la rue Bayard. « Une place à part dans l'oreille » ? Cochon ! Et dans *Paris-Match* ! Ce doux hebdomadaire ! *Paris- Match,* le poids des mots-globine, le chic des photos !

Mais le comble de l'autosatisfaction dans la démesure est atteint dans le *Journal du dimanche* du 15 février 1981, où, toute honte bue, Jean-Edern Hydrocarbure, vous opinez benoîtement quand madame Christine Ferniot vous compare carrément au « Superman belge ».

Est-ce que quelqu'un, parmi les inévitables-z-et apathiques jurés végétatifs qui croupissent à nos pieds, est-ce que quelqu'un parmi ce public ramolli aux yeux gorgés d'insignifiance, est-ce que quelqu'un dans cette cour d'irréfutables guignols patentés, est-ce que quelqu'un a jamais eu affaire au Superman belge? M'entendez-vous, vous, l'avocat le plus bas d'Inter ? Regardez-le, mesdames et messieurs les jurés, voyez- le brouter sans grâce le chewing-gum en boyau de morue que sa tata Rodriguez lui envoie de Lisbonne en paquet fado ! C'est vous qu'on devrait guillotiner, maître ! (Je dis maître tout court, parce que lui, c'est pas le maître étalon. D'ailleurs pour être étalon le maître suffit-il ?)

Oui, monsieur le président, c'est à nous, la magistrature couchée, d'en finir avec cet avocaillon apatride et velu ! Car je vous le demande, en votre âme et conscience, mon président chéri, si la magistrature n'est pas couchée, comment mettre un terme au maître ?

Un soir, le Superman belge est venu prendre un pot chez moi. Il était épuisé par une rude journée d'héroïsme au service des grandes causes nationales belges. Grâce à la force invincible de ses poings d'acier, il avait, par trois fois le jour même, défendu la veuve contre l'orphelin, et assommé trois vieilles impotentes agressées par d'odieux loubards.

« Vous devez être épuisé, Superman belge, lui dis-je.

- Chut ! Taisez-vous, dit-il. J'entends une plainte. J'y vais, damned, une fois ! »

Et il s'envola sur place, défonçant ainsi le plafond de ma salle à manger auquel j'étais très attaché.

C'était sa fiancée, mademoiselle Jeanne, qui commençait à cramer dans l'ambassade de Suisse en flammes où King Kong la poursuivait, la frite sous le bras, en poussant des cris épouvantables. Au mépris des flammes qui lui léchaient la zigounette à travers sa combinaison d'acier (croyez-moi, ça fait mal), Superman belge abattit le monstre d'une manchette bien ajustée puis, après l'avoir sodomisé sobrement, il prit la jeune fille dans ses bras de fer et s'envola avec elle vers le firmament étoilé. A cinq mille mètres du sol, il croisa le Concorde et l'applaudit frénétiquement, ce qui l'obligea hélas à lâcher sa bien-aimée qui s'écrasa dans la dignité sur le palais de l'Europe à Bruxelles. Le lendemain même, le roi des Belges, ébloui par cet acte de bravoure magnifique, tint à recevoir lui-même le Superman belge pour lui décerner de ses propres mains la plus haute distinction de son pays, la Flèche wallonne. Hélas encore, Superman belge, prenant la reine Fabiola pour une dent cariée, à cause de la couronne, crut la soulager en lui arrachant la tête, ce qui n'était, il faut bien le dire, pas très protocolaire.

Pour en finir avec Machin... pardon, avec l'accusé, on me dit que vous chantez, jeune homme ? Est-ce bien raisonnable ? Est-ce que je chante,- moi ? Non ! Est-ce que Béjart chante ? Non, il danse. Est-ce que Rego chante ? Non, il plaide ! Est-ce que Iglesias chante ? Non. Il brame.

Alors, s'il vous plaît, mon jeune ami, cessez de chanter, je vous en supplie, au nom de la France et du bon goût français. Quand on a la chance, comme vous, d'avoir à la fois une gorge profonde et une place à part dans l'oreille des gens, on peut faire tant de choses sans réveiller les voisins. Voyez le président Villers, est-ce qu'il a besoin d'un micro pour fumer la pipe ?

Mesdames et messieurs les jurés, je réclame une peine de cent vingt ans de prison ferme et insonorisée pour Wolfgang Amadeus Trichlorostyrène.

J'en ai terminé. Je laisse la parole au Mickey.

Plastic Bertrand : Chanteur ex-punk, interprète de *Ça plane pour moi,* il anime une émission de télé idiote sur je ne sais plus quelle chaîne de télé française. Il est vrai qu'il est belge.

Réquisitoire contre Léon Zitrone

23 septembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Mon président mon chien,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.

Avant d'en venir directement au cas qui nous préoccupe aujourd'hui - qui vous préoccupe, devrais-je dire -, je voudrais faire d'abord une importante déclaration d'introduction liminaire, ce qui constitue, à l'évidence, un épouvantable pléonasme, qui passera Dieu merci inaperçu, la pratique et le bon usage de la langue étant tombés en désuétude à peu près partout, sauf, hélas, sur les sommiers infâmes où la jeunesse obtuse et ignare de ce pays moribond se livre sans vergogne à de sataniques ébats gymnasticatoires que la morale réprouve en dehors des liens sacrés du mariage par la seule grâce desquels l'homme et la femme, la main dans la main et la zigounette dans le pilou-pilou, iront sans mollir vers les matelas qui chantent.

Alors comme ça, bande de jurés sous-doués végétatifs gorgés d'inculture crasse et de Coca-Cola tiède, quand on vous parle d'« introduction liminaire », vous ne voyez pas où est le pléonasme ? Je suis même certain, monsieur Zitrone, qu'en m'entendant parler d'« introduction liminaire », la plupart de ces iconoclastes de la linguistique s'imaginent être tombés sur un cours de sodomie artisanale. J'ai dit « liminaire », pas luminaire ! Emmanchés que vous êtes !

Hélas, Dieu me tripote, hélas, hélas, qui, dans ce beau pays de France, sait encore parler, sans l'écorcher, la langue de nos pères, qui, à part nous deux Léon qu'on est les derniers, qui, dans cette époque que je serais été heureux d'y z'avoir pas vécu au niveau de l'inculture dont au

sujet de laquelle je suis été si consterné.

Ah, vous pouvez rire, amputés de la syntaxe, diminués du vocable, handicapés de la sémantique, castrés du verbe, émasculés du subjonctif. (L'expression « émasculé du subjonctif » pourra vous surprendre, monsieur Zitrone, mais vous savez comme moi que, devant un subjonctif, il y a « que », et que dès qu'on coupe le « que » il y a émasculation.)

Comment osez-vous, consternants porte-drapeaux de l'indigence culturelle des temps modernes, comment osez-vous vous moquer de cet homme qu'on humilie aujourd'hui dans ce box alors que l'exemple du pur langage qu'il distille sur nos ondes et nos antennes constitue, à l'évidence, l'un des tout derniers remparts de l'Occident contre l'invasion barbare des charabias anglo-saxons? Entendez-vous dans nos campagnes mugir ces féroces rosbifs ? Ils viennent jusque dans nos bras écorcher nos ouïes sous l'passe- montagne. Aux armes, citoyens!

J'en demande une nouvelle fois pardon à la défense passive, qui est matérialisée ici comme chaque jour par l'avocat le plus bas d'Inter ici présent, je devrais dire « ici absent », l'hibernation précoce dans laquelle il se fige avec soin constituant l'essentiel de son savoir-faire judiciaire, ainsi qu'il l'exprime présentement avec éclat, son maigre derrière rudement avachi sur l'oreiller en écailles de morue que sa tata Rodriguez lui envoie de Lisbonne en paquet fado. J'en demande pardon à la défense passive, disé-je, mais je vais une fois de plus devoir piétiner ses plates-bandes en prenant les partis de l'accusé. (Pardon, le parti : ah, vous voyez ce qui se passe quand on ne respecte pas la langue française : si je prends le parti de l'accusé, ça fait bien, si je prends les parties, ça fait mal.)

Non, mesdames et messieurs les jurés, non, je n'accablerai pas Léon Zitrone ! Bien sûr, il a fayoté à longueur de *Jours de France* avec les rois, les reines, les présidents, les Boussac, les chevaux, la reine d'Angleterre, Pompon, l'archi d'mes fesses du Luxembourg, le prince pipoté d'Andorre, le trouduc d'Orléans, la marquise de Pompe l'amour, le comte de la Roche- Faux cul, le chandelier de l'Échiquier, tous les faux régnants, du faux règne au père, foreign office, foreign du Saint-Esprit, amen.

Il a fait tout cela, le bougre ! Mais avec quel langage ! Quel vocabulaire ! C'est pourquoi je vous le demande en votre âme et conscience, mesdames et messieurs les jurés, peut-on raisonnablement en vouloir à un homme qui a su garder sa langue aussi belle qu'au premier jour après avoir léché tant de monde ?

Il y a onze rois encore en exercice dans les pays civilisés, mesdames et messieurs les jurés, sans ces onze rois et une poignée de propriétaires

de chevaux moribonds qui se tassent de plus en plus sous leur haut-de-forme pour échapper au fisc et à la grippe espagnole, de quoi ce brave homme eût-il pu parler dans *Jours de France,* le journal des péteurs dans la soie?

La seule fois qu'on a vu la photo pleine page d'un ouvrier dans *Jours de France,* c'était celle de Walesa ! Étonnant, non? (Au fait, faudrait inviter Dassault avant qu'y meure !) Oui, ces mornes grabataires hippophiles, qui cliquettent dans leurs vieux os au soleil de Longchamp, sont les seules et ultimes pâtures journalistiques de l'accusé, avec, je le répète, les derniers rois fainéants du vieux monde, qui ne sont plus que onze, certes, mais est-ce sa faute à lui si les onze y trônent ?

Est-ce sa faute, à ce sympathique minaudeur mondain ? Sa charmante obséquiosité naturelle n'a-t-elle pas plus fait pour le prestige de la France dans le monde que Jojo Braquemiche pour le prestige de ma sœur rue Blondel ?

Talleyrand, qui savait nager sur le dos et ramper sur le ventre comme personne, Talleyrand qui était à l'opportunisme ce que Vatel fut à la queue, c'est-à-dire un maître (je le répète à l'intention des garçons de ferme et des étudiants en lettres qui nous écoutent par milliers et qui croient que Vatel est une eau minérale : on peut très bien vivre sans la moindre espèce de culture. Georges Marchais a fait - fait encore - une très belle carrière politique en restant persuadé que Haussmann, Malesherbes et périphérique sont des maréchaux d'Empire. En géographie, il est encore plus nul : il croit que Varsovie est dans la banlieue de Moscou).

Talleyrand, disé-je, Talleyrand qui avait oublié d'être con, sinon il aurait jamais pu être évêque, Talleyrand qui a servi de son vivant tous les princes qu'il a pu, Talleyrand qui a vécu tellement courbé qu'on a pu l'enterrer dans un carton à chapeau, Talleyrand qui trahissait Versailles comme on pète à Passy, c'est-à-dire sans bruit, c'est une licence poétique, Talleyrand, redis-je, sur son lit de mort, eut ce mot charmant à l'adresse de son fils Léon (c'est une coïncidence) qui attendait d'être assez grand pour pouvoir fayoter sous le Second Empire. Il lui dit ceci: « Mon enfant, en vérité je vous le dis, il vaut mieux éviter les peaux de banane en traversant le nouveau régime que traverser l'Ancien Régime en s'enfonçant des peaux de banane. »

Vous comprendrez aisément, mesdames et messieurs les jurés, que mon respect de la langue et du mot juste m'interdit de terminer par une déclaration liminaire. Je m'en tiendrai donc là, et vous servirai l'introduction du réquisitoire d'aujourd'hui dans la conclusion de celui de

demain, si vous le voulez bien.

Léon Zitrone: Homme de télévision spécialiste du triple salto, de la vachette landaise, du mont Ventoux à vélo, des plans agraires soviétiques, de la couronne britannique et d'un peu tout ce qui reste.

Réquisitoire contre Jean-Marie Le Pen

28 septembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Extrémistes, extrémistes,
Mon président français de souche,
Mon émigré préféré,
Mesdames et messieurs les jurés,
Mademoiselle Le Pen, mademoiselle Le Pen,
Mademoiselle Le Pen, madame Le Pen,
Public chéri, mon amour.

Comme j'ai eu l'occasion de le démontrer ici même récemment, avec un brio qui m'étonne moi-même malgré la haute estime en laquelle je me tiens depuis que je sais qu'il coule en mes veines plus de 90 % de sang aryen, et moins de trois grammes de cholestérol, les débats auxquels vous assistez ici quotidiennement, mesdames et messieurs, ne sont pas ceux d'un vrai tribunal. En réalité, je le répète, ceci est une émission de radio. Qui pis est, une émission de radio dite comique. Ou au moins qui tente de l'être.

Alors le rire, parlons-en et parlons-en aujourd'hui, alors que notre invité est Jean-Marie Le Pen. Car la présence de monsieur Le Pen en ces lieux voués plus souvent à la gaudriole para-judiciaire pose problème.

Les questions qui me hantent, avec un H comme dans Halimi, sont celles-ci :

Premièrement, peut-on rire de tout?

Deuxièmement, peut-on rire avec tout le monde ?

A la première question, je répondrai oui sans hésiter, et je répondrai même oui, sans les avoir consulter, pour mes coreligionnaires en subversions radiophoniques, Luis Rego et Claude Villers.

S'il est vrai que l'humour est la politesse du désespoir, s'il est vrai

que le rire, sacrilège blasphématoire que les bigots de toutes les chapelles taxent de vulgarité et de mauvais goût, s'il est vrai que ce rire-là peut parfois désacraliser la bêtise, exorciser lés chagrins véritables et fustiger les angoisses mortelles, alors, oui, on peut rire de tout, on doit rire de tout. De la guerre, de la misère et de la mort. Au reste, est-ce qu'elle se gêne, elle, la mort, pour se rire de nous? Est-ce qu'elle ne pratique pas l'humour noir, elle, la mort? Regardons s'agiter ces malheureux dans les usines, regardons gigoter ces hommes puissants boursouflés de leur importance, qui vivent à cent à l'heure. Ils se battent, ils courent, ils caracolent derrière leur vie, et tout d'un coup, ça s'arrête, sans plus de raison que ça n'avait commencé, et le militant de base, le pompeux PDG, la princesse d'opérette, l'enfant qui jouait à la marelle dans les caniveaux de Beyrouth, toi aussi à qui je pense et qui as cru en Dieu jusqu'au bout de ton cancer, tous, tous nous sommes fauchés un jour par le croche-pied rigolard de la mort imbécile, et les droits de l'homme s'effacent devant les droits de l'asticot. Alors quelle autre échappatoire que le rire, sinon le suicide ? Poil aux rides ?

Donc on peut rire de tout, y compris de valeurs moins sacrées, comme par exemple, le grand amour que vit actuellement le petit roi inamovible de la défense passive, ici présent. Elle s'appelle Marika, c'est la seule Aryenne au monde qui peut le supporter, ce qu'on comprendra aisément quand on saura qu'il s'agit de la poupée gonflable en peau de morue suédoise que sa tata Rodriguez lui a envoyée de Lisbonne en paquet fado.

Deuxième question : peut-on rire avec tout le monde ?

C'est dur... Personnellement, il m'arrive de renâcler à l'idée d'inciter mes zygomatiques à la tétanisation crispée. C'est quelquefois au-dessus de mes forces, dans certains environnements humains : la compagnie d'un stalinien pratiquant me met rarement en joie. Près d'un terroriste hystérique, je pouffe à peine, et la présence à mes côtés d'un militant d'extrême droite assombrit couramment la jovialité monacale de cette mine réjouie dont je déplore en passant, mesdames et messieurs les jurés, de vous imposer quotidiennement la présence inopportune au-dessus de la robe austère de la justice sous laquelle je ne vous raconte pas. Attention, ne vous méprenez pas sur mes propos, mesdames et messieurs les jurés : je n'ai rien contre les racistes, c'est le contraire, comme dirait mon charmant ami le brigadier Georges Rabol qui, je le précise à l'intention des auditeurs qui n'auraient pas la chance d'avoir la couleur, est presque aussi nègre que pianiste. Dans *Une journée particulière,* le

film d'Ettore Scola, Mastroianni, poursuivi jusque dans son sixième par les gros bras mussoliniens, s'écrie judicieusement à l'adresse du spadassin qui l'accuse d'antifascisme : « Vous vous méprenez, monsieur : ce n'est pas le locataire du sixième qui est anti-fasciste, c'est le fascisme qui est anti-locataire du sixième. »

«Les racistes sont des gens qui se trompent de colère », disait avec mansuétude le président Senghor, qui est moins pianiste mais plus nègre que Georges Rabol. Pour illustrer ce propos, je ne résiste pas à l'envie de vous raconter une histoire vraie, monsieur Le Pen, cela nous changera des habituelles élucubrations névropathiques inhérentes à ces regrettables réquisitoires.

Je sortais récemment d'un studio d'enregistrement, accompagné de la pulpeuse comédienne Valérie Mairesse avec qui j'aime bien travailler, non pas pour de basses raisons sexuelles, mais parce qu'elle a des nichons magnifiques.

Nous grimpons dans un taximètre sans bien nous soucier du chauffeur, un monotone quadragénaire de type romorantain, couperosé de frais, et poursuivons une conversation du plus haut intérêt culturel, tandis que le taxi nous conduit vers le Châtelet. Mais, alors que rien ne le laissait prévoir, et sans que cela ait le moindre rapport avec nos propos, qu'il n'écoutait d'ailleurs pas, cet homme s'écrie soudain : « Eh ben moi, les Arabes, j'peux pas les saquer. » Ignorant ce trait d'esprit sans appel, ma camarade et moi continuons notre débat. Pas longtemps. Trente secondes plus tard, ça repart :

« Les Arabes, vous comprenez, c'est pas des gens comme nous. Moi qui vous parle, j'en ai eu comme voisins de palier pendant trois ans. Merci bien. Ah, les salauds ! Leur musique à la con, merde. Vous me croirez si vous voulez, c'est le père qu'a dépucelé la fille aînée ! Ça, c'est les Arabes. »

Ce coup-ci je craque un peu et dis :

« Monsieur, je vous en prie. Mon père est arabe.

Ah bon ? Remarquez, votre père, je dis pas. Il y en a des instruits. On voit bien que vous êtes propre et tout. D'ailleurs je vous ai vu à Bellemare. »

A l'arrière, bringuebalés entre l'ire et la joie, nous voulons encore ignorer. Las ! La pause est courte.

« Oui, votre père, je dis pas. Mais alors les miens d'Arabes, pardon. Ils avaient des poulets vivants dans l'appartement, et ils leur arrachaient les plumes rien que pour rigoler. Et la cadette, je suis sûr que c'est lui

aussi qui l'a dépucelée. Ça s'entendait. Mais votre père, je dis pas. De toute façon, les Arabes, c'est comme les juifs. Ça s'attrape que par la mère. »

Cette fois, je craque vraiment :

« Ma mère est arabe.

- Ah bon? Alala, la Concorde, à cette heure-là, y a pas moyen. Avance, toi, eh connard ! Mais c'est vert, merde. Retourne dans ton 77 ! Voyez-vous, monsieur, reprend-il, à mon endroit, à mon derrière, voulez-vous que je vous dise ? Il n'y a pas que la race. Il y a l'éducation. C'est pour ça que votre père et votre mère, je dis pas. D'ailleurs, je le dis parce que je Le Pense, vous n'avez pas une tête d'Arabe. Ça, c'est l'éducation. Remarquez, vous mettez un Arabe à l'école, hop, y joue du couteau. Et il empêche les Français de bosser. Voilà, 67, rue de la Verrerie, nous y sommes. Ça nous fait trente-deux francs. »

Je lui donne trente-deux francs.

« Eh, eh, vous êtes pas généreux, vous alors, et le pourliche!

- Ah, c'est comme ça, me vengé-je enfin, je ne donne pas de pourboire aux Blancs ! »

Alors cet homme, tandis que nous nous éloignons vers notre sympathique destin, baisse sa vitre et me lance :

« Crève donc, eh, sale bicot. »

A moi qui ai fait ma première communion à la Madeleine !

Voilà, mesdames et messieurs les jurés, voilà un homme qui se trompait de colère. Le temps qui m'est imparti socialiste, mais pas national, c'est toujours ça de pris, ainsi que la crainte de quitter mon nez rouge pour sombrer dans la démonstration politico-philosophique m'empêchent de me poser avec vous la question de savoir si ce chauffeur de taxi était de la race des bourreaux ou de la race des victimes, ou des deux, ou plus simplement de la race importune et qui partout foisonne, celle, dénoncée par Georges Brassens, des imbéciles heureux qui sont nés quelque part :

Quand sonne le tocsin sur leur bonheur précaire, Contre les étrangers, tous plus ou moins barbares, Ils sortent de leur trou pour mourir à la guerre, Les imbéciles heureux qui sont nés quelque part.

Aussi bien laisserai-je maintenant la parole à mon ami Luis Rego, qui poussa naguère, ici même, le plus troublant des cris d'alarme : « Les chiffres sont accablants : il y a de plus en plus d'étrangers dans le monde. »

Jean-Marie Le Pen: Ce vieil homme politique d'extrême droite a le don singulier de rendre sérieux les rigolos les plus chevronnés. La preuve.

Réquisitoire contre Huguette Bouchardeau

6 octobre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Stéphanipontaines, Stéphanipontains,
Mon président mon chien,
Maître, ou ne pas mettre, voilà la question,
Madame l'ex-future présidente,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon putain d'amour.
Bonjour ma hargne, salut ma colère, et mon courroux...
coucou.

Certes, le cas d'Ariette Laguiller ici présente est extrêmement préoccupant. J'entends par là que je comprends, monsieur le président, maître, mesdames et messieurs les jurés, que ce cas vous préoccupe. En revanche, en ce qui me concerne, je vous ferai la fameuse réponse de Vendredi à Robinson Crusoé qui lui demandait de faire tomber des noix de coco en remuant le tronc d'arbre : « J'en ai 'ien à secouer, connard, c'est un bananier. » Je souligne en passant qu'il était extrêmement rare, à l'époque, de voir un homme de couleur s'adresser sur ce ton à un navigateur britannique. Il faut savoir cependant que les relations entre Robinson et Vendredi avaient assez vite atteint un degré d'intimité qui autorisait ce genre de coups de boutoir faits à la bienséance, si j'ose m'exprimer ainsi.

Tandis que je parle ainsi, je vois bien que s'allume dans votre œil, monsieur le président, la flamme de l'intelligence qu'attise votre intense passion pour la vérité historique. Croyez bien que je ne suis pas insensible à votre soif de culture, à vous, monsieur le président, et à tout le monde ici, excepté, il est vrai, l'incroyable farfadet, ankylosé du bavoir, qui broute ici son ennui, en agressant mollement ses parasites crâniens

grâce au peigne à poux en épine dorsale de morue que sa tata Rodriguez lui a envoyé de Lisbonne en paquet fado.

Eh bien, puisque vous insistez tant, mesdames et messieurs - non, n'insistez plus, vous me gênez -, je m'en vais vous conter la vraie et pathétique histoire de Robinson et Vendredi.

Seul sur son île depuis plus de vingt ans, Robinson s'ennuie. Sa détresse morale, sentimentale et sexuelle est immense. Pourtant, au début, il s'est farouchement accroché aux choses de l'Esprit, « l'Esprit » étant le nom de son cochon sauvage. Ne ménageant pas sa peine, il a amoureusement tissé de ses mains des porte-jarretelles en fibre de coco dont il a revêtu sa tortue de mer, suivant le schéma mental qu'allaient utiliser trois cents ans plus tard les plus grands trouducologues américains pour réanimer les pulsions vacillantes de leurs clients. Puis Robinson a tenté de réinventer le strip-tease, plumant sa vieille perruche en chantant « Déshabillez-moi, déshabillez-moi, mais pas tout de suite... », mais, je vous le demande, une vieille perruche à plumes vaut-elle une vieille poule à poils ? Non !

À la fin, Robinson était tellement obsédé qu'il sautait, j'ose à peine le dire, il sautait même des repas. Alors il a sombré dans la déprime. Et puis, miracle ! Il fait un temps radieux, ce 17 mai 1712, à midi, quand Robinson Crusoé arpente la face nord de son île. La mer est calme, le ciel d'un bleu limpide promène çà et là la mince écharpe de soie d'un léger cumulus (si quelqu'un, dans l'auditoire, s'estime en mesure de prouver le contraire, qu'il écrive sans plus attendre à Luis Rego, le Courrier des Imbéciles, France Inter, 116, avenue du Président-Kennedy, Paris 16e).

Robinson est soucieux. Son large front, buriné par vingt années d'un soleil abrupt, où le vent du large fait trembler ses mèches blondes de plébéien gaélique décolorées par le sel et ternies par l'âpre amertume de l'iode marin, ce large front, chargé de vingt ans de souvenirs et de sombre mélancolie, se barre d'un pli soucieux qui va de là à là, voir figure 1. Qui dira la souffrance de cet homme exilé loin de sa terre anglaise, loin de sa femme anglaise, loin de sa semaine anglaise, loin de son assiette anglaise ? Malgré la chaleur intense, il a froid, Robinson, froid d'un froid intérieur qui lui vient de l'âme et qu'il ne parvient pas à vaincre, même en relevant le col de sa capote écossaise. Il est au bord du désespoir, car maintenant, ce n'est plus seulement son front qui se barre, c'est son caleçon de laine (anglaise), son large caleçon long, buriné par vingt années d'un soleil abrupt, où le vent du large fait trembler ses mèches blondes de plébéien gaélique décolorées par le sel et ternies par l'âpre amertume de l'iode

marin, ce large caleçon, chargé de vingt années de souvenirs et de sombre mélancolie, se barre tristement et glisse sans grâce sur ses larges genoux de plébéien gaélique décolorés par le sel. Soudain, Robinson dresse l'oreille, entre autres. Ce qu'il a entendu, il ne peut le croire ! Non ! C'est... c'est impossible... c'est... c'est fou... ce serait trop beau, trop extraordinaire! Et pourtant... Mes chers amis, je vous retrouve après une page de publicité.

Merci ! Mes chers amis, pour ceux qui prennent l'émission en route, je rappelle qu'il fait un temps radieux, ce 17 mai 1712 à midi alors que Robinson Crusoé arpente la face nord de son île tandis que son front et son caleçon se barrent, respectivement d'un pli soucieux et sur ses genoux, le tout extrêmement buriné.

Soudain, Robinson dresse quoi ? L'oreille. Non, il ne rêve pas. Après vingt années de solitude totale sur cette île, alors qu'il n'espérait plus jamais voir un être humain, c'est bien une voix humaine qui monte vers le ciel, psalmodiant gaiement cette mélopée sauvage qui pour Robinson, à cet instant, vaut toutes les sonates de Mozart, qui n'était d'ailleurs sûrement pas né en 1712, mais je m'écarte du sujet alors que, pour reprendre les termes de monsieur Michel Debré : « Ce n'est pas en s'écartant du sujet qu'on va repeupler la France. »

Par-dessus l'ample rideau de liane de la forêt vierge, la voix se rapproche. À présent, Robinson en est certain. Ou bien c'est un homme, ou bien c'est un nègre ! Écoutons :

(Musique des Feuilles mortes)

Moi y en a vouloi' toi y te souviennes
Li jou z-heu'eux toi y en a mon z'ami
En ci-temps là, ma doudou li plus belle
Et son derrière plus b'ûlant qu'aujourd'hui.
Mes 'oubignolles se ramassent à la pelle
Toi y en as failli marcher d'ssus
Mes 'oubignolles se ramassent à la pelle
Les souveni' et le reg'ets, mon cul.

À cette musique divine, Robinson ne se sent plus de joie. Un immense frisson d'espoir le parcourt de là à là, voir figure 2. Il se retourne. Et, là, émergeant soudain entre les troncs nacrés de deux platanes dont on est en droit de se demander ce qu'ils foutaient là à quinze mille bornes d'Aix-en-Provence, apparaît, nu comme un dieu et beau comme un ver, ou le contraire, c'est comme vous voudrez, un être

magnifique, mi- homme, mi-nègre. Sa large bouche gourmande aux lèvres charnues, à l'ourlet délicatement boursouflé, semblant plus faite pour le baiser que pour l'arrachage des betteraves sucrières, se barre d'un pli soucieux qui va de là à là, voir figure 3.

Robinson n'y tient plus. Prenant son courage et son caleçon à deux mains, si vous le voulez bien, il se précipite vers l'homme. Mais celui-ci prend peur. C'est la première fois de sa vie qu'il voit un homme blanc. Il tente de fuir vers la forêt, mais Robinson, enfin débarrassé de ses angoisses et de son putain de calebar, court plus vite encore. Trop affolé pour regarder où il met les pieds, l'inconnu se prend la jambe dans une liane. Il s'étale de tout son long. Complètement terrorisé, il se retourne vers son poursuivant... Mais c'est un large sourire qui vient aux lèvres de Robinson qui s'approche du malheureux sauvage terrorisé, et qui, mettant un genou en terre, se penche vers ce pauvre homme et dit : « Vous avez votre carte de séjour ? »

Tels furent, mesdames et messieurs, mes chers amis, les premiers mots de Robinson Crusoé à celui qui allait s'appeler Vendredi. Pourquoi « Vendredi » ? Ce sera l'objet d'une prochaine émission, ça suffit pour aujourd'hui. En attendant, voici maintenant une page de publicité pour les olives au porto et la morue fumée à la lisbonnaise.

Huguette Bouchardeau : Candidate à la présidence de la République en 1981, Huguette, c'était déjà un peu Ariette, mais au PSU on préférait les petits-fours aux merguez.

Réquisitoire contre Pierre Troisgros

7 octobre 1982

Françaises, Français,
Charlottes, Chariots,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

Oui, oui, je le sens bien. Ce n'est plus le moment de rire. Je le devine dans tous ces regards de Clermont- Fernandes-z-et de Clermont-Fernands, mesdames et messieurs, vous vous dites : «Mon Dieu, est-ce qu'il va nous donner la fameuse recette du cheval Melba ? » Eh bien, oui : le secret de Troisgros, le succulent cheval Melba, en voici la recette !

Tout d'abord, il faut savoir, et monsieur Troisgros ici présent vous le confirmera, chaque grande recette de cuisine a une origine historique qui vaut d'être contée.

Le cheval Melba.

Au siècle dernier, le duc Jean-Edern Poirot-Delpech-Melba vivait en concubinage avec son cheval Revient. Le cheval, ce fier bestiau, qui est la plus noble conquête de l'homme ! Tu parles ! Vous savez pourquoi l'homme aime le cheval ? Parce que le cheval ne se révolte pas quand des nains bariolés lui balancent des coups d'éperon dans le bide tous les dimanches pour enrichir des connasses emperlouzées avec les primes d'allocations familiales des chômeurs. C'est le sport national français ! Le cheval du duc portait toujours un collant qui lui maintenait les prunes dans les courses de haie. « Je te préférerais avec des bas », lui dit un jour le duc, qui était obsédé, ou alors dites tout de suite que c'est moi.

Nenni, dit le cheval, car le cheval nennit, de même que la caille carcouille, la huppe pullule et le loup glapit. « Mets-l'bas ! Mets-l'bas ! » insistait le duc. Et comme le cheval refusait toujours, il le tua, et le méchant duc le mangea mais de toute façon ils n'auraient pas eu

beaucoup d'enfants, et voilà, bonne nuit les petits.

Vous prenez maintenant votre crayon et vous notez.

Pour bien réussir le cheval Melba, prenez un cheval. Un beau cheval. Le poil doit être lisse, c'est un signe de bonne santé. L'œil doit être vif, éveillé, et on doit y sentir, dans cet œil de cheval, ce regard indéfinissable, plein de tendresse débordante et de confiance éperdue dans l'homme dont ces cons d'animaux ne se départissent habituellement qu'aux portes des abattoirs. Donc, prenez un cheval. Comptez environ huit cents kilos pour mille deux cents personnes. Pendant qu'il cherche à enfouir son museau dans votre cou pour un câlin, foutez-y un coup de burin dans la gueule. Attention ! Sans le tuer complètement : le cheval, c'est comme le homard ou le bébé phoque, faut les cuire vivants, pour le jus, c'est meilleur ! Bon. Réservez les os et les intestins pour les enfants du tiers-monde. Débarrassez ensuite la volaille de ses poils, crinière, sabots et de tous les parasites qui y pullulent, poux, puces, jockeys, etc.

Réservez les yeux. Mettez-les de côté, vous les donnerez à bébé pour qu'il puisse jouer au tennis sans se blesser, car l'œil du cheval est très doux.

Préparez pendant ce temps votre court-bouillon, avec sel, poivre, thym, laurier, un oignon, clou de girofle, persil, pas de basilic, une carotte et un mérou qui vous indiquera, en explosant, la fin de la cuisson à feu vif, comme pour la recette du chat grand veneur : quand le chat pète le mérou bout et quand le chat bout le mérou pète.

Quand l'eau commence à frémir, le cheval aussi. Attention : s'il est rouge, c'est un homard. Si le cheval se sauve, faites-le revenir avec une échalote dans une cuillerée à soupe d'huile d'olive ou, si c'est un cheval arabe, dans une demi-cuillerée d'huile d'AAHHARA- CHID !

A l'aide d'une écumoire, chassez le naturel, s'il revient au galop, c'est que vous avez vraiment mal ajusté votre coup de burin : il faut toujours vérifier l'assaisonnement - et PAN dans la gueule. À mi-cuisson, passez au chinois. Si vous n'avez pas de Chinois, passez au nègre. Éteignez la cuisson. Mais ne sortez pas encore le cheval Melba de la casserole. Laissez-le Marinella.

Pour accompagner cette délicieuse recette, je vous conseille un saint-émilion léger, Corbin Michotte 78, par exemple. En tout cas, pas d'eau ! Jamais d'eau !

J'en profite pour préciser ma pensée. Il y a quelques jours, j'ai parlé ici de deux livres qui dénonçaient les méfaits de l'eau : *Faut-il euthanasier les aquaphiles ?,* aux éditions Laffont-La Caisse, et *La mort*

sort du robinet, aux éditions la France Empire et la Cirrhose aussi. Et voici un court extrait de ce dernier ouvrage :

1. Qu'est-ce qu'un aquaphile ?

L'aquaphile est un être asocial. À première vue, il a l'aspect d'un homme normal, mais quand on lui présente un verre de pauillac 1947, il le repousse et réclame un verre d'eau. Ceci constitue à l'évidence une manifestation de démence aiguë. En effet, une analyse approfondie d'un verre d'eau m'a permis de constater, avec effarement, que ce liquide est exclusivement composé d'oxygène et d'hydrogène, deux produits chimiques extrêmement dangereux, car l'hydrogène brûle, et l'oxygène gêne.

En s'adonnant ainsi à l'eau, l'aquaphile se conduit comme une bête. Pire : comme une plante, son comportement évoquant assez fidèlement celui de l'anémone, à cette différence près que l'anémone boit par la queue. Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, je ne parle pas de l'ex-présidente de la République, mais de la fleur.

2.Qui est aquaphile en 1982 ?

D'après les chiffres de l'INSEE, 40 % des communistes et 75 % des membres du fan-club de Julio Iglesias sombrent régulièrement dans l'eau en carafe, à la recherche vaine d'on ne sait quel paradis artificiel. Je dis « paradis artificiel », car en effet, que reste-t-il, une fois dissipée la fugace euphorie qu'accompagne l'absorption du verre d'eau ? Rien d'autre que l'insupportable angoisse d'une nouvelle journée qui commence sans amour, sans joie, sans chaleur humaine, bref : sans pinard.

3. L'aquaphile : un malade ou un criminel ?

On peut affirmer avec certitude que les plus grands criminels de l'Histoire, d'Attila à Pierre Desgraupes, ont été, ou sont, de grands buveurs d'eau.

Ravaillac : ses dernières paroles, avant de mourir écartelé, ont été: «Donnez-moi un verre d'eau, je sens que je vais craquer. »

Hitler : il avalait quelquefois jusqu'à cinq litres d'eau par jour. Certes, on ne peut affirmer qu'il fut un grand criminel, mais comme peintre, il était nul. D'autre part, à Vichy, Pétain buvait de l'Évian. Et à Évian, .les fellouzes buvaient du Vittel. Quant aux accidents de chemin de fer dus aux excès d'eau, c'est horrible. Une voie, deux trains, trois raisons de boire Contrexéville ? BOUM !

Oui. J'irai plus loin. J'affirme que même lorsqu'on ne la consomme

pas, l'eau est un fléau. Dès 1590, Sully fut le premier à remarquer que les inondations, cet autre fléau, pouvaient être provoquées par un excès d'eau. Ce qui l'amena à noter, dans ses *Mémoires des sages* : Labourage et pâturage sont dans un bateau. Labourage tombe dans l'eau, qu'est-ce qui reste?

Donc Troisgros est coupable, mais son avocat vous en convaincra mieux que moi.

Pierre Troisgros: Question taraudante: le grand cuisinier aurait-il eu autant de succès s'il s'était appelé Quatremaigres?

Réquisitoire contre Roger Coggio

11 octobre 1982

Ah, quelle joie d'être à Poitiers et de collaborer, ici,
place du Maréchal-Pétain !...
Françaises, Français,
Belges, Belges,
Poitevins, Poitevines,
Poids lourds, poids plumes,
Monsieur le rempailleur de vieux mythes,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma hargne, salut ma colère, et mon courroux... coucou.

Ah, cornegidouille, si j'étais le Bon Dieu ou Jaruzelski ! Si au lieu d'être ce misérable bipède essentiellement composé de 65 % d'eau et 35 % de bas morceaux, si je détenais la Toute-Puissance infinie ! Ah, Roger Coggio, avec quelle joie totale j'userais de ma divine volonté pour vous aplatir, vous réduire, vous écrabouiller, vous lyophiliser en poudre de perlimpinpin ou vous transformer en rasoir jetable. Ah, certes, Roger Coggio, vous êtes dur à jeter, mais comme rasoir vous êtes très efficace !

Roger Coggio, mesdames et messieurs les jurés, a un point commun avec son illustre idole Jean-Baptiste Poquelin : ils sont morts tous les deux. À cette différence près que le second restera encore vivant dans la mémoire des hommes, grâce à son immense génie créatif, alors que le premier ne laissera pas plus de trace dans le souvenir culturel de l'humanité que le photocopieur IBM qui lui sert de seul et unique talent pour se gaver de l'esprit du second, comme le ridicule oiseau pique-bœuf se goinfre à l'œil sur le dos de l'énorme hippopotame !

S'il vous plaît, monsieur Coggio, voyez les choses en face. Vous n'existez pas ! Vous êtes figé ! Vous êtes gelé ! Vous êtes surgelé ! Ce n'est pas un homme que nous jugeons ici, c'est un dindonneau surgelé en

barquette du père Dodu ! Alors, je vous le demande, allons-nous encore longtemps laisser les dindonneaux surgelés nous servir du réchauffé? Ras-le-bol les Roger Coggio, les Robert Hossein et autres ravaleurs besogneux du talent des autres ! Il y en a marre des discours cul-pincés des soi-disant détenteurs de la culture qui se vautrent sans vergogne sur les cadavres de Molière, de Marivaux, d'Hugo, de Zola ou de Maupassant dont ils sucent le sang séché jusqu'à nous faire vomir, après quoi, pédants et pontifiants comme de vieux marquis trop poudrés, ils courent pérorer dans les gazettes, expliquant leur vampirisme en s'offusquant hypocritement de ce qu'ils appellent « le désert culturel de cette génération, merde quoi ! ».

C'est faux ! Bande de nécrophages. Il n'y a aucune raison logique pour qu'il y ait moins de talent créateur au XXE siècle qu'aux siècles précédents. Ce qui est vrai, c'est que ces vautours salonnards sous-doués, sans autre imagination que celle des morts qu'ils déterrent, détiennent abusivement les clés de la création artistique de ce pays, et qu'ils préféreraient crever plutôt que de laisser la moindre chance d'exister aux nouveaux Molière, aux nouveaux Léon Bloy, aux nouveaux Chaplin, qui se gèlent les couilles et l'âme aux portes closes des producteurs cinémaniaques, des théâtreux décrépits, ou des PDG des chaînes de télé engoncés dans leur conformisme fossile comme des fémurs de mammouth dans la banlieue de Verkhoïansk.

Vous vous croyez peut-être au zénith de votre carrière, messieurs, non, monsieur Coggio. Vous vous trompez. De même qu'il y a des enfants précoces, il y a des vieillards précoces. Alors même qu'il vous semble vous hisser glorieusement au pinacle des arts nouveaux, vous ne faites, en réalité, que dégringoler doucement dans les charentaises du troisième âge. Rien qu'à vous voir, monsieur Coggio, on a envie de vous ôter la prostate.

Attention : qu'on ne vienne pas me taxer de racisme anti-vieux. Non seulement je respecte nos chers anciens - hein maman? - mais, qui pis est, moi- même, je ne me sens plus très jeune. Il y a même des moments où je me demande si je ne finirai pas par mourir un jour, bien que, Dieu merci, cette hypothèse épouvantable m'apparaisse pour l'heure aussi improbable qu'une rencontre avec un lavabo qui ferme dans un hôtel de Poitiers !

J'aime les vieux, je suis celui qui tient la main qui tremble des vieux de Brel, qui s'excusent déjà de n'être pas plus loin. Je vous aime, papy Coggio. Mais, de grâce, prenez votre retraite, allez réchauffer vos vieux os

dans un mouroir à intellos racornis, allez voir à l'Académie française si j'y suis ! Mais regardez- vous ! Vous êtes déjà incontinent ! Vous faites Molière sous vous ! On ne va quand même pas vous mettre une bambinette ou vous ligaturer le Scapin ! Et puisque ce réquisitoire s'est ouvert sous le signe de la gérontocratie, je ne résiste pas, mesdames et messieurs, à l'envie de vous lire la lettre ouverte que je viens d'adresser aux deux plus dangereux brontosaures semi-grabataires de la planète, que le gâtisme rend de plus en plus désarmants et leur ambition sénile de moins en moins désarmés :

Cher monsieur Brejnev, cher monsieur Reagan,

On fixe le début de la vieillesse à 60 ans. Mais cette phase de déchéance progressive de l'organisme varie avec le genre de vie.

Les manifestations de la vieillesse sont :

Diminution de la souplesse de la peau

Rides

Blanchissement et perte des cheveux

Usure des dents

Presbytie compliquée d'opacité du cristallin

Affaissement de la voix qui devient « cassée »

Surdité partielle ou totale

Abaissement de la température du corps

Perte progressive du sommeil

Durcissement des artères.

Le processus pathologique de la vieillesse est appelé «sénilité ». Chez les vieillards séniles apparaissent des troubles du langage, de la mémoire, et un affaissement notable des capacités intellectuelles, notamment la capacité d'analyse et de synthèse. La pensée se referme peu à peu sur elle-même, devient bornée et obstinée, avec des périodes d'incohérence de plus en plus nombreuses. C'est ce qu'on appelle vulgairement le gâtisme.

La sénilité n'est pas une maladie contagieuse, mais elle peut néanmoins avoir des retombées néfastes pour l'entourage, notamment quand le vieillard sénile dispose d'un armement thermonucléaire important.

Donc, plus coupable que Coggio y a pas.

Roger Coggio: Quand elle a su que son film tiré du *Bourgeois gentilhomme* était financé par la Fédération de l'Éducation nationale, la

section CGT des élèves de CM2 a exigé que le temps passé au cinéma soit déduit du quota des heures de cours.

Réquisitoire contre François de Closets

12 octobre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Nantonoises, Nantonoirs,
Mon président mon petit chien,
Maître ou ne pas mettre,
Consternante raclure du barreau de mes deux chaises, Monsieur le metteur des pieds dans le petit plat dans les grands,
Mesdames et messieurs les jurés, Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

Point n'est besoin, mesdames et messieurs, de voir et d'écouter longtemps l'accusé François de Closets ici présent pour se rendre à l'évidence : c'est un garçon. Quant à la question que nous nous posons tous, elle est la suivante : vous vous demandez, je me demande, il ou elle se demande, nous nous demandons tous si, oui ou non, Nantes est bien en Bretagne.

La somme des recherches que j'ai entreprises dans ce domaine est considérable, et pas seulement de lapin.

Pour savoir si Nantes est bien en Bretagne, mesdames et messieurs les jurés, nous allons procéder scientifiquement. Car c'est seulement de la science que peut jaillir la lumière ! Cela nous le savons, et pas seulement de Marseille. François de Closets le sait bien, lui, que sans la science l'homme ne serait qu'un stupide animal sottement occupé à s'adonner aux vains plaisirs de l'amour dans les folles prairies de l'insouciance, alors que la science, et la science seule, a pu, patiemment, au fil des siècles, lui apporter l'horloge pointeuse et le parcmètre automatique sans lesquels il n'est pas de bonheur terrestre possible. Sans la science, misérables vermisseaux humains, combien d'entre vous aujourd'hui connaîtraient Maître Capello ? N'est-ce pas grâce aux progrès

fantastiques de la science qu'aujourd'hui l'homme peut aller en moins de trois heures de Moscou à Varsovie ? Et s'il n'y avait pas la science, malheureux cloportes boursouflés d'ingratitude aveugle et d'ignorance crasse, s'il n'y avait pas la science, combien d'entre nous pourraient profiter de leur cancer pendant plus de cinq ans ? N'est-ce pas le triomphe absolu de la science que d'avoir permis qu'aujourd'hui, sur la seule décision d'un vieillard californien impuissant ou d'un fossile ukrainien gâteux, l'homme puisse en moins d'une seconde faire sauter quarante fois la planète sans bouger les oreilles ?

Ce n'est pas moi qui l'affirme, Dieu me tripote, c'est Fucius qui l'a dit et il avait oublié d'être con : « Une civilisation sans la science, c'est aussi absurde qu'un poisson sans bicyclette. »

Aussi bien allons-nous procéder scientifiquement !

Pour savoir si Nantes est bien en Bretagne, prenons une Nantaise. Une belle Nantaise. L'œil doit être vif, le poil lisse. Portons-la à ébullition. Que constatons-nous ? Nous constatons que la Nantaise est biodégradable. De cette expérience, nous pouvons immédiatement tirer une conclusion extrêmement riche en enseignements, que je résumerai en une phrase : « Nantaise bouillue, Nantaise foutue. »

C'est prodigieusement intéressant, direz-vous, pour peu que vous soyez complètement tarés, mais cela ne nous dit pas avec précision si la Nantaise est bretonne, ou con, ou les deux. Qu'à cela ne tienne. Nous allons procéder à une seconde expérience. Pour cette expérience, nous n'aurons pas besoin d'une Nantaise. Son petit chat suffira (quand je dis le chat je pense au minou). En effet, comme tout le monde le sait, les chats authentiquement bretons sont les seuls chats au monde qui transpirent. Si nous arrivons à démontrer que les chats de Nantes transpirent, nous aurons par là même prouvé au monde stupéfait par tant de rigueur scientifique que les chats de Nantes sont bretons. Or, si leurs chats sont bretons, les Nantaises aussi, ou alors y a de quoi se flinguer.

Donc prenons un chat nantais. À l'aide d'un entonnoir que nous lui enfonçons dans la bouche, gavons-le de deux ou trois litres de White Spirit. Attention : la pauvre bête va souffrir atrocement, c'est pourquoi nous vous conseillons de lui couper préalablement les pattes, ou de mettre des gants de cuir avant de commencer le gavage. Quand minou est gonflé de White Spirit, prenons un mérou, un mérou que nous appellerons François parce que certains l'appellent François. Portons-le à ébullition. Tandis que le mérou bout, approchez-vous du chat. Enflammez une allumette. Que se passe-t-il? Eh bien, c'est simple, quand

le mérou bout, le chat... pète, alors qu'au contraire quand le chat bout, le mérou...

Alors, alors, bandes de nullités ignares, qu'est-ce que cela prouve, scientifiquement? Tout simplement, cela prouve à l'évidence que le chat nantais est bien un chat breton. Car si ce chat gavé d'essence explose près d'une flamme cela prouve bien qu'il transpire, non? Et s'il transpire (CQFD), c'est qu'il s'agit bien d'un chat breton, car seuls les chats véritablement bretons sont poreux, comme le souligne magnifiquement le magnifique hymne de la Bretagne libre *(chantant) :* « Ils ont des chats poreux, vive la Bretagne. Us ont des chats poreux, vive les Bretons. » C'est pourquoi, si tant est que d'aucuns en douteraient encore, la preuve est maintenant faite : François de Closets est coupable.

Une étude approfondie de son prénom nous en dirait long sur les tendances caractérielles de ce sinistre cuistre ricanant qui cache hypocritement sous un constant sourire de bienséance toute la rouerie benoîte et compassée inhérente à la plupart des François. Attention, Dieu me tripote ! Qu'on ne me fasse pas dire ce que je n'ai pas dit. J'ai dit « la plupart ». Et je le maintiens : la plupart des François sont fourbes. Mais pas tous ! Il y en a d'autres qui sont cons.

Et puis, d'ailleurs, quel crédit scientifique accorder à ces méthodes soi-disant analytiques ou pseudo-psychologiques qu'utilisent ces sorciers des temps nouveaux que sont les faux médiums, les astrologues de gouttière, et toutes ces voyantes presbytes et boule en main, qui caressent leur vieux chat qui bâille en s'excitant sur votre Uranus au creux des boudoirs infâmes de leurs sanctuaires impies.

Non. Chères Nantonoises, chers Nantonoirs, non, croyez-moi, seule la science est digne de foi, et c'est par la science que l'homme triomphera de ses misères.

Les deux tiers des enfants du monde meurent de faim, alors même que le troisième tiers crève d'un excès de cholestérol. C'est scientifiquement que nous sauverons ces enfants, il le faut, car c'est un devoir sacré, il faut que ces enfants vivent ! Il nous faut leur ouvrir nos bras et nos cœurs, il nous faut les accueillir maintenant, vite, et n'importe où - mais pas chez moi, y a pas la place à cause du piano.

Avant de céder la parole à Pinocchio, mesdames et messieurs, je voudrais une ultime fois saluer ici les hommes qui ont fait avancer la science dans le monde.

Gloire à toi, Archimède, qui fus le premier à démontrer que quand on plonge un corps dans une baignoire, le téléphone sonne.

Gloire à Li yu Fang, qui inventa le thé au jasmin, à Pythagore, qui inventa le thé au rhum !

Gloire à Galilée, qu'on toiture pendant que Coper nique !

Gloire à Pasteur, qui combat les enragés, et à Roux, qui combat l'osier !

Gloire à Maurice Ravel, qui enfanta d'un seul coup du boléro sans manches et de l'adagio d'Albicoco, et gloire enfin à monsieur William Saurin, qui a plus fait pour le haricot vert filandreux que Thomas Edison pour la télégraphie sans fil.

Donc François de Closets est coupable, mais son avocat vous en convaincra mieux que moi.

François de Closets : Ce journaliste scientifique a entrepris de dénoncer les abus de l'administration quand il a appris que les éboueurs du 16e arrondissement avaient droit à DEUX douches par jour.

Réquisitoire contre Alan Stivell

13 octobre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Vaniticases, Vaniticais,
Mon Massif central,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Monsieur Super-Biniou,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

Debout, camarades seine-et-marnaises et seine-et- marnais! Allons-nous encore longtemps plier l'échiné sous le joug français ? Je dis non !

Il est temps, il est grand temps que la Seine-et- Marne retrouve son authenticité spécifique, sa spécificité autonomique, son autonomicité. authenticitaire, et sa seine-et-marnicitude, sans laquelle il n'y a pas de seine-et-marnicité !

Debout, les damnés de la Terre ! Secouez-vous, Seine-et-Marnais ! Lève-toi, fils de Melun, lève-toi, père de Couilly, debout, nègres de Meaux ! Secouez- vous ! Secouez-moi ! Au rang, Ginette ! Au rang, Ginette. C'est frais, ça vient de la Seine-et-Marne.

Seine-et-Marnaises et Seine-et-Marnais, entendez- vous dans nos campagnes mugir ces féroces Parisiens ? Ils viennent jusque dans nos bras égorger nos betteraves fourragères ! Je dis assez ! Dehors les Français ! Nous vous bouterons hors d'Ozoir-la- Ferrière. Au dernier recensement, la Seine-et-Marne comptait 820000 habitants, en comptant les femmes et les juifs! C'est cette marée humaine de 820000 opprimés qui se lève aujourd'hui pour exiger du pouvoir central de Paris la reconnaissancitude de l'identicité particularismique du seine-et-marnisme et la formation à la Ferté-sous-Jouarre d'un gouvernement

spécificificificificiquement seine-et-marnique. Un gouvernement qui prenne en compte les problèmes intrinsèquement intrinsèques de notre pays dont nous chasserons, s'il le faut par la force, l'occupant étranger, et notamment les trois mille Bretons qui vivent à Coulommiers ! Parlons-en des Bretons !

Alan Stivell est un escroc ! Il est aussi breton que je suis socialiste ! Bretonniennes, Bretonniens, n'écoutez pas ce barde ! C'est un faux ! J'ai ici l'acte de naissance de cette immonde gargouille qui mange les crêpes des Français ! Cet homme est un atroce bâtard de juif anglais et de gourde italienne ! Quand vous saurez, mesdames et messieurs les jurés, ce qu'est vraiment un Anglais, ce qu'est vraiment une Italienne, vous chasserez ce salopard à coups de biniou dans la gueule.

Il y a deux sortes d'Italiens. Les Italiens du Nord, qui vivent au Nord, et les Italiens du Sud, qui meurent au Sud.

Les Italiens sont tous des voleurs. Ils n'arrêtent de manger des nouilles que pour voler. Je sais de quoi je parle, il m'arrive Souvent de voyager à travers l'Italie.

Eh bien, je peux en témoigner : on ne m'a jamais rien volé ! N'est-ce pas extraordinaire ?

Comme les Espagnols, les Italiens ne parlent pas le français !

Rendez-vous compte que, pour se comprendre entre eux, les malheureux sont obligés de parler italien ! C'est horrible.

La capitale de l'Italie s'appelle Rome, en hommage à Raimu et Rémoulade qui fondèrent la ville à quatre pattes sous une louve, mais enfin passons. Peu de villes offrent au touriste autant d'attraits que Rome. Certaines ruines romaines sont tellement belles qu'on dirait le Palais-Bourbon presque fini.

Peu de gens, de nos jours, savent où est née la Renaissance italienne. Eh bien, je suis en mesure de vous le révéler : la Renaissance italienne est née en Italie. Michel-Ange, le Tintoret, Fra Angelico, Léonard de Vinci, Saint-Raphaël, Saint-Martini, etc., etc., tous étaient italiens.

Plus encore qu'à Rome, c'est à Venise que le visiteur s'esbaudit devant tant de splendeur offerte aux regards. Je ne parle pas seulement des filles, qui ont des nichons énormes, mais des innombrables palais somptueux qui bordent la lagune vénitienne où la ville s'enfonce désespérément de jour en jour au rythme lent de sa propre décadence et de la nôtre, entraînant aux abysses toute l'intelligence et la beauté du vieux monde. Il faut être con ou footballeur pour ne pas aimer Venise.

En la quittant, je me suis dit : « Léon, c'est à Venise que tu reviendras mourir. » (Depuis le 10 mai, quand je suis tout seul, je m'appelle « Léon », en hommage à Léon Blum.)

Donc, Alan Stivell est con par sa mère. Honnissons maintenant son papa, le sinistre Anglais Gerald Fitzgerald Kiss my ass Stivell.

L'Anglais est appelé ainsi à cause de ses traits anguleux. C'est pourquoi les Anglais sont tous des angulés. Tandis que le Français lui est un ongulé comme le cochon.

Alors que le cochon et le Français sont omnivores, l'Anglais mange du gigot à la menthe, du bœuf à la menthe, du thé à la menthe, voire de la menthe à la menthe.

Non content de faire bouillir les viandes rouges, l'Anglais fait cuire les viandes blanches, telle Jeanne d'Arc qui mourut dans la Seine-Maritime et dans les flammes en lançant vers Dieu ce cri d'amour : « Mon Dieu, mon Dieu, baisse un peu le chauffage ! »

Les deux caractéristiques essentielles de l'Anglais sont l'humour et le gazon. Sans humour et sans gazon, l'Anglais s'étiole et se fane et devient creux comme un concerto de Schônberg.

L'Anglais tond son gazon très court, ce qui permet à son humour de voler au ras des pâquerettes.

Comment reconnaître l'humour anglais de l'humour français ? L'humour anglais souligne avec amertume et désespoir l'absurdité du monde alors que l'humour français se rit de ma belle-mère.

En dehors des heures d'humour, on peut reconnaître l'Anglais à son flegme.

Qu'est-ce que le flegme britannique? Dans son époustouflant *Britannicus* (1669), Jean Racine nous montre comment son héros continue imperturbablement de lire *L'Osservatore romano* pendant que Néron lui donne des coups de pied dans le phlegmon.

D'où l'expression : Le phlegmon britannicus = flegme britannique.

Exemples de flegme britannique :

Quand une bombe de cent mille mégatonnes tombe dans sa tasse de thé, l'Anglais reste plongé dans son journal et dit : « Hum, ça se couvre. »

Quand il entre en érection, l'Anglais reste dans sa femme et dit : « Hum, ça se lève. »

Les Anglais ont-ils un chef?

Bien sûr, imbécile. Sinon ce seraient des animaux. Le chef des Anglais s'appelle madame de Fer. De même que madame Polystyrène est expansée, madame de Fer est inflexible. Elle ne bouge pas, elle ne plie

pas, ne cille pas. Même quand son mari la besogne, la dame de Fer ne bouge pas. Nous sommes là en présence d'un cas d'inflexibilité tout à fait étonnant, qui n'est pas sans rappeler celui de Mirabeau n'en sortant que par la volonté du peuple ou la force des zigounettes.

Donc Alan Stivell est coupable !

Alan Stivell: Ce chanteur celte a largement contribué au succès des albums de Bécassine en Afrique orientale et notamment au Cap-Vert dont les singes locaux - les bardes - ont ensuite répandu le sida dans le monde.

Réquisitoire contre Charles Dumont

18 octobre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Tourangelles, tour Josiane, tour Colette, tour Lulu, tour de taille,
Mon cher Massif central entre le bœuf et l'âne gris,
Mon avocaillon rikiki de type ibérique,
Maître ou ne pas mettre,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

En ce jour du Seigneur, mes bien chers frères, soixante-quinzième jour avant Noël et dernier jour des soldes fantastiques à Mondial-Roquette, le plus grand soldeur de roquettes, la pensée de Dieu ne doit pas nous quitter. L'extrême indigence de la cinémathèque pornographique de Tours, mes bien chers frères, m'a contraint, pour tuer le temps, à aller aujourd'hui à la messe pour y chercher la paix de l'âme et la sérénité avant de requérir contre le sympathique cataplasme cardio-vasculaire ici présent. Hélas !, dans la fraîcheur ouatée de la cathédrale Saint-Royer de Tours, Dieu ne m'est pas apparu parmi la cohorte bigoteuse des batraciennes et des batraciens de bénitiers qui éructaient sans y croire les psaumes arides de leur foi moribonde avant de retourner se vautrer devant *L'École des fans* pour oublier les enfants du tiers-monde. Alors j'ai pensé que Dieu était mort, ou qu'il avait baissé les bras, et je me suis dit que si j'étais Lui, ça ne se passerait pas comme ça.

Oh non, si j'étais Dieu, je me tripote, ça ne se passerait pas comme ça, nom de moi de bordel de moi ! D'abord, je me demande si je créerais le Ciel, la Terre et les étoiles. Le Ciel et les étoiles, je ne dis pas. Mais créer la Terre, je vous le demande, est-ce bien raisonnable? D'un autre côté, si je ne créais pas la Terre, quelle serait ma raison d'être ? À quoi me serviraient alors mon incommensurable puissance et mon exquise bonté

dont les deux Testaments et les quatre Évangiles relatent par le menu les surprenantes manifestations, depuis l'affaire de la golden maudite, jusqu'à la Résurrection de mon Fils sans cryogénisation (il faut le faire), sans oublier bien sûr la surprenante guérison, l'été dernier, de monsieur Jean Legrubier, de Nantes (44), qui fut définitivement débarrassé de son hémiplégie le jour où il se fracassa le crâne en glissant dans la grotte de Lourdes.

Je devrais donc me résoudre à créer la Terre, c'est-à- dire les hommes, les forêts immenses et les fleuves profonds, la gazelle gracile au souffle court, et les magnétoscopes portables avec ralenti et arrêt sur l'image sans lesquels, mes bien chers frères, il est humainement impossible de suivre correctement le Mundial ou le cul de Carole Laure en furtif entrechat.

Une chose est certaine. Si j'étais Dieu et si je devais créer la Terre, je m'y prendrais tout autrement. J'abolirais la mort et Tino Rossi. Que l'on ne me demande pas pourquoi j'abolirais Tino Rossi plutôt que Charles Dumont. Il s'agit de ma part d'une réaction purement instinctive. Elle n'engage que moi et ne saurait en aucun cas jeter le discrédit sur cet immense artiste dont la sirupeuse gluance roucoulophonique ne connut jamais la moindre trêve, pas même au cœur des années sombres où le juif et l'Anglais commençaient à menacer l'amitié franco-allemande.

En ce qui concerne l'abolition de la mort, elle m'apparaît à l'évidence comme une réforme de première urgence, dans la mesure où la plupart des humains renâclent farouchement à la seule idée de quitter ce bas monde, quel que soit le prix du kilo de poireaux et l'imminence de la Troisième Guerre mondiale. Ils veulent vivre, même quand leur femme les trompe à l'extérieur et que les métastases les bouffent de l'intérieur. J'irai même jusqu'à dire que c'est sa mortalité qui constitue la grande faiblesse du genre humain. Un beau jour, on entame une partie de pétanque avec les copains, sous les platanes bruissant d'étourneaux, l'air sent l'herbe chaude et l'anis, et les enfants jouent nus, et la nuit sera gaie, avec de l'amour et des guitares, et puis voici que tu te baisses pour ajuster ton tir, et clac, cette artère à la con te pète sous la tempe, et tu meurs en bermuda. Et c'est là, mon frère, que je pose la question : à qui est le point ?

« Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé », disait le tourmenté Lamartine, qui mourut fort âgé, après avoir vécu dans une effroyable hantise de la mort qui ne le quittait que sur les lacs crépusculaires où il aimait à s'isoler pour tripoter les genoux des

tuberculeuses. Attention, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, misérables cloportes indignes de moi. Si j'étais Dieu, je n'abolirais pas la mort pour tout le monde. Faut pas prendre Dieu que pour un con. En effet il me plaît de penser qu'il me serait infiniment agréable de conserver le statut de mortel aux bigots de toutes les chapelles, aux militaires de carrière, aux militants hitléro-marxistes, aux lâcheurs de chiens du mois d'août, aux porteurs de gourmette (ça, je supporte pas) et aux descendants de Tino Rossi dont rien ne permet de penser qu'ils hériteront de leur géniteur le moindre talent roucoulophonique, mais enfin, on ne sait jamais.

Enfin si j'étais Dieu, mes bien chers frères, je vous ferais croire que j'existe. Et j'y arriverais, tonnerre de moi, par le biais de maintes manifestations époustouflantes de ma grandiose omniprésence. Par exemple, je transformerais Régis Debray en bitte d'amarrage, pour qu'on s'assoie dessus une bonne fois ! Ou alors je m'immiscerais épisodiquement au cœur des conflits armés où j'adoucirais la mâle sauvagerie des corps-à- corps en transformant soudain les baïonnettes en pieds de rhubarbe ! Car la teneur en vitamine C et B1 de la rhubarbe n'est plus à vanter, alors que la baïonnette, salopards galonnés, ne contient que du fer ! Si j'étais Dieu, j'apaiserais les souffrances humaines à tout bout de champ, rien que pour faire mon intéressant, je rendrais la vue au paralytique ! Je rendrais ses jambes au non-entendant! Je rendrais sa césarienne à Romulus, et à Raimu ce qui appartient à César. Alors les peuples subjugués se frapperont le poitrail en psalmodiant mon nom béni. Même les athées congénitaux rentreront au bercail de ma Sainte Église le jour où, dans un éclat strident de ma divine lumière, je leur donnerai des muscles en trente jours, chez eux, sans vraiment se fatiguer, grâce au vibro-mon-frère à piles longue durée. Pour les aider à vivre heureux en attendant la mort, je leur apprendrai à danser le tango, je réduirai leur semaine de travail à trente-neuf heures, pour qu'ils aient tout le temps de jouir des embouteillages et de leur cancer du poumon. Je leur ferai gonfler les seins à la graisse de phoque, je les ferai maigrir sans régime, je vaincrai leur timidité en douze mensualités de soixante-dix-neuf francs seulement, je leur ferai rencontrer l'âme sœur, même goût, même idéal, mêmes espérances, mêmes varices !

Enfin, si j'étais Dieu je n'enverrais pas mon Fils sur Terre pour racheter les péchés du monde. J'y enverrais de préférence mon beau-frère Léon, qui est laid, chafouin, footballeur, socialiste et qui cache assez mal, sous des dehors de sous-doué rural, une âme de rustre agricole.

Sic transit gloria mundi. Amen.

Charles Dumont: Un des nombreux chanteurs découverts par Piaf sous un drap.

Réquisitoire contre Yvan Dautin

19 octobre 1982

Françaises, Français,
Beiges, Belges,
Topinambourgeoises, Topinambourgeois, Topinenseinémarne, Topinoportugal,
Schizophrènes, schizo-freins,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère ! Salut ma hargne ! Et mon courroux... coucou.

Le procès d'aujourd'hui, mesdames et messieurs les jurés, me plonge dans un embarras qui confine à la confusion la plus extrême. En effet, le souci permanent de l'objectivité la plus rigoureuse qui préside ordinairement aux débats de cette cour me contraint de vous faire ici une confession grave concernant mes rapports avec l'accusé Yvan Dautin ici présent. Cet homme, mesdames et messieurs les jurés, est beaucoup plus qu'un camarade pour moi. Oh non, je vous en prie, monsieur le président, ne cherchez pas à souiller d'un mot ordurier la noble réputation de probité qui nimbe cette robe austère de la justice, sous laquelle, si ça continue, on va pouvoir construire un éros center de campagne transformable en podium Inter pour le jeu des mille fesses de Lucien Lassmance !... Non, mesdames et messieurs les jurés, cet homme n'est pas ma femme. C'est mon mari ! C'est mon ami. Alors, vais- je l'accabler et demander que lui soit appliquée la pei-peine maximum comme il le mérite, ou bien vais-je au contraire exiger qu'on l'acquiquitte ?

Cruel dilemme que la main de Corneille n'eût pas nié ! Je suis dubitatif, je dis bien dubitatif et non pas éjaculateur précoce, je le précise à l'intention des éventuels avocats émigrés qui m'écouteraient d'une portugaise distraite, entre deux overdoses de jus de morue. Étant dubitatif, mesdames et messieurs les jurés, dans le doute, je

m'abstiendrai comme je le fais habituellement quand on me demande de choisir entre la peste ou le choléra, ou entre Giscard et Mitterrand. Aussi bien, oublions ce procès perdu d'avance, et rendons-nous plutôt à Bourges pour y retrouver le jeu des mille fesses, une émission d'Henri Tumnique animée par Lucien Lassmance.

Pierre : Chers amis, bonjour ! À cheval sur le lièvre et le cardinal du Berry, Bourges, capitale mondiale de la bourgeoisie, douillettement tapie sous les framboisiers tricentenaires de la rue des Framboisiers-Tricentenaires, abrite, sous les couscoussiers en fleur de l'avenue des Couscoussiers-en-Fleur, le plus pur joyau de l'art médiéval berrichonien. Du haut de la célèbre rue de Séraucourt, on peut admirer sans peine le bas de la célèbre rue de Séraucourt, et les admirables vitraux du XIIIe de sa cathédrale flamboyante dont la légende nous dit qu'elle est flamboyante.

Patrie de Louis XI, de Jacques Cœur et de Bouda- loue, Bourges connut jusqu'auxXVIe siècle une prospérité essentiellement basée sur le dressage des nains à qui elle doit, aujourd'hui encore, son esprit petit-bourgeois.

Mais sans plus attendre, nous allons accueillir notre candidat - on l'applaudit -, c'est une candidate, madame Louise Regote.

Luis : Je ne suis pas celle que vous croyez. Je suis un homme.

Pierre : Excusez-moi. Votre robe plissée...

Luis : Ça n'a rien à voir. C'est parce que je dors dans ma valise... Je dois dire que je suis très heureux de participer au jeu des mille fesses. J'adore les fesses. Surtout quand il y en a mille.

Pierre : C'est très aimable à vous. Chers amis, si monsieur Rego aime tellement les fesses, c'est qu'il a le bout relié.

Luis : Non. Je n'ai pas le bout relié. Je suis bourrelier.

Pierre : C'est très aimable à vous. À la table des renforts, votre ami le docteur Jerry Tulassan, trou- ducologue à l'université de Pinotechnie de Bourges, et fessologue à l'université La Digue, de Nantes. Docteur Jerry Tulassan, ces voyages incessants entre Bourges et Nantes doivent vous épuiser?

Yvan : En effet. Quand je pense à faire Nantes, je m'plante. *(Chantant :)* Quand je pense à faire Nantes...

Pierre : C'est très aimable à vous. Et voici la question nœud de monsieur Arthur Oh oui-oh oui, de Saint-Godemichel dans les Vits-rayés orientables. Écoutez bien, monsieur Rego : Quel est l'auteur du *Boléro* de Ravel ?

GEORGES (avec un crayon sur un verre) *: Ding, ding, ding, ding...*

Luis : Voulez-vous dire à votre ami d'arrêter de faire ding ding, ça m'empêche de me concentrer... Le *Boléro* de Rabol ?... Mozart ?... Lelouch ?...

GEORGES : Ding-dong *(final).*

PIERRE : Voici maintenant la question branche de monsieur Jean-Edern Ott' Tamain-Vlamamère, à Poil, dans la Bouche-du-Rhône, qui vous demande quel est le nom de l'archipel du Pacifique qui a donné son nom à une maladie vénérienne bien connue des pèlerins de Lourdes ?

GEORGES : Ding, ding, ding, ding...

LUIS : ... Ipissa?... L'archipel de la Ch'touille? Les Iles-sous-le-Vent?... Guernezob... Les Blénnora- giennes ?... Siphylos ?...

GEORGES : Ding-dong *(final).*

PIERRE : Je suis désolé, monsieur, mais je vois que votre renfort s'agite sur sa chaise et qu'il nous donnera la réponse tout à l'heure. Mais passons à la question courge, à moins que vous ne vouliez dès à présent tenter le branlo ?

PUBLIC (lancé par Georges): Bran-lo! bran-lo! bran-lo !...

Luis : OK. Branlo.

PIERRE : Eh bien, voici la question du branlo. C'est une question de monsieur Jean Peupu-Soimienne, de Grasse, dans le Mord-moi-l'Bihan : Quel est l'intrus entre Denise Fabre, Régis Debray et le savant chinois du xm^e siècle Li yu Fang ?

GEORGES : Ding, ding, ding, ding... Luis : Vous ne trouvez pas qu'on sent le courant d'air dans le dos ici ?

PIERRE : C'est très aimable à vous. Je répète la question : quel est l'intrus entre Denise Fabre, Régis Debray et le savant chinois du XIIIE siècle Li yu Fang ?

Luis : L'intrus, c'est Li yu Fang. C'est le type qui a inventé la poudre.

PIERRE : Bravo, monsieur Rego ! Vous pouvez partir en emportant les mille francs du branlo, mais vous pouvez aussi tenter les trois mille francs du super branlo !

PUBLIC *(lancé par Georges)* : Super ! super ! super !...

LUIS : Bon d'accord, faites-moi le plein de super...

PIERRE : C'est très aimable à vous. Alors voici la question du super branlo qui nous est adressée par madame Raymond Continue-Connard, de Limay, dans le Noir, qui vous demande - écoutez bien : Quelle méthode utilisait-on au XVIE siècle à l'université de Pinotechnie de

Bourges, pour enseigner aux jeunes gens et aux jeunes filles la masturbation ?

GEORGES : Ding, ding, ding, ding...

Luis : Vous me demandez de quoi-t-est-ce qu'on astique-t-on mon client ?... Eh bien... je crois savoir qu'à l'époque, les garçons pratiquaient la masturbation. .. à deux mains ?

PIERRE: Bravo! Chers amis de Bourges, c'est la bonne réponse ! On enseignait au XVIe siècle, à Bourges, la masturbation À DEUX MAINS SI VOUS L'VOULEZ BIEN !

Donc Yvan Dautin est coupable, mais son avocat vous en convaincra mieux que moi.

Yvan Dautin: Ce poète chantant passait plus de temps à rimer qu'à trimer et a fini par trouver le succès sans le chercher. Ce qui est mieux que le contraire.

Réquisitoire contre Gisèle Halimi

20 octobre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Loirettes, Loirets,
Solognonotes, Solognonots,
Mon président mon chien,
Consternante raclure du barreau de mes deux chaises, Maître ou ne pas mettre,
Mesdames et messieurs les jurés, Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

Disons-le tout net, mesdames et messieurs les jurés, trouver la moindre circonstance atténuante à madame Gisèle Halimi est au-dessus de mes forces. Voilà une femme, n'est-ce pas, qui, si j'en crois ses déclarations au juge d'instruction, nous dit aimer pêle-mêle : Mitterrand, le football, Badinter, et même Franz Schubert, le sinistre apologue autrichien de la pisciculture en eau douce dont les grotesques quatuors glougloutant ont nimbé mon enfance d'une odeur de marée d'autant plus insupportable que mon professeur de piano, une gargouille socialiste hystérique, vénérait conjointement la morue fumée, dont les effluves s'accrochaient à son chignon, et Jean Jaurès, dont l'effigie bonhomme tremblotait sans cesse dans un cadre en stuc au rythme poussif du métronome de son Pleyel édenté.

Circonstances aggravantes, monsieur le président, l'accusée non contente d'être femme - mais qui le serait - se targue véhémentement de féminisme primaire et d'antiphallocratie viscérale, occupant le plus clair de ses loisirs bourgeois à la défense frénétique de la cause des femmes dont elle soutient ouvertement les luttes grotesques et impies, pendant que, chez elle, la vaisselle s'accumule, alors que ce sont les fondements mêmes de la civilisation qui sont menacés dès que notre chère compagne

douce et aimante commence à quitter la réserve feutrée où notre juste raison l'a parquée, pour aller se vautrer dans la décadence gynécocratique où d'immondes viragos en talons plats se mêlent de conduire elles-mêmes la barque maudite de leur destin sans mâle, avant de sombrer corps et âme au cœur glacé de ces existences sans grâce et sans révérence où nos sœurs perdues s'abaissent et renient leur condition féminine jusqu'à porter elles-mêmes leur valise pleine de stérilets, je devrais dire leur baise- en-ville plein de ces saloperies anticonceptionnelles androphobiquement paroxystiques qui leur permettent de frimer la tête haute et la mamelle arrogante, au pied des lits de stupre qu'elles se choisissent toutes seules, et sur lesquels, ricanant bassement au spectacle émouvant de leur victime en chaussettes, elles fument le cigare, la pipe et quelquefois même le buraliste !

N'en doutons pas, n'en doutons jamais : « Il y a un principe bon qui a créé l'ordre, la lumière et l'homme. Il y a un principe mauvais qui a créé le chaos, les ténèbres et la femme. » Et ce n'est pas moi qui le dis. C'est Pythagore. Et croyez-vous qu'il fut con, Pythagore ? Évidemment non, sous-doués que vous êtes. S'il avait été con, Pythagore, je vous le demande, aurait-il inventé le thé au rhum? Est-ce qu'il aurait découvert la maladie de Carré, dont souffre notre estimé confrère Luis Rego ici présent depuis qu'il s'est coincé l'hypoténuse dans un placard à balais ? « Homme, tu es le maître. La femme est ton esclave. C'est Dieu qui l'a voulu. Sarah appelait Abraham, "mon maître". Vos femmes sont vos servantes. Vous êtes les maîtres de vos femmes ! »

Là encore, Dieu me tripote, ce n'est pas moi qui le crie. C'est le grand saint Augustin, qui a plus fait pour l'extension des grands principes théologiques en Occident que Régis Debray pour la promotion *d'Apostrophe* sur Antenne 2. Régis Debray : il est en même temps contre la dictature de Pivot et pour celle de Fidel Castro. Saint Augustin qui, ne l'oubliez pas non plus, chers frères mâles qui m'écoutez, est le véritable fondateur de la vie cénobitique, à travers laquelle les moines ont prouvé au monde que seule une vie sans femme pouvait permettre à l'homme de toucher Dieu ! Car en vérité, je vous le dis, l'inutilité fondamentale de la femelle ne fut jamais démontrée de façon aussi éclatante que par les moines cénobites, et nous les secouerons tout seuls... les jougs du féminisme à poils durs qui veulent nous faire pisser Lénine. Lécher les plines... Plier l'échiné.

« En tant qu'individu, la femme est un être chétif et définitivement défectueux. » Ce n'est pas moi qui l'affirme. C'est saint Thomas d'Aquin,

l'inventeur de l'eau oxygénée à trente volumes, la meilleure : un volume de Ricard, sept volumes d'eau oxygénée, c'est l'extase avec des bulles !

«La femme (écoutez, bécasses solognonotes et pigeons solognonots) est le produit d'un os surnuméraire. » A-t-on jamais rien entendu de plus beau, depuis le discours mongoloïde de Pierre Mauroy sur la déstagnation de l'expansion par la désexpansion de la stagnation, que cette sentence magique du grand Bossuet : « La femme est le produit d'un os surnuméraire » ! Ah non, mesdames et messieurs les jurés, on ne peut pas dire qu'il disait des conneries, l'aigle meldois, quand la moutarde de Meaux lui montait au nez. « La femme est le produit d'un os surnuméraire. » Quelle stupéfiante révélation ! Quelle étrange nouvelle ! Orémus, nom de Dieu ! Imaginons un instant, mes frères, l'immense Bossuet montant en chaire, sous les regards moites des courtisanes, la panse rebondie par les excès de gibiers en sauce dont sa soumission au monarque lui garantissait à vie la surabondance, regardons-le, cet irréfutable mastodonte de Dieu, battre de ses ailes mauves au-dessus du parterre des nantis empoudrés, et écoutons-le tonner comme un buffle en colère les imprécations divines de sa grandiose colère, écoutons-le maudire la mort d'Henriette d'Angleterre :

« Madame se meurt ! Madame est morte ! Madame avait un os en trop ! »

Que la cour me pardonne mon emportement, monsieur le président. Dès l'adolescence, à l'âge des premiers émois du cœur et des premiers boutons sur la tronche, j'ai été marqué par cette révélation brutale du grand orateur sacré que fut Bossuet. Auparavant, qu'on me pardonne, je pensais naïvement que c'étaient les garçons qui avaient un os en trop. Hélas ! hélas ! Cruel désenchantement que cette heure maudite où la première femme que l'on tient dans ses bras vous démontre, preuve en main, que les macaronis n'ont pas d'arêtes !

«Quand le piano tombe, le déménageur s'épouvante ! » disait Chaval.

Certes, elle est cruelle, l'heure où l'adolescente ou l'adolescent voit son corps lui échapper et se métamorphoser en un corps étranger, velu, acnéen, plein de fesses et de seins et de poils partout, alors que s'estompe l'enfance et que déjà la mort... N'est-elle point superbe, à cet égard, l'histoire de Catherine, la petite pensionnaire du couvent des Oiseaux ? Un jour que Catherine, qui venait d'avoir neuf ans, prenait une douche dans la salle de bains collective du pensionnat, Christiane, son aînée de quatre ans, se savonnait vigoureusement dans la cabine voisine. « Je te

trouve très belle », dit la petite, qui contemplait naïvement les rotondités naissantes de sa camarade. « Vraiment tu es très très belle. Mais... là, c'est quoi?» ajouta-t-elle, avec une curiosité sans malice, en montrant le jeune duvet pubien de la grande.

« Ça ? dit Christiane en riant. C'est rien... C'est normal... . C'est des poils ! » Et avec un rien de fierté dans le ton : « C'est parce que je suis une grande.

- Ah bon, dit la petite, c'est bien. Mais, dis-moi, ça te zêne pas pour baiser ? »

Donc Gisèle Halimi est coupable, mais son avocat vous en convaincra mieux que moi.

Gisèle Halimi : Si cette avocate avait combattu pour le droit à l'avortement des Algériens et l'indépendance des Françaises, on n'en serait pas où on en est aujourd'hui.

Réquisitoire contre François Béranger

21 octobre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Chartrouilleuses, tripoteurs,
Beaucerons, feignasses,
Mon président mon chien,
Affligeante raclure du barreau de mes deux chaises, Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

Encore un chanteur. J'en ai marre. Mais qu'est-ce que vous avez tous à chanter ? Pourquoi vous faites pas de la peinture? D'accord, la peinture à l'huile, c'est bien difficile, mais c'est bien plus beau que la chanson à l'eau de rose du 10 mai et que les rengaines à messages.

Sérieusement, François, mon petit lapin, pourquoi ne faites-vous pas de la peinture? Même si vous n'êtes pas plus doué pour mélanger les couleurs que pour faire bouillir les bons sentiments, au moins, la peinture, ça ne fait pas de bruit. Vous n'imaginez pas, mon petit François, le nombre incroyable de gens, en France, qui n'en ont rien à secouer de la chanson et des chanteurs. Moi qui vous parle, je vous jure que c'est vrai, je connais des gens normalement intelligents et parfaitement au fait de leur époque qui mènent des vies honnêtes et fructueuses sans vraiment savoir si Iglesias et Béranger sont des marques de sanitaires ou des pâtes aux œufs frais.

Allez, François, soyez sympa. Faites de la peinture. Ah, Dieu me tripote ! Si tous les chanteurs du monde voulaient bien se donner le pinceau! Tenez, c'est simple. Écoutez-moi, Sheila, Béranger, Lavilliers, Dalida, je suis prêt à faire un geste. Si vous vouliez nous le shunter une bonne fois, fermer votre gueule une bonne fois pour toutes et vous mettre à la peinture, je m'engage solennellement à mettre à votre disposition

l'immense fortune accumulée par ma famille pendant l'Occupation pour financer une radio libre rien que pour vous ! Ça serait la radio que des millions de Français comme moi attendent en vain : ça s'appellerait Radio Palette, elle vous serait exclusivement réservée à vous tous, chanteurs et chanteuses de France, et vous peindriez, et nous on vous écouterait peindre ! Le Nirvana !

Mais je lis dans vos yeux quelconques, monsieur Béranger, comme une interrogation muette. Au lieu de dormir, comme le font la plupart des chanteurs quand on leur parle d'autre chose que de leur sono, vous semblez parfaitement éveillé et vous vous demandez... Je sais ce qui vous tracasse. Vous vous demandez si j'aime vraiment les chanteurs? Eh bien, tenez- vous bien : « Non. »

Mais rassurez-vous, François, ma puce. Il n'y a pas que les chanteurs que je déteste, je hais toute l'humanité. J'ai été frappé dès ma naissance de misanthropie galopante. Je fais même de l'auto-misanthropie : je me fais horreur ! Je me hais. C'est pour cette raison que le fourbe et cruel Raminagrobis magistral que vous voyez là m'a choisi comme procureur dans cette sinistre parodie de justice, d'une consternante vulgarité, où je peux impunément, jour après jour, vous vomir ma haine à travers la gueule et sur les pompes. Je vous hais Français, je vous hais François, je vous hais Béranger mon biquet ! Je hais toute l'humanité.

Plus je connais les hommes, plus j'aime mon chien. Plus je connais les femmes, moins j'aime ma chienne.

Je n'aime pas les racistes, mais j'aime encore moins les nègres. Je voue aux mêmes flammes éternelles les nazis pratiquants et les communistes orthodoxes. Je mets dans le même panier les connards phallocrates et les connasses MLF. Je trouve que les riches puent et je sais que les pauvres sentent, que les charcutiers sont dégueulasses et les végétariens lamentables. Maudite soit la sinistre bigote grenouilleuse de bénitier qui branlotte son chapelet en chevrotant sans trêve les bondieuseries incantatoires, dérisoires, de sa foi égoïste rabougrie. Mais maudit soit aussi l'anticlérical primaire demeuré qui fait croa-croa au passage de Mère Teresa.

C'est dur à porter, une haine pareille, pour un homme seul. Ça fait mal. Ça vous brûle de l'intérieur. On a envie d'aimer, mais on ne peut pas. I\i es là, homme, mon frère, mon semblable, mon presque moi. Tu es là, près de moi, je te tends les bras, je cherche la chaleur de ton amitié. Mais au moment même où j'espère que je vais t'aimer, tu me regardes et tu dis

: « Vous avez vu Serge Lama samedi sur la Une, c'était chouette. »

Aujourd'hui, ici même, à Chartres, j'ai cru rencontrer l'amour vrai. Et une fois de plus ma haine viscérale m'a fermé le chemin de la joie. C'était une jeune femme frêle aux yeux fiévreux. Son front large et rond m'a tout de suite fait penser à Géraldine Chaplin. Elle avait un teint diaphane, les lèvres pâles et la peau d'une blancheur exquise, comme on n'en voit plus guère depuis que toutes ces connasses se font cuivrer la gueule à la lampe à souder pour se donner en permanence le genre naïade playboyenne émergeant de quelque crique exotique, alors qu'elles ne font que sortir du métro Châtelet pour aller pointer chez Trigano.

Elle, non. Elle était évidente et belle et sans artifice comme une rose pâle au soleil de juin. Dans la tiédeur ouatée de cette brasserie de la rue Jehan-de-Beauce, elle paraissait m'attendre tranquillement, sur la banquette de cuir sombre où sa robe de soie légère faisait une tache claire et gaie vers laquelle je me sentais aspiré comme la phalène affolée que fascine la bougie vacillante. Sans réfléchir, je me suis assis près d'elle. Pendant que je lui parlais, ses doigts graciles tremblaient à peine pour faire frissonner un peu le mince filet de fumée bleue montant de sa cigarette.

« Ne dites rien, madame, je ne veux pas vous importuner. Je ne cherche pas d'aventures. Je n'ai pas de pensée trouble ou malsaine. Je ne suis qu'un pauvre homme prisonnier de sa haine, qui cherche un peu d'amour pour réchauffer son cœur glacé à la chaleur d'un autre cœur. Ne me repoussez pas. Allons marcher ensemble un instant dans la ville. Ouvrez-moi votre âme l'espace d'un sourire et d'une coupe de Champagne. Je ne vous demanderai rien de plus. »

Alors cette femme inconnue s'est tournée vers moi et son regard triste et lointain s'est posé sur moi qui mendiais le secours de son cœur, et elle m'a dit, et je garderai à vie ses paroles gravées dans ma mémoire :

« Je peux pas, je garde le sac à ma copine qu'est aux ouaters et le Champagne ça me fait péter. »

Je vous hais tous ! J'en suis malade ! Je suis allé voir un médecin. J'ai pris un taxi. Je hais les taxis. Il n'y a que deux sortes de chauffeurs de taxi : ceux qui puent le tabac et ceux qui vous empêchent de fumer. Ceux qui vous racontent leur putain de vie, qui parlent, parlent, parlent, les salauds, alors qu'on voudrait la paix. Et ceux qui se taisent, qui se taisent, rien, pas bonjour, alors qu'on est tout seul derrière, au bord de mourir de solitude... Il y a ceux qui sont effroyablement racistes et qui haïssent, en bloc, les femmes, les provinciaux et les malheureux émigrés désemparés

qu'ils pourchassent jusque dans les passages cloutés, et il y a ceux qui sont même pas français, qui sont basanés et qui ne savent même pas où est la place des Épars, les cons ! Alors qu'au milieu de la place des Épars à Chartres, y a la statue équestre de Marcel Zépars ! Y a qu'à regarder !

J'ai dit au docteur :

« Docteur. J'en peux plus. Je suis malade de haine. Ce n'est plus vivable. Faites quelque chose. »

Il m'a dit :

« Dites trente-trois. » Et il m'a collé des antibiotiques.

Je hais les médecins. Les médecins sont debout, les malades sont couchés. Les médecins debout, du haut de leur superbe, paradent tous les jours dans tous les mouroirs à pauvres de l'Assistance publique poursuivis par le zèle gluant d'un troupeau de sous-médecins serviles qui leur collent au stéthoscope comme un troupeau de mouches à merde sur une bouse diplômée, et les médecins debout paradent au pied des lits des pauvres qui sont couchés et qui vont mourir, et le médecin leur jette à la gueule sans les voir des mots gréco-latins que les pauvres couchés ne comprennent jamais, et les pauvres couchés n'osent pas demander pour ne pas déranger le médecin debout qui pue la science et qui cache sa propre peur de la mort en distribuant sans sourciller ses sentences définitives et ses antibiotiques approximatifs, comme un pape au balcon dispersant la parole et le sirop de Dieu sur le monde à ses pieds. Alors, fais gaffe, toubib, j'ai piégé mes métastases. Le premier qui touche à mon cancer j'y saute à la gueule.

Sic transit gloria mundi. Amen.

François Béranger: Encore un chanteur ouvriéro- socialo-révolté qui voulait changer le monde et qui - vous allez rire - n'y est pas arrivé.

Réquisitoire contre Jacques Séguéla

25 octobre 1982

Bananiettes, Bananiets,
Super-Chariots, Super-Charlottes,
Françaises, Français,
Belges, Belges,
Monsieur le Massif central au sommet dégarni par endroits,
Public chéri, mon amour.

Jacques Séguéla est-il un con ?

La question reste posée. Et la question restant posée, il ne nous reste plus qu'à poser la réponse. Jacques Séguéla est-il un con ? De deux choses l'une : ou bien Jacques Séguéla est un con, et ça m'étonnerait tout de même un peu, ou bien Jacques Séguéla n'est pas un con, et ça m'étonnerait quand même beaucoup.

Supposons que Jacques Séguéla soit un con. Je dis bien «supposons». Et j'y tiens. Car jamais, mesdames et messieurs les jurés, car jamais, monsieur le président, jamais et nous le savons, et pas seulement de Marseille, jamais je ne me permettrais, sans preuves, d'insulter un prévenu, même et surtout quand il s'agit comme aujourd'hui d'un handicapé publico- maniaque de type Napoléon de gouttière minable et incurable, confit dans sa suffisance et bloqué dans sa mégalomanie comme un marron dans le cul d'une dinde. Oui, je sais, la comparaison est ordurière et je prierai le syndicat des dindes ainsi que le Denise Fabre fan-club de bien vouloir m'en excuser.

Supposons que Jacques Séguéla soit un con. Je répète, «supposons ». Car seule l'autopsie pourra nous le révéler à coup sûr. Si Jacques Séguéla est un con et que je le dis froidement, comme ça : « Jacques Séguéla est un con. » Que se passe-t-il ? Eh bien, mesdames et messieurs les jurés, il se passe qu'en vertu des lois démocratiques qui régissent ce pays cet homme est en droit de me traîner en justice pour divulgation d'un secret militaire! Parfaitement! En 1939 déjà, tout le monde, en

France, savait que le général Gamelin était un con, sauf les militaires. C'est ça, un secret militaire. De même, mesdames et messieurs, il ne fait aucun doute qu'aujourd'hui, si Jacques Séguéla est un con, il ne fait aucun doute, dis- je, que tout le monde, en France, s'en est déjà aperçu, sauf les militaires. Et les socialistes, évidemment, qui n'avaient déjà pas tout compris, pour Gamelin, mais, bon, on n'est pas là pour enfoncer les chariots.

Supposons maintenant que Jacques Séguéla ne soit pas un con. C'est une simple supposition. Si Jacques Séguéla n'est point un con, et que moi, Pierre Desproges, j'affirme le contraire sur l'antenne. Si je dis : «Moi, Pierre Desproges, j'affirme que Jacques Séguéla est un con », que se passe-t-il, mesdames et messieurs les jurés? Eh bien, c'est très simple: Jacques Séguéla me traîne en justice pour diffamation. Et qui c'est qu'a l'air d'un con? Lui ou moi? Imaginons la scène. Jacques Séguéla va voir un juge, un vrai juge, et il lui dit : « M'sieur, y a Desproges, eh ben, y fait rien qu'à dire qu'on est un con. » Et que répond le vrai juge? » Vous croyez peut-être qu'il répond : « C'est çui qui l'dit qui y est » ? Pas du tout ! Le juge me condamne et colle trois briques d'amende à Claude Villers, qui est finalement le seul responsable après Dieu de toutes les insanités ordurières proférées à longueur de journée dans ce prétoire. Laisserai-je commettre cette infamie ? Laisserai-je punir un homme pour une faute que j'aurais commise ? Laisserai-je la justice de mon pays accabler mon Cloclo juste et bon à qui je dois tant et qui m'a sorti de la médiocrité télévisuelle où je stagnais pour me plonger dans la nullité radiophonique où j'exulte? Non, Claude, mon frère, je ne le ferai pas ! Non, mesdames et messieurs, je ne le ferai pas. Ce serait inique, et même si y nique pas, c'est pas de sa faute, elle est si minuscule... C'est extrait d'un poème de Lamartine :

Elle est si minuscule...
La vie qui passe au cœur des hommes et qui s'enfuit, Comme sur l'onde amère où l'écume s'estompe
Le vieux marin trop ivre face au ciel à minuit
Secouant sa nouille au vent, en gerbant sur ses pompes.

Tout cela est bien joli - c'est même superbe - mais nous le savons, et pas seulement à la lanoline qui garde à mon visage son irrésistible jeunesse et qui retarde le vieillissement des cellules de mes fesses, nous le savons, disé-je avant d'être assez grossièrement interrompu par moi-

même, nous le savons. Et que savons-nous ? Rien. Et nous ne savons toujours pas avec certitude si Jacques Séguéla est ou n'est pas un con.

Il y a moins d'un an, Jacques Séguéla a souhaité retirer de l'antenne une émission dont j'étais responsable. Il était mécontent des conneries proférées non pas par moi mais par lui dans cette émission (voir plusieurs journaux, dont *Le Quotidien* et *Libération* du 24 novembre 1981). Personnellement, je ne lui en tiens pas rigueur. On a tous des petits travers, lui, c'était son petit côté « La censure lave plus blanc ». Et surtout, surtout, le fait de regretter d'avoir dit des conneries n'est pas la preuve qu'on est con soi-même ! C'est même exactement le contraire ! Ce qui me chiffonne un peu, ce qui me gêne pour vous, Jacques Séguéla, qui êtes tout le contraire d'un con, comme je viens de le démontrer avec un brio qui m'étonne moi- même, ce qui me gêne c'est que, aujourd'hui encore, dans cette émission, vous venez de dire pas mal de conneries. Je ne saurais donc trop vous recommander d'exiger l'interdiction de cette émission du *Tribunal des Flagrants Délires,* ne serait-ce que pour la formidable publicité que ne manqueront pas de vous faire à cet égard mes nombreux amis journalistes qui se sont déplacés aujourd'hui tout exprès pour venir admirer ici le plus génial publiciste de France, l'homme qui a su mieux que personne rehausser le vinaigre algéro- italien au rang de saint-émilion, la merde en boîte au niveau dû cassoulet toulousain, et le revenant de la Quatrième au rang d'homme providentiel.

Merci à toi, Majesté Séguéla, roi incontesté et solitaire de la réclame, merci à toi, qui, seul de tous tes confrères, as réussi à nous convaincre une fois pour toutes qu'une société sans publicité, c'est aussi inconcevable qu'un poisson sans bicyclette.

Jacques Séguéla : Après sa formidable réussite dans la promotion de Jospin, ce publicitaire devrait enfin devenir pianiste dans un bordel tant qu'il peut encore voir les touches.

Réquisitoire contre Josiane Balasko

26 octobre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Monsieur le Massif central,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés vendus d'office,
Public chéri, mon amour.

Ecce femina ! Voici la femme !

A ne pas confondre avec Ecce homo ! Voici ma tante ! Qui es-tu, femme, ma sœur ?

« La femme remonte à la plus haute Antiquité », disait Alexandre Vialatte. Je le répète une fois de plus à l'intention des étudiants en lettres qui nous écoutent par milliers et qui commencent à savoir lire dès l'âge du permis de conduire, on peut très bien vivre sans la moindre espèce de culture. Moi-même, je n'ai pas mon permis de conduire, eh bien, ça ne m'a jamais empêché de prendre l'autobus. D'ailleurs, si vous n'êtes pas capables, jeunes gens, de vous priver d'un seul épisode de *Dallas* pour lire un chapitre des chroniques de Vialatte, dites-vous bien que ça ne vous empêchera pas de mourir d'un cancer un jour ou l'autre. Et puis quoi, qu'importe la culture ? Quand il a écrit *Hamlet,* Molière avait-il lu Rostand ? Non !...

Voici la femme !

La femme est beaucoup plus que ce mammifère inférieur qu'on nous décrit dans les loges phallocratiques. La femme est l'égale du cheval.

Et de même qu'il ne peut pas vivre sans cheval, l'homme ne peut pas vivre sans femme. Comme la femme, le cheval permet à l'homme de s'accrocher derrière pour labourer, jusqu'au fond du sillon. Non ! La femme permet à l'homme de... semer sa petite graine... Observons deux papillons ! Pouf pouf.

Observons une femme.

Si nous la coupons dans le sens de la longueur, que voyons-nous ?

Nous voyons que la femme se compose de 70 % d'eau et de 30 % de viandes rouges diverses qui sont le siège de l'amour.

La femme a-t-elle une âme ?

Il est encore trop tôt pour répondre à cette question avec certitude. Tout ce qu'on peut dire, avec une marge d'erreur infime, c'est que la nuit sera fraîche, mais à mon avis, à mon humble avis, c'est sans rapport aucun avec le problème de l'existence de l'âme chez la femme.

Et d'abord, qu'est-ce que l'âme? Selon Jacques Lacan et mon coiffeur, l'âme est un composé nébulo- gazeux voisin du prout. Sigmund Freud, pour sa part, affirme dans l'édition de 1896 de *L'Annuaire des refoulés* que l'âme pèse vingt et un grammes, ce qui exclut évidemment la restitution de notre âme à Dieu par les P et T avec un timbre normal, même à grande vitesse, toute surcharge au-dessus de vingt grammes étant taxée au frais du destinataire, c'est-à-dire, en l'occurrence, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

C'est pourquoi, au moment de votre agonie, je vous conseille, mes frères, de vous coller deux timbres à l'âme, afin de faire bonne impression à l'heure cruciale entre toutes de votre comparution devant les Pieds Nickelés de la sainte Trinité.

La vivisection de la femme ne nous permet pas de distinguer clairement la présence de l'âme.

Que voyons-nous exactement ? Un foie, deux reins, trois raisons d'avoir une âme. Certes. Mais je vois venir l'objection. Vous allez me dire : le ragondin musqué des marais poitevins lui aussi a un foie et deux reins. Mais a- t-il une âme pour autant ? Non. Il boit Contrexéville et puis voilà.

En fait, altesse, mesdames et messieurs, chère madame Balasko (je dis « altesse » en hommage au roi... de la défense passive, matérialisée ici sous les traits fripés de la triste olive noire qui est présentement occupée à prendre avec discrétion sa température, avec le thermomètre à mercure en queue de morue que sa tata Rodriguez lui envoie de Lisbonne en paquet fado).

Oui, altesse, mesdames et messieurs, en l'état actuel de nos connaissances, rien ne permet de confirmer la présence d'une âme chez la femme. Pourtant, de même qu'il ne peut pas vivre sans marché noir, l'homme ne peut pas vivre sans femme. Car, je vous le demande, vous trouvez que c'est une vie normale, pour un homme, de ne baiser que le fisc ? Alors que les femmes des percepteurs, exhibant à chaque coin de rue leur arrogant derrière que le rond-de-cuir délaisse, hurlent à l'amour

en attendant désespérément la main virile qui viendra leur nationaliser la libido à coups de zigounette dans la Fonction publique avec un effet rétroactif en donnée corrigée des variations saisonnières.

Oui ! De même qu'il ne peut pas vivre sans oxygène, l'homme ne peut pas vivre sans femme.

L'oxygène permet à l'homme de respirer un coup... La femme permet à l'homme de tirer un trait sur son adolescence pour fonder enfin une famille d'où naîtront bientôt les merveilleux enfants du monde qui grandiront dans la joie avant de périr sous les bombes thermonucléaires dans une dizaine d'années au plus tard. En effet, si tout va bien et si le temps le permet, la Troisième Guerre mondiale devrait normalement éclater avant 1991. La plupart des voyantes extralucides, ainsi que madame Soleil et Yves Montand, sont absolument d'accord sur ce point.

Quant à Nostradamus, qui avait oublié d'être con puisqu'il croyait en Dieu, il situe précisément la fin du monde atomique le 14 juillet 1989, comme le dit clairement le paragraphe 13 du chapitre V de son « Guide Gault et Millau de la mort pas cher », je cite Nostradamus : « Deux cents années après qu'éclatoit en royaume françois la honteuse révolte où triomphoit la populace - c'est-à-dire le 14 juillet 1789 - les sauvages hordes rouges de l'Est glacé vomiront le feu du ciel sur le grand mol Occidental. »

« Le grand mol Occidental » : c'est évidemment une allusion de Nostradamus à la mollesse décadente des hommes de l'Occident avachis par la bagnole, le déclin du patriotisme, l'athéisme, les congés payés, l'abolition de la peine de mort et les sous-vêtements en dermotactile Babar qui suppriment le goût de l'effort tout en comprimant abusivement la zigounette.

« Lors, l'homme de guerre brandira le noyau fissuré du grand champignon fumeux, tirera la chevillette et cherrera la bombinette. »

« Dans ce brasier d'apocalypse - poursuit Nostradamus, la terre s'ouvrira dans d'épouvantables craquements, les océans déchaînés recouvriront les terres en ruine où nulle âme ne survivra et le périphérique Ouest sera fermé à la circulation entre la porte de Vincennes et le pont de Charenton. »

Donc, la femme est importante, puisque c'est elle qui assurera la continuité de l'espèce jusqu'à la fin du monde.

D'autre part, si l'on examine la femme d'un point de vue purement ludique, que constatons-nous ? Eh bien, nous constatons que la femme est souvent pour l'homme un agréable compagnon de jeux. On cite

notamment le cas, reconnu médicalement, de nombreux hommes qui ne peuvent connaître de plaisir sexuel qu'avec des femmes ! Comme ce gardien de phare paimpolais, Yvon Le Poignet, qui ne pouvait rester plus de six mois d'affilée à son poste. Malgré la conscience professionnelle avec laquelle il astiquait son phare entre deux naufrages, il lui fallait absolument revenir périodiquement à terre, pour se livrer sur la personne de son épouse à des gesticulations spasmodiques dont la seule évocation soulève ce cœur d'airain qui bat sous la robe austère de la quoi ? de la justice.

Donc Josiane Balasko est coupable. La peine de mort étant toujours supprimée cette semaine, je suggère une peine d'incarcération pendant huit jours dans l'ascenseur de la tour Montparnasse, avec diffusion alternative ininterrompue de *l'Adagio* d'Albinoni et des *Feuilles mortes* par Yves Montand.

Josiane Balasko: Dans la Balasko, c'est comme dans le cochon : tout est bon.

Réquisitoire contre Jean Constantin

28 octobre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Monsieur le président mon chien,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.

Je m'en doutais.

Le mauvais esprit qui vous anime, vous, monsieur le président, vous, l'olive grecque posée sur un bavoir, vous, les témoins pourris d'office, vous, l'experte en papouilles psychosomatiques, et encore plus vous, le pianiste des îles, le mauvais esprit qui vous anime vous a tout naturellement guidés à ne voir en l'accusé Jean Constantin que le grossier démoralisateur des troupes qui se gausse de Waterloo, ricane sur les tombes des cocus... des poilus de Verdun, et exhibe sans vergogne son mépris pour Napoléon, le shah d'Iran et le thon à l'huile.

Et bien sûr, comme par hasard, vous avez pratiquement passé sous silence l'autre crime, le vrai crime de Jean Constantin, qui est que cet homme n'est pas un vrai Blanc comme moi, qui suis de souche périgourdine par mon père, alsacienne par ma mère, et CGT par le facteur qui peut toujours se brosser cette année pour les étrennes parce que leurs grèves à la con, ça commence à bien faire.

Jean Constantin, mesdames et messieurs les jurés, est un métis, avec un M minuscule, parce que si on leur met une majuscule, ils deviennent arrogants. Le dossier de Jean Constantin, à cet égard, est accablant. Son père est brésilo-communiste. Sa mère est Suissesse donc d'origine gréco-romaine comme tous les vrais Blancs de type germano-scandinave. Hélas ! le laxisme qui règne en Europe et dans le monde depuis la victoire de la populace en 1789 fait que seule l'Afrique du Sud reste aujourd'hui un pays vivable pour les gens normaux non métissés.

Mais savons- nous vraiment, mesdames et messieurs les jurés, qui sont les Sud-Africains ? Qu'est-ce que la Sudafriquie ? Est-ce vraiment ce pays de haine que nous décrivent complaisamment les antiracistes primaires viscéraux ? Attention, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. Je n'ai rien contre les antiracistes. Moi-même, je ne suis pas raciste. Certes, je ne donnerais pas ma fille à un nègre. Mais je donnerais encore moins mon nègre à ma fille, parce que c'est moi qui l'ai vu le premier, y a pas de raison.

La Sudafriquie

Les Sud-Africains sont appelés ainsi pour que nous ne les confondions pas avec les Nord-Africains, qui ont non seulement le type nord-africain, mais la gonzesse aussi.

La Sudafriquie, qui s'étend sans vergogne sur plus d'un million de kilomètres plus ou moins carrés, est peuplée de vingt-quatre millions d'habitants qui sont pour la plupart extrêmement vulgaires, sauf les Blancs.

Cette population se décompose de la façon suivante : 70 % de Bantous, 17 % d'Européens, 29 % de métis, 14 % d'Asiatiques, et 18 % sans opinion. C'est énorme.

Les Bantous sont appelés ainsi en hommage au coureur cycliste sénégalais Bante-la-Jolie, dont l'homosexualité latente était notoire et qui remporta Paris- Nantes en 1933 en chantant : « Quand je pense à faire Nantes, je bante. »

La ségrégation

En Sudafriquie, tous les Européens pratiquent la ségrégation, à part Ted.

La ségrégation consiste, de la part des Blancs, à respecter la spécificité des nègres en n'allant pas bouffer chez eux. Au reste, la cuisine bantoue est tout à fait exécrable tant sur le plan de l'hygiène alimentaire qui laisse à désirer, c'est le moins qu'on puisse dire. Par exemple, ces gens-là mettent la fourchette à droite et le couteau à gauche. Ça y est, je l'ai dit !

La cuisine

Il me revient d'avoir été convié à la table d'un sorcier bantou avec lequel mon épouse était très liée malgré la tradition ségrégationniste, pour des raisons d'affinité inhérentes à l'énormité de la zigounette de ce sauvage. Eh bien, c'était très mauvais ! Leur plat national est la biche aux

abois Melba. Sans pain, c'est dégueulasse.

La télé

La télévision sud-africaine est l'une des plus passionnantes du monde. Non seulement il n'y a jamais d'émissions avec Giscard, mais il n'y en a pas non plus avec Mitterrand.

Enfin, les villes les plus connues de la Sudafriquie sont Johannesburg, Le Cap, Pretoria et Durban. Les villes les moins connues sont Potchestroom, Verkaniging, Witbank et Thabazimbi.

On voit bien, mesdames et messieurs les jurés, à la lumière de cet exposé, que Jean Constantin est coupable.

D'ailleurs tous les étrangers sont coupables !

Je les hais ! J'enrage, j'en désespoir, j'en vieillesse ennemie.

Ma haine des étrangers date de l'époque où je fis mes débuts dans un quotidien parisien phagocyté depuis par un plésiosaure monopolistique. Avant de percevoir clairement l'éventail infini de mes possibilités journalistiques, qui devaient m'amener par la suite des chiens écrasés aux chats noyés, puis à la télévision qui montra à la France entière quel beau visage de prince pirate se cachait derrière la plume du canard, c'est pas une partouze de palmipèdes, c'est une licence poétique. Avant tout ça, j'ai été le nègre d'un écrivain juif sur l'affaire Ben Barka ! L'horreur ! Alors qu'en réalité j'étais doué pour assurer les rubriques sportives. J'ai encore en tête le titre de mon premier article au lendemain de la demi-finale à Roland- Garros, sur six colonnes : « 1er Nastase, le 6, 2e Villas le 4 » (en fait, j'étais parti à la fin du premier round, avant la mi-temps). Remarquez, je me suis rattrapé à la radio, l'année dernière à Wimbledon : « Eh bien, oui, ici Pierre Desproges qui vous parle en direct de Wimbledon. Au début du premier set, c'est McEnroe qui passe à Connors, qui passe à McEnroe, qui passe à Connors qui passe, je crois, à McEnroe... »

En fait, aujourd'hui, avec le recul nécessaire... Le recul est toujours nécessaire, comme le soulignait magnifiquement Louis Aragon dans sa fameuse lettre à Staline, pardon à Brejnev : « Cher Leonid, il faut déstaliniser notre parti. D faut que tu fasses, toi aussi, ce grand pas en avant, car si j'avance et que toi tu recules », etc.

Avec le recul nécessaire, disé-je, il m'apparaît un peu tard que je n'aurais jamais dû quitter la rubrique des chiens écrasés. J'y excellais. Le mot n'est pas trop fort. Je peux bien l'avouer aujourd'hui sans fausse

modestie. Pour alimenter jour après jour ma rubrique des chiens écrasés quoi qu'il arrive, il m'arrivait d'écraser les chiens moi-même !

Par la suite, j'ai changé de journal. Là on m'a confié la rubrique des enfants martyrs. J'en ris encore. Un jour, on m'envoie avec un photographe chez un couple de brutes qui défonçaient leur môme de 7 ans à coups de pelle à charbon et l'asseyaient périodiquement sur le poêle, pas méchamment, comme ça, pour tuer le temps en attendant l'ouverture du gérant Nicolas. Quand nous arrivons sur les lieux, le père et la mère sont déjà en cabane. L'enfant est là, sur les genoux d'une voisine qui le couvre de caresses et de bonbons. C'est sans doute son premier jour de joie depuis sa naissance, à ce petit. Vous savez comme sont les enfants, futiles et tout, ils oublient. Alors celui-ci sourit, franchement, largement, complètement. Seulement moi, j'étais très ennuyé. Pour la photo... Là encore, il faut me comprendre. Avant de venir faire le reportage, j'avais déjà envoyé mon titre au marbre : « Enfants martyrs, deux points. En larmes et défiguré, Pierrot, 7 ans, hurle de douleur, voir page 3.»

« Qu'est-ce qu'on fait? demande le photographe. Il est pas en larmes, il hurle pas de douleur, et en plus, il est même pas défiguré ! »

En effet, les parents indignes avaient pris soin, par un souci d'honorabilité bien compréhensible, de ne pas abîmer le visage du gamin. Certes nous aurions pu lui photographier les fesses... Mais une photo de fesses, à la une d'un journal respectable, vous n'y pensez pas... Alors? Que faire pour que cette tête d'ange ronronnant de plaisir justifie mon titre ?...

« Ah ben, dit le photographe, y a qu'à lui casser la gueule. Je vois pas d'autre solution. » Et, joignant le geste à la parole, il envoya une gifle au gamin, grâce à quoi la France profonde put dès le lendemain s'émouvoir sur les enfants martyrs. Cette histoire est seulement à moitié fausse, je tiens vachement à le souligner : ce journaliste n'était pas moi. Mais si jamais un pochard septuagénaire semi-grabataire et confit dans la Suze-cassis s'effondre en pleurant près de vous sur le zinc d'un bistrot de la rue Montmartre en vous racontant qu'il a fait ça, lui, ne le croyez pas : comme dit ma concierge, « Y racontent n'importe quoi, ces journalistes ».

Donc, Jean Constantin est coupable, mais son avocat vous en convaincra mieux que moi.

Jean Constantin : Cette grosse feignasse de musicien super-doué a notamment écrit une chanson intitulée: «Où sont passées mes pantoufles?» qui raconte son amour impossible pour deux charentaises

fugueuses.

Réquisitoire contre Patrick Poivre d'Arvor

29 octobre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Mon président pour de rire,
Monsieur l'avocat du barreau de mes deux chaises,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.

Ah, le beau jeune homme que voilà ! Ah, qu'il est beau ! Ah, qu'il a la jambe élancée, la main fine et les dents longues ! Ah, Dieu me tripote, quel émoi quand mon regard croise le tien, Passe-moi-l'Poivre-d' Abord, j'en viendrais à douter de ma virilité et à regretter de ne point être avocat pour pouvoir péder moi aussi.

N'est-ce point un signe du destin, mesdames et messieurs les jurés, que la présence parmi nous, aux premiers jours de l'automne, d'un vrai romantique ?

Ah, l'automne ! « Les sanglots longs, des violons, de l'automne, bercent mon cœur d'une langueur comme qui dirait monotone. » Ne sont-ils point sublimes ces vers douloureux que lançait hier soir vers la nue embrasée la voix désolée de Paul Verlaine, au Pop Club de Rimbaud Arthur ?

Faudrait-il que j'aie le cœur aussi sec que le gosier d'un bébé du Sahel, monsieur le président, pour réclamer la peine maximum à l'encontre d'un authentique vrai nouveau romantique? D'un homme éperdu de l'éternel chagrin des enfants du siècle, d'un homme qui vit sa mort jour après jour en adorant la vie, d'un homme qui va, l'écharpe au vent mauvais, frissonnant dans l'éprouvante amertume des sous-bois de l'automne, où le loup de Vigny finit d'exhaler son impossible râle ? D'un homme, enfin, déchiré par les contradictions insupportables de sa personnalité de demi-dieu vivant, moitié Chateaubriand, moitié Jean-Claude Bourret.

Toute mon enfance a été bercée du chant désolé du romantisme. Oui, moi aussi, Passe-moi-l'Poivre, moi aussi, j'ai appris tout enfant à comprendre la mouvance émotionnelle de cette errance éclairée de la pensée lyrique qui nous conduit naturellement à laisser prévaloir le sentiment sur la raison et l'imagination fertile sur la froide analyse. Vous me suivez, sinon j'connais une histoire belge?

Oui, moi aussi, Passe-moi-l'Poivre, j'ai vécu cela grâce à l'éducation romantique de mes parents. Père allait, l'écharpe au vent mauvais, frissonnant dans l'éprouvante amertume des herbes en friche de l'automne (il était romantique-exhibitionniste au bord du périphérique Nord), et Mère vivait sa mort en adorant la vie, vibrant au son du cor, le soir au fond du couloir (elle était dame-pipi romantique, chez René, le roi du chateaubriand-pommes vapeur).

Et moi, je suis leur enfant fragile et gracieux, et nous sommes des milliers d'enfants de l'aube qui souffrons, l'âme écorchée comme Lamartine, le cœur en pleurs comme Chopin, et l'air con comme Gonzague. Saint-Brieuc, terre sauvage où chante la bise et fiente la mouette, Saint-Brieuc, où la Bigoudène est de passage, puisqu'elle est du Finistère et pas des Côtes-du- Nord, faut pas chercher à me baiser sur la géo, Saint- Brieuc dont je me demande pourquoi j'en parle, Saint-Brieuc est le berceau du romantisme, à cinq cents bornes près, mais on ne va pas chipoter. Et c'est là, mesdames et messieurs les jurés, en vacances à Saint-Brieuc que j'ai découvert et aimé le livre émouvant de File-moi-le-Sel, *Les Enfants de l'aube*.

Je ne vous en révélerai pas ici toutes les ficelles, d'ailleurs peut-on parler de ficelles alors qu'il s'agit bien plutôt de cordes, et même, tant l'amour est présent à chaque chapitre, de corde à nœuds.

Mais quel chef-d'œuvre ! Jamais nous ne remercierons assez Patrick Fais-voir-aussi-la-Moutarde pour son livre dont au sujet de son talent duquel la littérature française elle serait pas été pareille si qu'y serait pas été publié.

Les Enfants de l'aube nous conte l'histoire d'un adolescent leucémique qui rencontre dans un hôpital à leucémiques une jeune Anglaise leucémique. Dans un style leucémique également, l'auteur nous conte la passion brûlante et désespérée de ces deux êtres fragiles mais tremblants d'amour qui vont vers leur destin, la main dans la main et la zigounette dans le pilou- pilou.

Malgré la maladie qui fait fuir leur entourage et notamment les marchands d'assurance vie, Alfred de Vignette et Ginette de

Chateaubriand, nos deux héros, décident de forcer le destin et de donner la vie à un enfant. Afin de mettre toutes les chances de réussite de ce projet insensé de leur côté, ils commencent par observer deux papillons.

« Sois mienne, dit Alfred, page 36.

Take it off, mother is comin' (ôte ta main, v'ià ma mère) », dit Ginette, dans la langue de ses pères, car elle en avait deux.

A ce stade du récit, le lecteur est bouleversé et se sent défaillir, car il en est du romantisme fiévreux comme de la moule pas fraîche : quand on en abuse, ça fait mal au ventre. Un mois plus tard, Alfred de Vignette et Ginette de Chateaubriand, qui étaient allés voir *Love Story* pour se remonter le moral, se retrouvent en tête à tête, par un doux crépuscule de septembre, au bord du lac Léman. La splendeur feutrée du jour qui se meurt sur la campagne belge étreint le cœur de la malheureuse enfant. Elle sait que sa fin est proche. La veille, à l'insu de son jeune amant, elle a consulté le plus grand cancérologue de Genève qui lui a dit : « C'est trois cents francs. »

« My darling, mon pauvre amour, dit-elle, qu'allons- nous devenir ? Je sens la vie me quitter doucement, mais je ne veux pas mourir. Que faire ?

- Observons deux papillons », répond-il, page 87.

Et il la prend dans ces bras tandis que l'astre du jourse fond sur le lac endormi, page 88.

Puis c'est l'heure terrible de l'aveu. Un jour, alors qu'ils jouent tous les deux à cache-cache, la jeune femme, rongée par le mal, décide de dire à son amant qu'elle attend un enfant de lui.

« I am in the clock, dit-elle. (Je suis dans la pendule.)

- Mon dieu, un enfant. Tu en es absolument certaine, ma chérie ?

Oui, mon amour, je ne puis me tromper : le mois dernier, j'ai pas vu venir, dit-elle, de plus en plus romantique.

- Mais, ma chérie, c'est merveilleux. Viens m'embrasser. Observons deux papillons. »

A la fin du livre, le lecteur ne contient plus ses larmes. En effet, la malheureuse mère ne survivra pas à la naissance de son enfant, une petite fille que son père appellera Grenelle en hommage à La Motte- Piquet Grenelle, le peintre romantique du changement à Réaumur-Sébastopol.

Le livre se termine en douloureuse apothéose par cette image insoutenable du père arpentant la plaine d'Irlande brumeuse et glacée où se lève un pâle soleil d'automne. L'homme va, brisé, soutenu par sa mère et sa sœur, comme lui vêtues de noir. Soudain, il s'arrête face à la lande

austère et, regardant tour à tour les deux femmes, il s'écrie : « Observons trois papillons ! »

Je rappelle le titre : *Les Enfants de l'aube,* par Patrick Poivre d'Arvor, chez Jean-Claude Lattès. Deux cent trois pages de romantisme décapant pour le prix d'un kilo de débouche-évier. Et maintenant, je rappelle le pitre.

Patrick Poivre d'Arvor: C'est le type qui remplace Claire Chazal sur TF1 du lundi au jeudi.

Réquisitoire contre André Balland

4 novembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Super-Charlottes, super-Chariots,
Monsieur le Massif central au sommet dégarni par la violence du vent de l'histoire,
Maître ou ne pas mettre,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.

« Querellus editoriam, ça va comm'sum. »

« Cessons de chercher querelle à l'éditeur», disait déjà Pline l'Ancien il y a près de deux mille ans. Rarement, au cours de l'histoire du monde, une profession aura été autant controversée que celle d'éditeur. Aujourd'hui encore, on accuse les éditeurs d'exploiter les auteurs. Dieu merci, ce n'est pas l'avis de tous. A la question : « Les éditeurs sont-ils un mal nécessaire? » 100 % des maquereaux de Pigalle interrogés répondent : « Oui, bien sûr. Si y a personne pour les pousser au cul, les livres, y restent dans la rue au lieu de monter dans les étages. »

« Opinus dixit Tontonem » : j'approuve sans réserve ce que dit mon oncle, dit Pline le Jeune, qui n'était pas le fils mais le neveu de Pline l'Ancien.

Qui était Pline l'Ancien? Qui était Pline le Jeune? Voilà une question d'actualité. Au reste il n'y a pas à s'y tromper : c'est un problème qui préoccupe réellement les jeunes, comme le prouve à l'évidence l'anecdote édifiante que je garde fraîche en mémoire et que je brûle de vous narrer ici, chers socialo-Bretéchertes et socialo-Charlots. Dimanche dernier, je revenais de l'église Saint-Honoré-d'Eylau, confortablement installé dans ma somptueuse Limousine. Il faut vous dire qu'en semaine je suis confortablement installé dans une simple Paimpolaise, tandis que le

dimanche, eh bien, mon Dieu, oui, je m'autorise le luxe d'une Limousine dont j'apprécie autant la beauté du châssis que la capacité du réservoir ou l'automatisme de l'allume-cigare...

Or ne voilà-t-il pas qu'au beau milieu de la place Louis-XV, que la populace s'obstine à appeler aujourd'hui « place de la Concorde », un jeune cycliste de type étudiant, ou maghrébin, c'est pareil, fonce droit sur mon automobile où je tentais de maintenir un bon petit cent vingt de moyenne tout en parcourant le bulletin paroissial du 16e arrondissement. Aujourd'hui encore, je reste persuadé que cet imbécile ne m'a même pas vu. Toujours est-il qu'il m'a cassé un phare à l'aide de sa tête, qu'il avait dure, puisque aussi bien il s'est relevé presque aussitôt. Tandis qu'il se précipitait vers moi, il me sembla opportun de détourner la conversation, qui pouvait s'avérer houleuse, vers les chemins élevés de la pensée culturelle. D'autant qu'il m'est peu souvent donné d'échanger des idées avec les jeunes, dont la promiscuité me répugne généralement autant qu'elle agace les trois bergers allemands qui défendent les fils barbelés électrifiés de ma maison.

« Dites-moi, mon jeune ami, lancé-je à ce garçon qui secouait à présent frénétiquement la poignée de ma portière, avez-vous lu Pline l'Ancien ?

- Ah, je vais me le farcir ! Je sens que je vais me le farcir, me répondit-il.

- Ah bon ? Et Pline le Jeune ?

- Ah, je vais me le farcir ! Je sens que je vais me le farcir. »

On voit bien, mesdames et messieurs les chariots et les charlottes, à la lumière de cette historiette édifiante, combien la jeunesse de ce pays est assoiffée de culture.

A l'âge de cet adolescent, dont l'autopsie pratiquée par mon frère, le docteur Desproges, a révélé qu'il était ivre mort quand il s'est suicidé avec mon cric, à son âge, dis-je, nous avions la chance d'avoir des parents qui nous inculquaient patiemment le goût des arts et des lettres et l'amour de l'histoire des pays civilisés. Je fais évidemment allusion aux gens de mon milieu, et non pas aux parents pauvres dont on sait qu'aujourd'hui encore ils passent en lessives ou au fond de la mine le temps qu'ils négligent de consacrer aux choses de l'esprit.

Moi qui vous parle, bande de chariots, j'étais capable à 18 ans, de citer de mémoire des passages entiers des lettres de Chopin à Musset. Aujourd'hui, misère ! Demandez à un jeune homme de 18 ans ce qu'il connaît par cœur. Rien. Rien, si ce n'est l'adresse de l'Agence nationale

pour l'emploi la plus proche de son domicile.

La seule évocation du courrier qu'échangèrent le Polonais mélancolique et le poète de toutes les douleurs bouleverse encore mon âme perpétuellement ballottée entre la passion romantique du siècle dernier et le désarroi tragique de ce siècle-ci. (Par exemple, j'aime beaucoup *Dallas.)*

J'ai justement sous les yeux le texte inédit de la lettre bouleversante et tout à fait confidentielle dans laquelle Alfred de Musset décrit à Frédéric Chopin les premiers instants de son idylle farouche avec George Sand :

Paris, ce 14 mars 1831.

A.M./P. [A. M. = Alfred de Musset. P désigne évidemment l'initiale de Patricia, la secrétaire de Musset.]

« Objet : de convoitise. »

Destinataire : Frédéric Chopin, 17, impasse Jaru-
zelski,
Varsovie.

Monsieur,

Suite à notre entretien du 11 courant, j'ai l'honneur de vous faire connaître par la présente l'émoi où mon cœur est plongé. Cependant la nature et l'objet des rapports qui nous lient vous et moi dans l'affaire Sand ne m'autorisent pas plus que l'obligation de réserve à laquelle nous sommes tenus d'envisager dès aujourd'hui de révéler au grand jour les éventuels développements blennorragiques de cette affaire. Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments romantiques. Tu as le bonjour d'Alfred.

Plus bouleversante encore est la réponse de Chopin à Musset, en date du 31 mars, dans laquelle le compositeur raconte à son ami son entrevue sentimentale avec la même George Sand :

F. C./P. [P désigne l'initiale de Patricia. Musset et Chopin partageaient aussi leur secrétaire.]

Cher Mumu,

Pom, Pom, Pom, Pom. Dieu soit béni. J'ai tenu Aurore dans mes bras. [Aurore Dupin, bien entendu, Aurore étant le prénom à l'état civil

de George Sand. Moi-même, quand je vis avec un nègre, je me fais appeler Ingrid, ça l'excite.]

Ma joie est grande, cher Alfred. Imagine la scène. Il est près de minuit. Aurore est penchée à la fenêtre sombre où l'intensité de la nuit nous serre le cœur. Son cou adorable me renvoie la lueur de la chandelle que je porte vers elle. Elle se tourne enfin. Je lui fais pouet-pouet, elle me fait pouet-pouet, et pis ça y est.

Qu'ajouter encore sur Pline l'Ancien et sur Pline le Jeune que l'on ne sache déjà? Que le premier était naturaliste et que le second, son neveu, périt dans la terrible éruption du Vésuve qui raya de la carte Pompompéï et Janculanum? Que Pline l'Ancien était le fils de Bliroute Ier et de Nadine Zlobi, la belle esclave phénicienne à la peau de zéphyr et au regard de mistral ? On disait qu'elle avait un regard de mistral parce qu'elle avait toujours un œil vers Paris et l'autre vers Marseille.

Donc, Balland est coupable.

Non, je n'ajouterai rien. La culture, c'est comme l'amour. Il faut y aller à petits coups au début pour bien en jouir plus tard.

Au reste, « est-il vraiment indispensable d'être cultivé quand il suffit de fermer sa gueule pour briller en société ? », comme le dit judicieusement La Rochefoucauld qui ajoute : « La culture et l'intelligence, c'est comme les parachutes : Quand on n'en a pas, on s'écrase. »

André Baliand : Éditeur maintes fois cité dans la presse par les journalistes dont il publiait les livres.

Réquisitoire contre Robert Dhéry

5 novembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Territoires d'outre-Mer, territoires d'outre-Père,
Cher Massif central,
Chère Péninsule ibérique,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

Je dois en convenir : dans cette affaire Robert Dhéry, l'instruction a été menée tambour battant. Quand je dis qu'elle a été menée tambour battant, je veux dire que le juge d'instruction, qui fait majorette dans la fanfare de Saint-Flagrand-les-Deux-Délires, n'a pas pu me communiquer le dossier à temps, trop occupée qu'elle était à se secouer les deux baguettes dans le rantanplan, à cause des répétitions de la fête du jumelage entre Chaud-de-Fond et Villers-de-Lance (ou Chaude-Lance avec Villers-de-Fond ?) Que faire alors ? Pousserai-je le mauvais goût jusqu'à parler d'autre chose que du sujet qui nous préoccupe tous aujourd'hui ? Je vais me gêner !

Je pense qu'il est temps pour nous de nous rappeler Jonathan Sifflé-Ceutrin, qui est l'inventeur du pain pour saucer.

Il y a les inventeurs lumineux, dont la gloire fracassante résonne longtemps après eux à travers les plaines infinies de la connaissance humaine. Et puis il y a les inventeurs obscurs, les génies de l'ombre, qui traversent la vie sans bruit et s'effacent à jamais sans que la moindre reconnaissance posthume vienne apaiser les tourments éternels de leur âme errante qui gémit aux vents mauvais de l'infernal séjour, sa désespérance écorchée aux griffes glacées d'ingratitude d'un monde au ventre mou sans chaleur ni tendresse.

Parmi ces besogneux du progrès, ces gagne-petit de la connaissance, qui ont contribué sans bruit à faire progresser l'humanité de l'âge des cavernes obscurantiste à l'ère lumineuse de la bombe à neutrons,

comment ne pas prendre le temps d'une pensée émue pour nous souvenir de Jonathan Sifflé-Ceutrin, l'humble et génial inventeur du pain pour saucer ?

Jonathan Sifflé-Ceutrin, dont le bicentenaire des deux cents ans remonte à deux siècles, est né le 4 décembre 1782 à Saçufî-les-Gonesses, au cœur de la Bourgogne gastronomique, dans une famille de sauciers éminents. Son père était gribichier-mayonniste du roi, et sa mère, Catherine de Médussel, n'était autre que la propre fille du comte Innu de Touiller-Connard, qui fit sensation, le soir du réveillon 1779 à la cour de Versailles en servant la laitue avec une nouvelle vinaigrette tellement savoureuse que Marie-Antoinette le fit mander le lendemain à Trianon pour connaître son secret.

« C'est tout simple, Majesté. Pour changer, j'ai remplacé le chocolat en poudre par du poivre !

- Voilà qui est bien, comte Innu de Touiller-Connard. Continue, je te dis. Oh oui, c'est bon. Oh la la, oh oui. »

Bien évidemment, l'enfance du petit Jonathan Sifflé-Ceutrin baigna tout entière dans la sauce. Debout sur un tabouret, près des fourneaux de fonte où ronflait un feu d'enfer, il ne se lassait jamais de regarder son père barattant les jus délicieux à grands coups de cuillère en bois, tandis que sa mère, penchée sur d'immenses poêlons de cuivre rouge, déglaçait à petites rasades de vieux cognac le sang bruni et les graisses rares des oies du Périgord dont les luxuriantes senteurs veloutées se mêlaient aux graciles effluves des herbes fines pour nous éblouir l'odorat jusqu'à la douleur exquise des faims dévorantes point encore assouvies. Hélas, au moment du repas, la joie pré-stomacale de Jonathan se muait invariablement en détresse. Quand il avait fini d'avaler en ronronnant l'ultime parcelle de chair tendre que son couteau fébrile arrachait au cuissot du gibier, il restait là, médusé, pantelant de rage et boursouflé d'une intolérable frustration devant le spectacle insupportable de toute cette bonne sauce qui se figeait doucement dans son assiette, à quelques pouces de ses papilles mouillées de désir et de sa luette offerte, frissonnante d'envie, au creux de sa gorge moite dans l'attente infernale d'une bonne giclée du jus de la bête entre ses lèvres écartées.

En vérité, je vous le dis mes frères, il faut être végétarien ou socialiste pour ne pas comprendre l'intensité du martyre qu'enduraient quotidiennement les malheureux gastronomes de ces temps obscurs. Soumis aux rigueurs d'un protocole draconien qui sévissait jusqu'au tréfonds des campagnes où le clergé avait réussi à l'imposer en arguant,

comme toujours, la valeur rédemptrice de la souffrance, les malheureux dégustaient leurs plats de viandes en sauce à l'aide de la seule fourchette et du seul couteau, après qu'un décret papal de 1614 eut frappé d'hérésie l'usage de la cuillère.

Pour bien imaginer la cruauté d'une telle frustration, essayez vous-mêmes, misérables profiteurs repus de la gastronomie laxiste de ce siècle décadent, de saucer un jus de gigot à la pointe d'un couteau ou entre les dents d'une fourchette. C'est l'enfer ! C'est atroce ! C'est aussi définitivement intolérable qu'une nuit passée dans un poumon d'acier avec Carole Laure à poil couchée dessus !

Curieuse coïncidence, c'est le jour même de son vingtième anniversaire que Jonathan Sifflé-Ceutrin eut l'idée de sa vie, l'idée géniale qui allait transformer enfin le supplice tantalien du festin para-saucier en délices juteux inépuisables. C'était le 4 décembre 1802. Ce siècle avait deux ans. Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte, et déjà Bonaparte perçait sous Joséphine.

Jonathan soupait au Sanglier Chafouin, le restaurant en vogue du gratin consulaire, en compagnie d'une jeune camériste bonapartiste de gauche qu'il comptait culbuter au pousse-café. C'était un gueuleton banal : hors-d'œuvre variés, sangliers variés, fromage ou pain. Je dis bien «fromage ou pain». On sait qu'il aura fallu attendre 1936 et le Front populaire pour que les travailleurs obtiennent conjointement, au prix de luttes admirables, les congés payés et les cantines d'usine avec fromage et pain. En mai 68, les responsables CGT qui s'essoufflaient dans leur cholestérol gorgé de Ricard, à la traîne des étudiants, voulurent ne pas être en reste et exigèrent des patrons la seule réforme logique après celle du fromage et pain : le remplacement de fromage ou dessert par le tant attendu fromage et dessert qui aurait dû normalement déboucher sur le vrai changement, c'est-à-dire l'abolition pure et simple de l'odieux dessert ou assiette en un nouveau dessert et assiette, stade ultime du progrès socialiste avant la réforme des réformes qui offrira aux travailleurs le véritable choix populaire que le grand frère soviétique a déjà mis en place : goulag ou lavage de cerveau.

Or donc, Jonathan Sifflé-Ceutrin finissait son sanglier Melba sauce au grand veneur quand le serveur, un ancien hippie de la campagne d'Egypte, gorgé d'herbes toxiques et de calva du Nil, laissa malencontreusement choir sa corbeille à pain sur la table où Jonathan commençait à baiser des yeux sa camarade pour oublier la sauce qui se figeait déjà et dans laquelle une énorme tranche de pain de campagne

vint s'enliser dans grand floc grasseyant. « Bon sang mais c'est bien sûr ! » s'écria le jeune homme. Et, s'emparant d'une autre tranche moelleuse, il la tendit à sa compagne qui n'était autre que Marie Curry, créatrice de la sauce du même nom, et lui dit : « Marie, trempe ton pain, Marie, trempe ton pain dans la sauce. » Ce qu'elle fit bien sûr. Alors, miracle, le jus bien gras fut aspiré Soudain par la mie que la jeune femme s'écrasa sur la gueule en happant comme une bête goulue, et la bonne graisse vineuse à la crème beurrée à l'huile de saindoux margarinien saturée de vin chaud à l'alcool à brûler du père Magloire lui envahit divinement l'estomac dont le joyeux cancer naissant n'en demandait pas temps.

Jonathan Sifflé-Ceutrin venait d'inventer le pain pour saucer. Vingt-cinq ans plus tard, son fils Léon déposa le brevet du pain pour pousser et c'est en 1869 que son gendre Jean-Louis Fournier-Gaspard inventa conjointement la mouillette et le rat à la coque dont les communards furent si friands.

Donc Robert Dhéry est coupable, mais son avocat vous le dira mieux que moi !

Robert Dhéry: Les Branquignols - qu'il dirigeait - prouvent qu'un certain comique peut triompher dans le monde entier pendant de nombreuses années et paraître soudain con à pleurer.

Réquisitoire contre Reiser

8 novembre 1982

Français, Françaises, je vous ai compris...
Belges, Belges,
Mon président mon chien,
Monsieur l'avocat plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

«Plus c'est pauvre plus c'est con», disait Karl Marx...

Karl Marx qui avait oublié d'être con lui-même, sinon il aurait pas écrit *Mein Kampf*... ou *Le Capital*.

Combien d'entre nous, mesdames et messieurs les jurés, combien d'entre vous, bandes de piliers de flippers gavés de coca-cola, combien d'entre vous ont lu *Le Capital*? A partir du *Capital,* c'est la bourgeoisie qu'on assassine, mais vous vous en foutez, misérables. Peu vous chaut qu'on assassine la bourgeoisie. Vous n'en avez rien à secouer. Qui a tiré sur J. R. ? C'est ça votre problème, bande de légumineuses surgelées du cortex !

Pourtant, Dieu me tripote, n'est-ce point un devoir sacré que de lire Marx et Engels et Lénine ? Allez-vous rester anticommunistes primaires toute votre vie alors qu'il suffît de lire Marx une fois pour devenir aussitôt anticommuniste secondaire ?

Ah, certes, *Le Capital* est un livre austère. C'est un peu comme l'annuaire : on tourne trois pages et on décroche...

« Plus c'est pauvre, plus c'est con ? »

Quand on observe attentivement une photographie de Jean-Marc Reiser enfant, on est frappé d'emblée par l'absence de gourmette et de pelisse de fourrure qui caractérise la vêture du sujet. Cet arrogant laisser-aller vestimentaire ne constitue-t-il point, mesdames et messieurs les jurés, le signe de ralliement ostentatoire des pauvres ?

« C'est à ses vêtements élimés qu'on reconnaît le communiste »,

disait le regretté Heinrich Himmler, qui était toujours très propre sur lui. Himmler, je le précise à l'intention des jeunes et des imbéciles, n'était pas un gardien de but munichois, mais un haut fonctionnaire allemand que le chef de l'État de ce pays avait plus spécialement chargé de résoudre le problème de la surpopulation des commerçants en milieu urbain, par la création de voyages organisés gratuits. C'était un homme affable, capable d'une grande concentration, mais volontiers rieur et prime- sautier. D avait de longues mains très blanches, il adorait les fleurs et les chiens de bergers, si possible allemands, avec pedigree.

Pendant la guerre, cet homme délicat préférait passer ses week-ends à Amsterdam plutôt qu'à Auschwitz où les apatrides pissaient sur les tulipes. « Et puis d'ailleurs, disait-il lui-même en riant, on ne peut pas être à la fois au four et au moulin. »

« Plus c'est pauvre, plus c'est con. »

« D'un père inconnu et d'une mère qui faisait des ménages, j'ai grandi en Lorraine dans le monde des prolos », se vante Reiser.

Comment s'étonner, dans ces conditions, que l'enfant ait si vite mal tourné, dans un monde sans amour, sans chaleur, et, qui sait, sans magnétoscope ?

Tout petit, Jean-Marc Reiser est déjà vulgaire. Par exemple à la fin de son biberon, il rote. D'autres eussent pété. Un autre, au cœur moins sec, eût à cœur de remercier l'Assistance publique et les allocations familiales sans lesquelles le biberon du pauvre contiendrait plus de lait que de schnaps. Mais lui, non, il rote.

A l'âge de 8 ans, alors que le petit Régis Debray apprend déjà les bases du néo-romantisme castriste sur l'es genoux de Louis Aragon, Jean-Marc Reiser, lui, apprend déjà les bases du néo-scatologisme anarchiste en gagnant le premier prix du concours de châteaux de sable du *Figaro* grâce à son Mont-Saint- Michel entièrement réalisé en crottes de chien. (Je signale pour l'anecdote, et malgré la honte que j'en ai, que les chiens de Reiser enfant s'appelaient Rie et Rac, et que l'infâme adorait apprendre le caniveau au second en lui criant : « Vas-y, chie, Rac... »)

Quant à son père inconnu, un adjudant-chef impuissant et basané de type Préfontaines venu besogner en vain sa mère au-dessus de l'évier en lui vomissant dans le cou les jours de paye, ce petit saligaud ne lui disait même pas bonjour ! Alors que si ça se trouve, misérable fils indigne, c'était le soldat inconnu, votre papa.

Après tout, on peut fort bien dormir sous l'Arc de Triomphe sans avoir pour autant la flèche impériale et triomphale. Vous rendez-vous

bien compte, mesdames et messieurs les jurés, que ce petit être insignifiant qui croupit là, sur le banc de l'infamie, et qui compte bien sur votre laxisme décadent d'Occidentaux lâchement boursouflés de socialisme gluant pour partir d'ici libre et serein dans un quart d'heure, malgré la plaidoirie du promoteur de poisson fumé ci-joint, vous rendez-vous compte, disé-je, avant d'être interrompu une fois de plus par moi-même, que cet homoncule harakirien d'obédience aérophagique est peut-être le fils du soldat inconnu, et que, alors même que ce père sublime d'entre les pères sublimes venait honorer sa maman, ce minuscule salopard ne le saluait même pas ? Pourtant, misérable, qu'est-ce qui vous empêchait de lui ranimer la flamme, pendant qu'il déposait sa gerbe ?

Plus tard, à l'âge pénible où l'amour et les boutons éclatent sur la figure des adolescents, Jean-Marc Reiser se fait jeter du patronage Saint-Maurice-Thorez de Longwy pour avoir mis un porte-jarretelles à la statue de Staline : « Je m'en fous d'être viré des jeunesses coco, je préfère les jeunesses caca », dit-il au gentil organisateur, avant de s'inscrire successivement au CERES, aux francs-maçons, aux Jeunes Giscardiens, pour finir à l'amicale des constipés pensifs du journal *Le Monde* où ses nombreuses relations scatophages parmi les sommités ano-rectales inhibées de cet éminent quotidien lui permettent rapidement d'entamer une luxuriante carrière d'humoriste graphique. Aujourd'hui encore - mais qui le sait? - c'est Reiser qui dessine la désopilante carte de France météorologique du *Monde* qui fait hurler de rire tous les jours des milliers de lecteurs. Pour s'en convaincre, il suffit de prendre n'importe quel avion d'Air Inter et de regarder le troupeau des cadres supérieurs abrutis qui sont parqués dedans. Il y en a toujours un qui se marre. C'est celui qui a compris le bulletin météo. Les autres, pendant que leurs femmes vont essayer des culottes de soie dans les magasins de Passy avant d'aller revoir *Histoire d'O* sur les Champs-Elysées, se lamentent sur le tassement des bourses. Qui plaindra le malheureux cadre supérieur, sans cesse tiraillé entre son taux de cholestérol et la chute de Wall Street où l'indice Dow Jones est retombé jeudi en dessous de la barre des 900 pendant que l'indice de la compagnie des changes restait inchangé alors que le franc français face au mark sur la scène monétaire après l'enquête de conjoncture de l'INSEE... Est-ce que vous croyez que c'est rigolo pour un cadre aéroporté de rester frileusement à l'abri de la barre des 100 tandis que sa bourgeoise se fait frileusement défoncer la vertu à l'abri de la barre d'Émile ?

Cher Reiser, dans son œuvre impie, le cynisme et la trivialité

graveleuse le disputent à l'ineptie pathologique d'un monde fantasmagorique répugnant, qui se gausse des plus sombres misères humaines et souille, dans le même bain de fange nauséeuse et d'inextinguible haine, Dieu, les anciens combattants, les syndicats, l'Église, les déportés, ma sœur, la semaine de trente-neuf heures, les congés payés, la SPA, la bombe atomique et même madame Grâce Kelly qui, je l'espère, n'est pas à l'écoute aujourd'hui, elle qui a horreur de la vulgarité.

Tout cela est absolument navrant de la part d'un garçon intelligent qui, s'il avait bien voulu pousser jusqu'à l'ENA au lieu de rester pauvre, aurait pu, qui sait, devenir un jour dégustateur chez monsieur Lotus ou chef de cabinet chez monsieur Jacob Delafon.

Donc Reiser est coupable, mais son avocat vous en convaincra mieux que moi.

Jean-Marc Reiser: Le contraire de Jacques Faizant, c'est-à-dire intelligent, talentueux, grossier, obsédé sexuel, écologiste, pathétique, sensible, fin et mort.

Réquisitoire contre Maurice Siégel

12 novembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Mères siffleuses, pères siffleurs,
Mon président mon chien,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

Que la cour me pardonne, mais j'ai bien trop de respect pour la personnalité, pour le talent, pour l'œuvre de Maurice Siégel, et j'ai bien trop d'humilité pour l'insignifiance grotesque de mes propres balbutiements journalistiques de chroniqueur de coin de page, pour me permettre de requérir si peu que ce soit contre ce maître de la presse, que dis-je, ce pionnier de la radio, que dis-je, ce vieux lion des ondes, que dis-je, ce grand-père de l'information libre, que dis-je, ce fossile de la télégraphie sans fil. Non, Maurice, mon canard, non, je ne requerrai point contre vous, pour la bonne raison que le président a établi le chef d'accusation tout seul pendant que j'étais allé aux champignons avec la femme de Rego à qui j'ai fini par apprendre, à force de dévouement mycologique, à reconnaître au premier coup d'œil un Vietnamien tête de nœud d'une amanite phalloïde.

Aussi bien, mesdames et messieurs les jurés, plutôt que d'accabler un homme qui a plus fait pour la presse française que Mark et Spencer pour la capote anglaise, je suggère que nous consacrions ensemble les quelques instants qui me sont impartis avant la traditionnelle minute d'expression corporelle ibérique à commémorer ensemble le cinquantième anniversaire de la mort d'un homme qui laissera plus de traces dans l'histoire de France que les morpions dans l'histoire de ma

sœur. Car en vérité, je vous le dis, mes biens chers compatriotes, nous nous devons de ne jamais oublier nos chers disparus. Il y a un an, c'était Brassens. Il y a quinze ans, Marcel Aymé. Il y a douze ans, de Gaulle, le libérateur de la patrie, qui n'eut que le tort de se droguer au haschich, dont l'abus qu'il en fit lui valut son triste surnom d'homme des 18 joints.

Mais, et c'est à lui que je veux en venir, il est un autre général français dont personne ne fête jamais le souvenir, c'est le général Brissaud, qui mourut dans son lit, et non pas dans le mien qui est plus souvent réservé aux aspirations qu'aux expirations. D'ailleurs je vis avec un aspirant. Le général Brissaud, qui commanda pendant la Première Guerre mondiale la 12e division d'infanterie, a laissé à ce monde ingrat plus d'un texte sublime, mais aucun n'atteint la beauté glacée de sa fameuse note de service FQ 728, datée du 8 octobre 1916, concernant « Le vrai salut du vrai Poilu ». Oh, je sais, j'entends d'ici les beaux esprits glousser leur mépris et les anarchistes congénitaux ricaner dans les plis noirs de leur drapeau infâme. Ah, vous pouvez railler, mais n'oubliez jamais qu'un jour ou l'autre, c'est celui qui raille qui l'a dans le train. Oui, je sais, des générations de mauvais Français se sont moquées des écrivains militaires qui se sont usé la santé à décrire par le menu la marche à pied ou la meilleure façon de saluer, pendant que leurs subordonnés aux frais de la Nation allaient batifoler au front et salir leurs beaux habits dans la boue des tranchées.

Mais, en vérité, personne, aujourd'hui, personne, avec le recul du temps qui redonne aux choses leur vraie valeur, personne n'oserait plus sourire à la lecture de ce fulgurant chef-d'œuvre de la littérature stratégique moderne qu'est la note de service FQ 728 du 8 octobre 1916 du général Pierre-Henri Brissaud.

Grâce à mes relations privilégiées avec le haut état- major de l'armée de terre (je vis en concubinage avec la poilue de Verdun qui dirige les archives de la bibliothèque des Tranchées), j'ai réussi à me procurer l'édition originale de ce texte impérissable. J'ai décidé qu'il était de mon devoir de livrer aujourd'hui à mes contemporains ces pages grandioses. Je le fais évidemment en accord avec les héritiers du général Brissaud, et notamment son petit-neveu, le colonel Philémon- Philémoi Lachtouille, qui vient lui-même de rédiger une admirable brochure sur les bonnes manières à la guerre à l'âge atomique, dans laquelle il précise, je cite : « Que, même en 1982, la pratique du salut militaire ne doit pas être abandonnée et le subordonné doit y marquer beaucoup de respect pour le supérieur, sauf en cas d'attaque thermonucléaire surprise où le salut

pourra être effectué un peu plus vite. »

Qu'il me soit permis, mesdames et messieurs les jurés, monsieur le président, monsieur Siégel, de vous demander le plus grand recueillement pendant la lecture que je vais avoir l'honneur de vous faire de la note de service FQ 728 du 8 octobre 1916 du général Pierre-Henri Brissaud. Je demanderai également au public pendant cette lecture de respecter le sommeil de l'avocat de la défense, et je rappellerai une fois de plus aux uns et aux autres qu'il est strictement interdit de jeter de la nourriture au Portugais pendant les audiences.

NOTE DE SERVICE FQ 728

Le général commandant la division a constaté que, d'une façon générale, le salut était gauchement exécuté par les hommes et médiocrement rendu par les officiers. En conséquence, le salut sera exécuté à la 12e division d'infanterie conformément aux prescriptions ci-dessous :

A. Le salut du vrai poilu *(3 temps)*

1er temps - En vrai coq gaulois, se redresser vivement sur ses ergots, rassembler vigoureusement les talons. Porter la main droite dans la position du salut réglementaire, tendre tous ses muscles, la poitrine bombée, les épaules effacées, le ventre rentré, la main gauche ouverte, le petit doigt sur la couture du pantalon. Planter carrément les yeux dans les yeux du supérieur, relever le menton et se dire intérieurement : « Je suis fier d'être un poilu. »

2e temps - Baisser imperceptiblement le menton, faire rire ses yeux et dire intérieurement à l'adresse du supérieur : « Tu en es un aussi, tu gueules quelquefois, mais ça ne fait rien, tu peux compter sur moi. »

3e temps - Relever le menton, se grandir par une extension du tronc, penser aux boches et crier intérieurement : « On les aura, les salauds ! »

B. Le salut de l'officier *(2 temps)*

1er temps - Envelopper le soldat d'un regard affectueux, lui rendre le salut les yeux bien dans les yeux, lui sourire discrètement et lui dire intérieurement: « Tu es sale, mais tu es beau. » 2e temps - Relever le menton, penser aux boches et dire intérieurement : « Grâce à toi, on les aura les cochons. »

Merci.
Ces textes devront être appris par cœur.

Général Brissaud,
12e D. I.,
État-major P. C.,
8 octobre 1916

Quel lyrisme, mesdames et messieurs de la cour ! N'avons-nous point tous, à cette lecture, le cœur serré et les entrailles remuées jusqu'à l'anus? Alors que si je vous lis une note de service moderne... Tenez, celle-ci par exemple *(la montrer)* en date du 27 octobre dernier, à en-tête de Radio France, quelle sécheresse de ton :

COMMUNIQUÉ

27 octobre 1982 *N 357/82*

À l'occasion d'un chantier portant sur la réfection des terrasses, une bouteille de gaz propane a disparu. C'est la sixième en un mois.

Dans la mesure où cette bouteille serait retrouvée, il doit être signalé qu'il s'agit d'un gaz relativement dangereux et d'un maniement spécifique dont la fermeture supérieure de la bouteille peut céder à tout moment, et si le trou pète, le gaz part. Signé : Jean-Noël Jeanneney, PDG de Radio France.

Donc Maurice Siégel est coupable, mais son poilu vous en convaincra mieux que moi.

Maurice Siégel: Ce patron de presse qui s'était fait une réputation de rebelle en quittant Europe 1 avec d'énormes indemnités a ensuite créé ce journal de combat, ce brûlot incandescent ne ménageant personne, cet hymne à la liberté qui s'appelle *VSD,* l'hebdomadaire qui voit la vie en string.

Réquisitoire contre Sapho

16 novembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Mon président mon chien,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter.

Je sais que c'est autant fastidieux pour vous que pour moi d'entendre dire tous les jours « monsieur l'avocat le plus bas d'Inter », car, comme tous les calembours, celui-ci n'est jamais qu'un pet de l'esprit que son rabâchage quotidien ne peut que ravaler irrémédiablement au rang totalement dégradant de rafale de brise aérophage pour handicapé céphalique, mais si je me permets d'insister et de répéter encore, aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain, « monsieur l'avocat le plus bas d'Inter », c'est que j'ai appris de source sûre que ça fait chier l'actuel ministre de la Justice, dont le nom m'échappe. Cet homme - comme on le comprend - a horreur d'entendre, tous les jours, à la même heure, sur une radio d'État, dite de service public, un imbécile répéter inlassablement « monsieur l'avocat le plus bas d'Inter ». J'avoue en passant que ma propre irrévérence m'étonne moi-même. J'avais - et j'affichais - un tel respect pour le garde des Sceaux précédent, que j'avais appelé sobrement, ici même, « l'automne », rappelez-vous ce grand tronc mort avec juste deux feuilles qui dépassent.

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Mon président mon chien...

Savez-vous, tas d'infirmes culturels sous-enseignés, savez-vous que le fait de prononcer les mots « Françaises, Français » constitue une totale hérésie grammaticale. Ben oui, bande de flapis cérébraux, c'est une

énorme connerie pléonasmique, de dire « Françaises, Français ». C'est comme si je disais « Belges, Belges », j'aurais l'air d'un con !

Grammaticalement, connards, quand je dis « les Français», je sous-entends à l'évidence « les Français mâles et les Françaises femelles », et n'allez pas me taxer de misogynie, sinon j'envoie ma femme vous casser la gueule, c'est simple ! Parce que ça, c'est le genre d'attaque qui me rend dingue. Ça me fait penser à ces pétasses bitophobes du MLF de Kensington City, en Californie, qui avaient exigé qu'on changeât la devise de leur collège, « Tu seras un homme, mon fils », en « Tu seras un homme, ma fille ». C'est authentique.

Comment alors expliquer que tous les hommes politiques de ce pays, et quand je dis les hommes je pense aussi « les femmes », C. Q. F. D., comment expliquer que tous, de l'extrême droite à l'extrême gauche, tous commencent leur discours, à vous destinés, par une énorme faute de français (et de française). Comment est-ce possible de la part de gens sérieux et souvent cultivés dont la plupart - je ne parle pas de Marchais dont au sujet duquel que c'est pas sa faute si que rapport au niveau du plan de son inculture y serait pas été aux écoles -, comment est-il possible que de Chirac à Mitterrand tous ces notables s'adressent à vous à longueur d'antenne en perpétuant et perpétrant cette affreuse erreur de langage ? J'ai beau me creuser l'entendement, mesdames et messieurs, je ne trouve qu'une seule explication plausible : chez ces bonnes gens qui nous gouvernent, ou qui nous ont, ou qui vont ou qui re-re-vont nous gouverner, l'expression « Françaises, Français » signifie : « Bonjour les veaux, et bonjour à vous aussi les génisses, eh, oh, les gonzesses, vous aussi, oubliez pas de voter pour moi. Eh, les filles, vous avez vu : j'ai pas seulement dit "Français", j'ai dit aussi "Françaises", eh, oh, ma petite dame, ne m'oublie pas dans l'urne, ne me quitte pas, ne me quitte pas, laisse-moi m'aplatir plus bas que l'ombre de ton chien mais je t'en supplie vote pour moi. »

Voilà ce que veut dire « Françaises, Français ». La seule chose que j'espère, c'est qu'en ce moment même un de ces pourris, n'importe lequel, extrême droite, gauche ou centre, j'espère qu'il y en a un, au moins un, ou une, qui m'écoute, là, maintenant, tout de suite, et que ce soir ou demain, il va causer dans le poste. Alors celui-là, c'est sûr, ne pourra pas commencer son discours de pute par ces mots « Françaises, Français », sans se dire que ce matin même, au tribunal des rigolos, on lui aura mis le nez dedans.

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Mon président mon chien,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour…
Bonjour ma colère…

Par exemple quand je dis « mesdames et messieurs les jurés », je respecte la syntaxe. Comment vous faire comprendre ça sans avoir l'air pompeux et sans vous faire sentir mon profond mépris pour votre inculture crasse et votre consternante nullité syntaxique ? Comment, sans vous rabaisser au rang de crétins congénitaux, comment, mesdames et messieurs les jurés, vous faire comprendre que l'expression « les Français » sous-entend à l'évidence les hommes et les femmes de France, alors que « les jurés »… Bon. Attendez. Observons deux papillons. Non, madame. Pas maintenant. Remettez votre culotte. Si je dis « les Français sont des cons », j'englobe tous les hommes de France et toutes les femmes de France. En revanche, si je dis « les jurés sont des cons », le premier socialiste venu aura compris que je fais allusion, de façon grammaticalement restrictive, à vous cinq, ici, tassés comme une brochette de pintades abruties de maïs aux hormones, et le deuxième socialiste venu (attention, pas plus de trois, ça me fout les glandes), le deuxième socialiste venu aura compris que, si je veux faire sentir à l'auditeur la mixité du jury, force me sera de séparer verbalement les mâles des femelles en précisant « mesdames ET messieurs les jurés », la langue restant aujourd'hui encore le plus sûr moyen de distinguer les sexes surtout dans le noir où l'observation des us et coutumes des papillons ne saurait s'effectuer de visu. Je profite de cette digression entomologique pour signaler aux éventuels disciples de Jean-Henri Fabre la récente découverte du professeur William Stewart Kennedy, de l'université de Stratford, en Californie. Après dix années passées à observer minutieusement le comportement sexuel des mites des placards, cet éminent homme de science vient de révéler que, si ces minuscules arthropodes se reproduisent exclusivement dans l'obscurité totale, ce n'est pas, comme on l'a cru longtemps, par pudeur ou par timidité, mais parce que la porte du placard est toujours fermée. Certes, on peut sourire, mais en ce qui me concerne, si tant est qu'on doive le respect aux savants dans un monde sans morale, j'aurai toujours plus de respect pour les

enculeurs de mouches que pour les inventeurs de bombes à neutrons !

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Mon président mon chien,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour...

Il est bien évident que l'expression « public chéri, mon amour » ne correspond à aucune réalité tangible, du latin « tangere » : que l'on peut toucher. C'est une licence poétique. Une image. Je ne peux pas vous toucher tous. Je veux dire pas tous en même temps. Présentez-vous demain matin dans le grand hall de Radio France, à partir de 10 heures, nos hôtesses vous remettront des billets numérotés. Attention : venez de bonne heure, les places sur mes genoux sont limitées.

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Mon président mon chien,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

Donc Sapho est coupable, et son avocat vous en convaincra mieux que moi, et je pense que ce serait une bonne idée d'envoyer la petite rockeuse à la Petite Roquette...

Sapho: Chanteuse punk possédant un sens très sûr de l'art scénique et s'habillant de vieilles dentelles. Arsenic et vieilles dentelles. C'est fou comme un jeu de mots lamentable peut aider lorsqu'on n'a rien à dire sur quelqu'un.

Réquisitoire contre Marcel Marceau

23 novembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Tourterelles, tourtereaux,
Isabelles, isabeaux,
Damoiselles, damoiseaux,
Jouvencelles, jouvenceaux,
Maquerelles, maquereaux,
Béchamels, beaux chameaux,
Pucelles, puceaux,
Marcel, Marceau.
Mon président mon Saint-Bernard,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

Mon premier souvenir du mime Marceau remonte à plus d'un quart de siècle. J'étais alors un fort bel enfant bouclé aux grands yeux noisette dont les joues de pêche délicatement duvetées, j'arrête... ça m'excite.

Des années avant *Vos gueules, les mouettes !,* Marcel Marceau commençait déjà à faire un malheur en fermant la sienne tous les soirs devant une salle comble.

Je crois me souvenir que c'était celle du théâtre Sarah- Bernhardt, aujourd'hui rebaptisé « théâtre de la Ville », pour des raisons qui relèvent apparemment plus du crétinisme municipal à l'état pur que de l'antisémitisme caractérisé. Quelques heures avant le spectacle, j'étais rentré du lycée, par le métropolitain : le chauffeur de mère était aux sports d'hiver, alors que tout petit, déjà, je ne savais pas conduire les automobiles.

Or dans ce compartiment de métropolitain, le hasard voulut que je tombasse sur une demi-douzaine d'individus des deux sexes, c'est-à-dire zigounette ou pilou- pilou, qui gesticulaient désespérément en s'autobalançant des mandales dans la tronche sans dire un mot. C'était mon premier contact avec une équipe de sourds-muets. De nos jours, grâce aux efforts salutaires des uns et des autres pour une plus grande solidarité entre les hommes, grâce aussi au développement des idées nouvelles qui nous ont permis de comprendre enfin que les handicapés sont des gens comme les autres, nous pouvons nous fendre la gueule tous les jours à la télé en regardant le journal des sourds et des non-entendants.

Mais dans les années cinquante, dont au sujet desquelles que je vous cause, les malheureux sourds- muets n'avaient point encore de tribune pour s'exprimer entre eux et se communiquer un peu de chaleur humaine par le biais de leur désormais traditionnelle danse du scalp sans les jambes sur Antenne 2, tous les jours, avant la pub sur les chaînes haute-fidélité. Aussi l'enfant que j'étais, comme tout être humain confronté à l'étrange et à l'inconnu, ne pouvait-il qu'être partagé entre la crainte confuse et une vague commisération pour ces pauvres gens.

C'est pourquoi, mesdames et messieurs les jurés, quand le soir même de cette pénible rencontre métropolitaine le rideau du théâtre se leva sur cet homme, mon cœur naïf d'enfant fragile se souleva d'horreur. J'avais été élevé dans l'amour de Dieu et l'application permanente de la charité chrétienne, avec une telle exigence dans le respect des saints sacrements que, quelques jours plus tôt, maman avait voulu que l'hostie de ma communion solennelle à la Madeleine fût faite à la main chez Fauchon ! Mon cœur tout neuf, disé-je, se souleva d'horreur quand je compris ce soir- là que l'homme que nous jugeons ensemble aujourd'hui, mesdames et messieurs les jurés, ne faisait que gagner ignominieusement sa vie en se moquant ouvertement des malheureux infirmes sourds-muets dont j'avais le jour même touché du doigt l'immense détresse. Ah, Dieu me tripote, jamais, aussi longtemps que je vivrai, c'est-à-dire une bonne quarantaine d'années, j'espère, mon Dieu, s'il vous plaît, faites pas le con, réveillez pas mes métastases, j'ai déjà faim du printemps prochain, je veux rire encore et manger du confit d'oie, s'il vous plaît mon Dieu, merci. Jamais, disé-je, avant d'être assez grossièrement interrompu par Dieu, jamais je n'oublierai cette journée. D'abord ces pauvres gens couverts de bleus à force d'essayer de se dire bonjour en s'autofilant des baffes, et ensuite ce monstrueux clown au cynisme glacé, la gueule

enfarinée pour pas qu'on le reconnaisse, qui singeait sans pitié ces pauvres sourds-muets devant un parterre repu de bourgeois gloussants et de mémères glapissantes, l'âme au sec et le fibrome dans le vison. Ah, chrétiens, vous ne méritiez pas Jésus-Christ !

Bien sûr, je vous l'accorde, mesdames et messieurs les jurés, les infirmes sont ridicules. Mais qu'ils soient handicapés physiques ou mentaux, est-ce vraiment de leur faute? Je voyais tout à l'heure une immense affiche de monsieur Tino Rossi. Est-ce sa faute, à cet homme, moumoute en stuc et dents de plastique, la tronche ravalée par les ciments Lafarge et le bedon replâtré par Thermolactyl Babar, le Brummell des momies ? Est-ce sa faute, à cet homme, s'il n'est plus aujourd'hui qu'une prothèse vivante, tellement usagée qu'on dirait Charles Trenet ?

Non, Marcel, mon lapin, vous n'aviez pas le droit de vous conduire aussi bassement. Qu'ils soient débiles profonds, hydrocéphales, trichromosomiques ou speakerines à la télévision, les handicapés, moteur ou carrosserie, ont tous le droit à notre respect. Les aveugles ont le droit de regard sur les sourds. Les sourds ont le droit d'entendre les doléances des muets. Les culs-de- jatte ont le droit de vivre sur un grand pied, s'ils en ont les moyens, et comme le disait récemment sur France Inter l'ineffable docteur Tordjman, la quéquette pensante des hôpitaux de Paris, les manchots, eux-mêmes, ont le droit de prendre en main leur sexualité. Après tout, Dieu me chatouille, les imbéciles n'ont-ils point le droit de vote ? Y a qu'à voir le résultat.

Donc, le mime Marceau est coupable, et si vous n'êtes pas encore tout à fait convaincus, mesdames et messieurs les jurés, je me ferai une joie de vous le mimer à la sortie ! Mais avant de céder la parole à la traditionnelle minute d'expression corporelle ibérique, je ne résiste pas au plaisir d'illustrer mon propos par une anecdote authentique, une histoire d'aveugle. Cette histoire d'aveugle, je la dédie tout spécialement aux milliers d'aveugles qui nous écoutent et qui ont, j'en suis sûr, mille fois plus d'humour que les faux culs qui leur font l'aumône de leur pitié rabougrie en les baptisant « non-voyants » avec une pudibonderie de bigots cul-pincés tout à fait répugnante. Mais qu'attendre d'autre de ce siècle gluant d'insignifiance où l'hypocrisie chafouine est instaurée en vertu d'État par la lâcheté des cuistres officiels qui poussent la fourberie jusqu'à chialer sur la Pologne en achetant du gaz aux Russes.

Un soir que Ray Charles venait de donner un récital triomphal au Royal Festival Hall de Londres, une journaliste débutante, émue aux

larmes par tant de talent, vint l'interviewer en tremblant dans sa loge.

«C'était magnifique, monsieur, vous m'avez fait pleurer ! dit cette jeune fille. Il y a dans votre voix déchirée tout l'espoir du monde. C'est... c'est plus qu'un chant d'amour, c'est un cri de vie ! Mais... ce doit être horrible d'être aveugle de naissance. Comment faites-vous pour exhaler tant de joie malgré cette nuit totale où vous êtes enfermé ?

- Bof, répondit Ray Charles, faut se faire une raison, ma petite. Vous savez, on trouve toujours plus malheureux que soi. Moi qui vous parle j'aurais pu être nègre... »

Donc Marcel Marceau est coupable.

Marcel Marceau : Le mime Marceau a passé beaucoup plus de temps à parler pour expliquer ce qu'il voulait dire en ne disant rien qu'à se taire devant des salles muettes.

Réquisitoire contre Alain Gillot-Pétré

24 novembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Mon président mon chien,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou !

Sale temps, les mouches pètent.

Ah, la vache, quel temps de chiottes ! À l'heure où je vous parle, j'ai les bonbons racornis et la stalactite tellement rétractée qu'on dirait un hermaphrodite de Praxitèle. C'est pas pour me vanter, mais y fait vraiment un temps à pas mettre un socialiste dehors. Même à Cannes, y fait un froid de poule, et à La Napoule y fait un froid de canard. Y a pu de saison.

Ah, c'est vraiment pas un jour à courtiser la gueuse sous les portes cochères ! Comme le dit si judicieusement le vieux dicton berrichon : « Frisquette en novembre, bistouquette en pente. » C'est simple, dans l'état où vous me voyez, je suis réduit à l'impuissance, avec mes fesses froides et mon gillot pétré ! Je serais incapable de violer une motte, même de beurre.

J'ai essayé, oui, l'autre soir, chez Maxim's. C'était le jour des Morts. Le 2 novembre. Pas le 1er novembre : le 1^{er}novembre, c'est la fête de tous les saints, comme son nom l'indique, bande de papistes sous-doués que vous êtes ! Ah, je vous jure, si même les catholiques se mettent à être cons, maintenant, où va le monde, Dieu me tripote, où va le monde ?

Donc, le jour des Trépassés, j'étais allé cracher sur mes tombes et déposer une gerbe sur celle d'Aragon et bon, le soir venu, je décidai d'aller dîner chez Maxim's avec une espèce de vache normande que j'avais

l'intention de traire le soir même pour me réchauffer la libido. Depuis que Cardin a racheté le fonds de commerce, je le dis à l'intention des smicards qui auraient l'intention d'économiser trois semaines de salaire pour se taper un radis-beurre chez Maxim's, c'est nettement moins bon. C'est très couturier comme maison, il y a des fils même dans les haricots blancs, la tête de veau a des boutons, les moules sont pleines d'ourlets : c'est franchement dégueulasse. En attendant le suprême vinaigrier aux écorces vermeilles - les carottes râpées, si vous préférez -, je me défonçais l'entendement au whisky fort d'une main, tandis que de l'autre j'agaçais un pis de la Blanchette qui broutait ses olives grecques en meuglant sobrement un discours météorologique boursouflé de banalités sans issue. Je commençais à la haïr de tout mon cœur, et c'était tant mieux car à l'instar du docteur Folly, quand je hais ça m'excite. J'ai quelque honte à l'avouer, mesdames et messieurs les givrés, mais je suis pour le rétablissement de la peine de mort pour les casse-bonbon qui vous coincent sur le trottoir ou au téléphone avec rien d'autre à dire que ces banalités trouducutoires concernant leur tension qui remonte ou leur thermomètre qui redescend. Est-ce que je vous raconte mes dîners bovins, moi? Non, bon. Si, et alors ? Je vous préviens, les voisins, le premier ou la première qui me bloque avec son cabas pour me dire qu'y va pleuvoir, j'y fous mon poing dans la gueule. Le premier prix d'endurance dans la banalité, je le décernerais volontiers à une mémère poilue que je me suis retenu d'occire l'autre jour à coups de pompe dans le fibrome à la boucherie du coin. C'était sur le point de fermer. Il y avait au moins dix clients à piétiner d'impatience derrière cette gorgone prolétarienne de type prisunicard de banlieue qui déversait sans trêve entre ses chicots moisis les flots insipides de son insignifiance fondamentale dont les postillons filandreux venaient s'écraser dans le coin merguez et sur la tranche d'entrecôte à jamais souillée de cette salive septuagénaire mêlée de sang frais, arrêtez-moi je vais vomir. Mes compagnons de queue et moi-même ne commençâmes à souffler que quand cette répugnante sorcière consentit enfin à ouvrir son porte-monnaie pour payer ses cent grammes de foie de génisse sans cesser de gémir et de débattre en solitaire sur les incidences conjuguées des variations hygrométriques et de la pleine lune sur sa putain d'arthrite du genou, tandis que la bouchère blasée enrobait sans l'entendre ce pépiage insipide d'une poignée d'onomatopées de circonstance : « Ah, ben oui ! Ah ben, j'comprends ! Eh oui, eh oui, que voulez-vous, et dix qui nous font cent, ben oui. Au revoir, madame heu... »

L'immonde gargouille allait enfin partir quand soudain, au moment même où elle sortait de la file, alors que j'avais déjà ouvert la bouche pour commander mon steak, l'odieuse fit soudain volte-face et dit : « Ah ben, tiens, pendant que vous y êtes, maâme Lherbier, mettez-moi donc deux cents grammes de haché pour mon Maurice, des fois qu'il voudrait du haché, passe que déjà hier soir y voulait du haché, même qu'y m'a dit comme ça : "T'aurais pas du haché ?" mais comme on n'avait pas fini le roast-beef de dimanche, j'y ai dit : "Faut finir le roast-beef de dimanche", et pis j'y ai fait une mayonnaise avec une pointe d'estragon pour finir le roast-beef de dimanche, je mets toujours une pointe d'estragon dans ma mayonnaise, quand j'ai fini de saler, n'est-ce pas, c'est comme qui dirait pour le goût sinon ça goûte pas, n'est-ce pas. Tiens, mettez-moi donc cent cinquante grammes pendant que vous y êtes, monsieur Lherbier, ça fait pas grossir. Dites donc, à propos de grossir, vous avez vu madame Le Brisou comme elle a grossi? À son âge, faut faire attention. Comme je dis toujours : après 50 ans, c'est la cinquantaine. Pauvre madame Le Brisou. A voit plus venir à présent... »

Quand elle s'est enfin décidée à sortir, j'en étais à rêver de l'accrocher sous le menton au crochet à bœuf du boucher. Et puis je l'ai regardée s'évanouir à petits pas menus et trébuchants vers sa solitude misérable de pauv' vieille et le sixième étage sombre et bas où son vieux devait attendre son mou en regardant le journal des cons et des non-comprenant, avec le chat calé sur le rhumatisme articulaire, et je me suis dit que j'étais bien peu charitable, mais que ça devait être à cause du temps qui était vraiment dégueulasse à cause de ce salaud de Gillot-Pétré. « Froid de novembre, cache ton membre », disait Teilhard de Chardin, qui philosophait rarement sans sa soutane en Thermolactyl Damart.

Et alors justement, chez Maxim's, j'en étais toujours à tripoter mon échantillon de cheptel, tout en m'imbibant le cortex d'alcool pur pour me donner du courage. Ayant atteint un degré de jovialité éthylique nettement au-dessus de ma moyenne habituelle, je décidai finalement de trombonner ma tête de bétail sans attendre : « La merveille écarlate dans son lit de pommes dorées à la bruxelloise » (la Francfort-frites de chez Maxim's). Observant un rite multimillénaire, malheureusement tombé en désuétude dans les préludes amoureux contemporains, je commençai par écarter les autres mâles en pissant autour de la tablé pour délimiter mon territoire. « Soyez mienne, maintenant, Priscilla, mon amour ! » dis-je au sac à bouse. Que la cour m'autorise à garder pour moi la fin de ce conte

de fées finement nimbé de tendresse bucolique, mais enfin ma vie privée ne regarde que moi. Je dirai simplement pour conclure que mon inconséquence rédhibitoire, et quand je dis rédhibitoire, je baise mes mots, conduisit le maître d'hôtel, indifférent à mon amour, à nous pousser à la rue où, si j'ose m'exprimer ainsi, j'appris le caniveau d'une main en beurrant ma laitière de l'autre. Depuis ce jour-là, je suis tricard chez Maxim's, alors, quand j'ai une idylle, je m'la serre chez Lasserre.

Donc, et la fulgurance de mon raisonnement m'étonne moi-même, Alain Gillot-Pétré est coupable. Encore que je lui reconnaisse volontiers une circonstance atténuante : celle d'avoir réussi à faire passer une once de poésie et un doigt d'humour dans l'austère expression météorologique - c'est, à ma connaissance, la seule tentative d'humanisation de cette science aride depuis *L'Almanach des quatre saisons* d'Alexandre Vïalatte dont les prévisions météorologiques pour l'hiver 1965 nous révélèrent pêle-mêle que, je cite : « Fin décembre, le loup, appelé ainsi à cause de ses grandes dents, dévore des personnes telles que sous-préfet, ou employé de la municipalité. Il mâche la personne et il en emporte un os pour le finir dans sa petite chambrette. Le thermomètre peut alors atteindre - 40 en Sibérie où il arrive qu'on trouve sous la glace un os de mammouth grand comme un chef de gare. On dit alors que l'hiver est rigoureux », mais maître Rego vous en convaincra mieux que moi.

Alain Gillot-Pétré: Météorologiste de la télévision victime d'un vent mauvais.

Réquisitoire contre Dorothée

25 novembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Wallons rouges, Flamands roses,
Monsieur le président pour du beurre,
Monsieur l'avocat pour de l'huile d'olive... rance,
Mesdames et messieurs les jurés pour de rire,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

C'était un mercredi ou un dimanche après-midi. Toujours est-il que je traînais un morne ennui dominical de pièce en pièce à travers la maison, en chaussettes, une canette à la main, un sandwich dans l'autre, cherchant sans y croire l'idée fulgurante d'où jaillirait l'un de ces réquisitoires implacables où la délicatesse nacrée du style le dispute à la clairvoyance rigoureuse de l'analyse austère au lyrisme glacé. Traversant la chambre des enfants, je m'apprêtais machinalement à enjamber ma progéniture abrutie d'images et vautrée sur la moquette, pour éteindre le téléviseur barbitural d'où montait sans grâce le beuglement sirupeux d'un chanteur écorché vif, quand soudain, Dieu me turlute, vous m'apparûtes. Vous m'apparûtes, Dorothée, mon amour - vous permettez que je vous appelle mon amour. Je crus défaillir. Je sentis le *fa* se dérober sous mes pas, alors que normalement c'est le sol, c'est vous dire à quel point j'étais bouleversé. Mes bras tremblaient, mes jambes flageolaient au gigot, c'est tellement meilleur, bref mes membres, je veux dire la plupart de mes membres mollissaient. J'aurais voulu tourner le bouton car les boutons sont faits pour qu'on les tourne, sinon ça finit par couiller... ça finit par rouiller, mais je n'avais de fesse... mais je n'avais de cesse, mais j'étais comme figé devant votre visage, ma bien-aimée - vous permettez que je vous appelle ma bien-aimée ! La pétillante exubérance de vos yeux, la

troublante malice de votre pipe... la troublante malice de votre bouche à faire les pitres selon saint Matthieu, l'érotisme acidulé de votre voix de gorge profonde quoique enfantine, mais l'avaleur n'attend pas le nombre des avalés, l'ourlet gracile de vos oreilles sans poils aux lobes, la finesse angélique de votre mou de nez de putain... de votre bout de nez mutin dont la pointe rose se dresse vers la nue comme le goupillon trempé d'amour que Mgr Lefèvre agite à la sainte Thérèse qui rit dans la Corrèze où la paire de Marie... où le maire de Paris, lui aussi, s'ennuie le dimanche en attrapant des champignons. Mais je m'égare aux morilles... Mais je m'écarte du sujet. Cette femme m'a rendu fou. Vous m'avez rendu fou, Dorothée, délicieux petit cabri sauvage indomptable - vous permettez que je vous appelle délicieux petit cabri sauvage indomptable ? Ah, Cabri, c'est fini ! Ah, Jésus, Marie, Léon ! Ah, femme étrange ! N'abrites-tu point, sous la robe austère de la speakerine, la plus fine petite culotte de soie noire sauvage qui, comme un écrin de pétale velouté d'orchidée sauvage, maintient dans la chaleur moite de son duvet tendre les plus exquises rondeurs charnelles finement duveteuses où la tiédeur exsangue de l'été finissant a laissé la dorure attendrie de ses rayons ultimes poser son sourire de cigale sur ton corps alangui que ma détresse exalte aux soirs de solitude où tu me laisses anéanti d'impuissance et totalement dérisoire devant cet écran glacé où je me cogne en vain, comme le papillon de nuit aveugle en rut se calcine la zigounette sur l'ampoule brûlante où la phalène poudrée l'attend les ailes offertes et le ventre palpitant pour une partie de trompes en l'air.

Il faut me comprendre, pour toi, je vibre, ô ma sœur - vous permettez que je vous appelle ma sœur. Comprenez-moi tous. Des speakerines, il y en a des tas, et quand je dis des tas, je baise mes veaux... Je pèse mes mots. Il y a les anciennes : la belle Denise, inamovible, irréfutable, irrémédiable, soudée à sa chaîne comme un débouche-évier sur un sanitaire, la belle Denise qui sut hisser la littérature française vers les sommets inconnus du sublime avec son ouvrage monumental : « Comme vous j'aime, je ris, je pleure », quelquefois même elle pète, la belle Denise, dont la bouche vaste et profonde n'est pas sans rappeler la grotte de Lourdes. Il y a aussi la belle Jacqueline (qui s'en souvient?) qui préfère nous faire entendre aux heures creuses le piano à bretelles, plutôt que de décrocher, tant elle bandonéon, il y a encore la belle Caurat, qui lèche le timbre sans lâcher l'antenne.

Et puis il y a les nouvelles, et je les aime aussi, et je suis prêt à crier : Vive Fabienne, Vive Corinne, Vive Germaine, Vive Angèle, bien sûr. Il y a

enfin le joli speakerin, beau comme une pub de caleçon long dans le catalogue des trois cuisses. Je dirai en parodiant Brassens : « Chacune a quelque chose pour plaire, chacune a son petit mérite mais mon colon celle que j'préfère, c'est Dorothée de 6 à 8. »

Ah, Dieu me tripote, lui !

Ah, Dieu me tripote, Dorothée, mon impossible amour, soyez mienne, ma biche ! - Vous permettez que je vous appelle Bambi ? Parmi toutes vos copines, vous si pleinement éblouissante, vous détonnez cruellement, comme un diamant somptueux dans un carré de topinambours, comme un cygne royal entouré de mouettes emmazoutées, comme un ouvrier polonais dans une soirée CGT, comme un lys au pays des mer- douilles.

Ah, Dorothée, je vous l'ai dit, la première fois que nous nous rencontrâmes, et je vous le redis, en récitant Pagnol : « Vous êtes belle comme la femme d'un autre. »

Ah, la première fois que nous nous rencontrâmes !

Rappelle-toi, Dorothée. Il pleuvait sans cesse sur Brest, ce jour-là, mais on s'en foutait, on n'était pas à Brest. C'était à Monte-Carlo, la ville des palmiers princiers, des promoteurs couronnés, des plésiosaures grabataires couverts d'or pur et de dollars douteux, des cliquetantes mémères emperlouzées jusqu'au fibrome, des casinos éternels et des princesses biodégradables. J'étais de méchante humeur, j'étais à Monte-Carlo et je n'avais monté personne. Vous êtes entrée dans le petit studio de radiophonie où je vous attendais. A votre vue, Yves ne fit qu'une promenade. .. Montand ne fit qu'un tour... Mon sang ne fit qu'un tour. Mince et gracile, vous étiez là, belle comme l'Acropole - vous permettez que je vous appelle Paul ? Nous étions seuls et complètement nus, à part les trente personnes et nos vêtements de ski... Comme la colonne de Mercure d'un thermomètre sur un poêle, je sentis mon émoi grimper vers les soixante-cinq degrés à l'ombre, on n'avait plus vu ça depuis la grande sécheresse de l'été 1893 à Ouagadougou !

« Tu ne pourras pas assurer cette émission, me dis-je. Il faut te calmer à tout prix. » Je pris une tartine et je fonçai aux toilettes me faire une piqûre de pain complet, car je n'avais plus de Penthotal. C'est ce qui m'a sauvé. Maintenant, fuyez, Dorothée, malheureuse, avant que ça me reprenne. Vous êtes belle comme un taxi, vous permettez que je vous appelle un taxi?

Donc Dorothée est coupable, mais son avocat vous en convaincra mieux que moi.

Dorothée: À la télé, elle était l'idole des petits enfants et le fantasme des grands pervers qui ne savaient pas, comme Desproges, résister à une fossette et à une jupe plissée.

Réquisitoire contre Yannick Noah

26 novembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Tennismaniennes, tennismaniens,
Mon président, mon gros chien, mon gentil chien, mon saint Michel, mon saint Bernard,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

Ce qui frappe d'emblée dans le personnage de Yannick Noah, me disait tout à l'heure mon ami Rabol, ce n'est pas le tennisman. C'est le nègre.

A cet égard, je voudrais tout d'abord faire la mise au point qui s'impose. Et vous lire une lettre d'un auditeur tellement en colère qu'il a oublié de signer... Je ne sais pas si vous l'avez remarqué comme moi, monsieur le président, c'est fou le nombre d'étourdis qu'il y a parmi les gens courageux ! Je vous soumets cette lettre :

Monsieur,

Comme speaker, vous êtes un minus. Vous avez tourné en dérision le maréchal Pétain. C'était obscène et bas. Bien sûr, c'est facile, un mort, ça ne peut pas se défendre. Monsieur, nous ayons idée de votre origine... [Me dire ça à moi : je suis limousin par mon père et RPR par ma mère.]

Il est honteux qu'à la radio française, si toutefois on peut encore l'appeler française, on paye des cochons pour cracher sur notre passé.

Les speakers ne respectent plus que l'argent de leur grosse mensualité, et ce n'est pas étonnant car l'exemple du laisser-aller vient de plus haut. [À ce stade de la lecture de cette lettre, mesdames et messieurs

les jurés, je demanderais presque à l'huissier de vous distribuer des sacs à vomi. En tout cas, accrochez-vous.]

L'exemple du laisser-aller vient de plus haut. La décadence grandit depuis que la Simone Weil, par le truchement de sa politique, a créé un holocauste en faisant voter la loi sur l'avortement, car les bébés, pas plus que les déportés, n'ont jamais demandé à mourir. La Simone Weil a attenté à la vie, et cela en temps de paix alors que du temps du Maréchal il y avait les bombardiers et on n'avait pas le temps de freiner et de peser les décisions. Monsieur, comme speaker minus vous serez sûrement décoré par le directeur, l'insolence est bien acceptée en ce moment pour tous ceux qui se moquent des Français d'origine.

Ainsi il arrive encore que quelques auditeurs nous écrivent pour protester avec tact et délicatesse contre la présence de gens de couleur ou de religion minoritaire dans cette émission. Il est vrai qu'il y a de plus en plus d'étrangers dans le monde. Il y a de plus en plus de non-Berrichons sur les courts de tennis, et de non-bretonnants derrière les micros radiophoniques. J'en suis le premier choqué, mais je tiens à préciser que, malgré quelques divergences avec la direction de France Inter et le producteur de cette émission, je suis entièrement d'accord avec eux sur un point : puisque nous en sommes enfin à l'heure du changement, pourquoi, de temps en temps, n'inviterions-nous pas des bougnoules sur notre antenne ?

Certes, en agissant ainsi, je suis conscient du fait que nous risquons de choquer ces mêmes auditeurs déjà scandalisés par le langage ordurier de Luis Rego, qui est le langage du peuple. Je sais : c'est affreux, le peuple, j'en ai parmi mes gens. Croyez-moi, chers auditeurs, je préférerais voir dans ce box la princesse Grâce de Monaco ou la comtesse de Paris dont l'énorme cul... culture nous changerait un peu de toute cette vermine populacière.

Hélas, je ne peux que conseiller aux racistes viscéraux de retourner se masturber en lisant *Mein Kampf*. Quant aux personnes sensibles du tympan que révulse la vulgarité des propos émis ici, qu'elles écoutent France Culture ! Justement en ce moment y a une émission-débat de Marguerite Duras et Jack Lang sur le thème de l'influence de la philosophie post-cathare du XVIIe sur l'évolution du cinéma égypto-indien de l'après-guerre, avec des intermèdes primesautiers au cours desquels ceux des membres de l'Académie française qui ne font point encore pipi sous eux réciteront du Musset sans desserrer le cul de poule

qui leur tient lieu d'orifice buccal. En tout cas, chers auditeurs français de souche, écartez vos petits-enfants et vos grands-pères fragiles de votre transistor. Il y a dans ce studio cosmopolite un tennisman basané, deux fils du peuple, dont un de type ibérique, et un type seine-et- marnais, et moi-même je ne me sens pas très bien.

A ce stade de mon propos, vous êtes en droit de vous demander s'il ne serait pas temps pour moi, là, maintenant, tout de suite, dès à présent, sur-le-champ, à l'heure où je vous parle, s'il ne serait pas temps, avant de libérer la piste et de céder la place aux ballets de Lisbonne dont l'étoile vacillante s'étiole frileusement dans son tutu sacerdotal trop vaste pour ses pauvres mollets blêmes gorgés de sang de morue par la grâce de tata Rodriguez, la reine du paquet fado dont je ne vous ai plus parlé pendant plus de six semaines parce que pendant six semaines j'ai eu des bouts d'idées, alors que là, aujourd'hui, je sèche et je m'embrouille au point de ne plus être capable de me rappeler le début de ma phrase ni même l'esprit de mon propos, si tant est qu'on puisse parler d'esprit pour qualifier les timides tressaillements court-circuiteux de l'inextricable salmigondis des neurones trop longtemps marinés dans le jus de veuve-clicquot où mes deux hémisphères cérébraux clapotent douillettement, comme les deux fesses d'un aoûtien atlantique attendant la marée basse pour bouger son cul à l'heure du berger.

Vous n'imaginez pas à quel point cela peut être horrible, mesdames et messieurs les jurés, pour un forçat plumitif quotidien comme moi, combien cela peut être épouvantablement intolérable de s'apercevoir, au détour d'une virgule piégée, qu'on a oublié le début de sa phrase, d'autant qu'en l'occurrence, Seigneur, c'est affreux, ce n'est pas seulement le verbe qui m'échappe, mais l'idée elle-même ! Je ne sais plus du tout de quoi je parlais il y a trente secondes ! Je ne saismême plus où je suis ! Qu'est-ce que c'est, tous ces gens qui me regardent ? Qu'est-ce que je vous ai fait ? Je sais, maman, je sais, je suis paranoïaque, mais c'est pas parce que je suis paranoïaque qu'y sont pas tous après moi ?

Et qu'est-ce que je fous dans cette espèce de conne- rie de djellaba multicolore ? Et celui-là, qu'est-ce qu'il a, qu'est-ce que c'est, qui c'est celui-là ? Vous êtes pas d'ici vous ? J'ai ici vos papiers. Noah Yannick ? Né le 18 mai 1960, à Sedan (qu'est-ce qu'on peut faire comme conneries à Sedan !), d'un père noir et d'une mère blanche? Pourquoi pas? Moi j'ai découvert l'amour avec un Père blanc sur la mer Noire, alors... !

Bon. Voyons cette fiche de police : Noah Yannick, 18.5.60,1 m 92, 81 kg... Tiens, 18 mai 60. Vous êtes Taureau ascendant Cancer? C'est

curieux, la proportion de Taureau ascendant Cancer parmi les sportifs. Personnellement, je connais un matador ascendant Taureau. Il a un cancer. Ça fait marrer les vaches. Chacun son tour…

1 m 92, 81 kg. Signe particulier néant… Néant… Faut pas exagérer non plus… (Dis donc la coiffure !) Vous croyez quand même pas que vous passez inaperçu, avec votre abat-jour en astrakan sur la tronche ? C'est Saint-Maclou qui vous coupe les cheveux ? Ou alors c'est Carita qui a un contrat d'exclusivité avec les râteaux du BHV ?

Signes particuliers : néant ? Tu parles ! Tiens, ça me rappelle cette suave anecdote toute nimbée de frêle tendresse poétique que nous narrâmes ici même l'année dernière, mais que je ne résiste pas au plaisir de vous re-narrer aujourd'hui, ne serait-ce que dans l'espoir de faire crever de rire le fumier de raciste hystérique qui nous pondit la missive diarrhéique susdite.

Ça se passe à l'heure du crime dans un couloir du métropolitain. Deux inspecteurs en civil abordent un suspect. Attention, un suspect, pour un flic, c'est pas forcément un Arabe ou un jeune. Ça peut aussi être un nègre. Là, justement, c'est un Africain.

« Vos papiers ?

- Les voici, présentement, mon cher ami.

- Mmmouais. Mamadou N'Guessan Koffi, étudiant, né le 3.7.61 à Bouaké, Côte-d'Ivoire… Dites donc, c'est vous sur la photo là ?

- Ah oui, présentement, c'est moi-même, mon cher.

- C'est vous qui le dites. Moi je vous reconnais pas du tout, là-dessus. Enlevez vos Ray-Ban pour voir?

- Ah, mon cher, ce ne sont pas mes Ray-Ban, ce sont mes narines ! »

Donc Yannick Noah est coupable, mais son avocat vous en convaincra mieux que moi.

Yannick Noah: Le champion de tennis franco- camerounais est devenu un chanteur afro-jamaïcain à dreadlocks. Tout fout le camp.

Réquisitoire contre Gérard Zwang

29 novembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Névropathes, névrosés,
Sexopathes, sexogenoux,
Mon président ma bête,
Mon petit barreau poilu,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

Il y a longtemps, mesdames et messieurs les jurés, que je guettais une bonne occasion pour cesser de parler de sexe dans mes réquisitoires. Eh bien, cette occasion est venue : la seule présence en ces lieux d'un trouducologue patenté, pas tentant non plus, a relégué en moi toute velléité d'exhiber ici mes moindres pulsions zigounettophiles ou piloupileuses.

Le sexologue, mesdames et messieurs les jurés, est à l'amour ce que le péage est aux autoroutes. Supprimons le péage, ça ne nous empêche pas de rouler. Supprimons le sexologue, ça ne nous empêchera pas de baiser.

L'amour, monsieur Zwang, il y a ceux qui en parlent et il y a ceux qui le font, à partir de quoi il m'apparaît urgent de me taire. Ou bien alors, parlons de l'amour, mais sur un ton plus noble, pas Soubirous-la-niaise ! Débarrassons-nous pour un temps de l'étouffante enveloppe charnelle où s'ébroue sans répit la bête ignominieuse aux pulsions innommables, dont l'impérieux désir, jamais assouvi, attise de son souffle obscène la flamme sacrée de l'idylle tendre dont il ne reste rien que ce tison brandi qui s'enfonce en enfer avant que ne s'y noie son éphémère extase qui nous laisse avachis sur ces lits de misère où les cœurs ne jouent

plus qu'à battre sans vibrer pour pomper mécaniquement l'air vicié des hôtels insalubres où la viande a vaincu l'amour.

« Ad majorem Dei gloriam », pour la plus grande gloire de Dieu, mes bien chers frères, portons ensemble vers d'autres cimes notre quête de l'amour. Laissons Gérard Zwang et le grand singe cynocéphale du zoo de Vincennes chercher la petite bête sous les poils de la grosse, et penchons-nous sur l'amour avec un A aussi majuscule qu'un quatrain de Ronsard dans le cou de Cassandre. Car l'amour en son temps eut ses chantres, avant que de sombrer dans la triperie et la parapsychologie des latrines où Freud et vous l'avez cloué, monsieur Zwang. (Je dois dire que comme mauvaise foi je m'étonne parfois.) Dieu merci, avant vous, avant cette ère de matérialisme corrompu où la main de l'homme ne prend plus que son pied, avant vous et vos semblables, et les écrivains de pissotières qui vous suivent la queue sous le bras, il y eut Shakespeare, il y eut Racine, il y eut Aragon et même Jean Genet qui a toujours su faire éclore les plus fragiles pervenches sur la boue de ses turpitudes. Roméo et Juliette, Tristan et Iseult, Porgy et Bess, Laurel et Hardy. Ah, Roméo et Juliette ! En voici deux qui surent s'aimer sans le secours des sexologues, sans qu'il fût jamais besoin de leur disséquer le *Kama Sutra* ou de leur raconter les aventures de Cunni-Lingus au pays des Cramouilles. Ah, petits enfants de France, avant que ne vous souillent les apologues de la chair dans les facultés caleçonniaires de vos lendemains sans amour, laissez-moi vous conter la belle et sombre histoire de Roméo et Juliette...

Car Roméo et Juliette, c'est avant tout un drame atroce. Personnellement, ça me fait rire. Mais c'est nerveux. Tous les drames atroces me font rire. Je viens de perdre la plupart de mes enfants dans un accident d'autocar. J'en ris encore. L'histoire de Roméo Roux et de Juliette Combaluzier a fait l'objet d'un drame en cinq actes de William Shakespeare. Mais on peut raisonnablement douter de la véracité des faits, tels que nous les rapporte cet auteur anglais dont on sait fort peu de choses.

En effet, si l'on connaît avec précision la date de la mort de Shakespeare, on ne sait pas s'il est né. Alors qu'Adolf Hitler, par exemple, c'est le contraire.

Là s'arrête d'ailleurs la comparaison entre ces deux hommes. Autant Shakespeare était bon et respecté de tous, autant Hitler était mauvais. Et respecté de tous également. Aujourd'hui encore, malgré l'évolution des mœurs et la libération de l'homme grâce à l'autoroute à quatre voies et au stérilet inoxydable de type Pince-mi et Pince-moi sont dans l'utérus,

nombre de nos contemporains parlent encore d'Adolf Hitler en termes discourtois, voire hostiles. Alors que quand on demande à brûle-pourpoint à ces mêmes personnes ce qui leur déplaît le plus chez Hitler, elles sont généralement incapables de préciser si c'est le peintre ou l'écrivain.

La place qui m'est impartie ici, entre la péroraison psycho-analytique du Massif central et la traditionnelle minute d'expression ibérique des ballets de Lisbonne, ne m'autorise pas, hélas, à vous narrer par le menu les détails douloureux du drame atroce de Roméo Delafon et de Juliette Jacob. En résumé, on peut dire que l'action se situe en Vénétie, avant la mort de Shakespeare.

Juliette Rivoire et Roméo Carret s'aiment éperdu- ment, d'un amour indestructible, éperdu, d'une intensité inimaginable. Si c’avait été du vent, on aurait dit « d'une intensité force 8 à 9 Beaufort », mais justement, c'était pas du vent. Ils s'aimaient tant que quand Roméo prenait froid, Juliette toussait. Quand Juliette avait le cancer du genou, Roméo se faisait amputer la jambe. Quand Roméo gagnait le Tour de France, Juliette endossait le maillot jaune. (Il gagnait rarement le Tour de France. Essayez avec une seule patte, vous verrez...)

Bref, c'était un amour ardent et majuscule, mais la haine qui opposait leurs familles réciproques, les Montacul et les Tanculé, était tout aussi incommensurable, comme nous le montre la terrible scène 2 du premier acte de la pièce de monsieur Shakespeare, dans laquelle Simone de Rivoire, la mère de Juliette, exprime à sa fille son opposition formelle à l'union des deux jeunes gens : « My living-room, thou shalt not gouzi-gouzi with that boy, even in pote. » (Moi vivante, tu ne coucheras pas avec ce garçon même en copain.)

Ce à quoi la malheureuse Juliette, au risque de se fâcher à tout jamais avec sa famille adorée, ne peut répondre que par ce cri : « And my bottom, is it some chicken ? » (Et mon quiou, c'est diou poulet ?)

La mère : But, God tripote myself (Mais, Dieu me bénisse), Juliet, my dear, thou should have known that Capulet don't copulate. (Tu devrais savoir qu'on ne baise pas avec les Capulet.) Juliette : You know what he says to you, Capulet? (Tu sais c'qu'y t'dit, Capulet?)

Ô drame atroce de l'amour impossible ! Ô douleur cruelle qui te fit périr, Juliette, car la pauvre biche sut dès cet instant qu'elle allait mourir ! Oui, la pauvre biche le sait : Yes, Bambi knows !

Tout le monde connaît la triste histoire de ce poète africain lisant au fronton d'une pharmacie HOMÉOPATHIE, et s'écriant alors : « Ah, homéopathie ! Pauv' Juliette. » « Merdas merdum et omnia merdas » (Ah, Barbara, quelle connerie la guerre), dit Roméo en apprenant le suicide de Juliette le jour même à l'heure du déjeuner: «Bonjour! Juliette de Monaco n'est plus. Il fallait jouer le 6, le 17 et le 3. Bonjour. »

Désespéré, Roméo se laissa aller à toutes les débauches pour tenter d'oublier. De déchéance en déchéance, il s'adonna d'abord à la boisson, puis aux drogues douces, puis aux drogues dures, devenant tour à tour voleur d'enfants, trafiquant d'héroïne et, finalement, abonné au journal *Le Monde*.

Donc, Gérard Zwang est coupable, but his Portuguèse will convince you mieux que moi.

Gérard Zwang : Le nom de ce sexologue exhibitionniste aurait fait un malheur au Scrabble.

Réquisitoire contre Pierre Perret

30 novembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Mon président mon chien,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

J'abrège le début, on n'est pas là pour perdre du temps en salamalecs, j'ai un cassoulet sur le feu. Ça n'attend pas. Ça mijote avec la couenne et les viandes, le lard, la toulouse, l'échiné, le canard, le mouton et l'ail et les mogettes et le bouquet garni, n'oubliez pas ! Maintenant il va falloir que je mette le confit, à peu près à mi-cuisson. Si vous mettez le confit au début de la cuisson, connards, il va être complètement en bouillie, alors que la couenne sera encore raide comme le pneu de la justice... comme le pneu Michelin... comme le Massif central. Ou alors faut faire blanchir la couenne au début avec la poitrine demi-sel. Remarquez, ça serait plutôt la recette de Castelnaudary que celle de Toulouse...

Bien. De quoi s'agit-il? Qui c'est celui-là? Qu'est-ce qu'il a fait? Allez, vingt ans, qu'on lui en colle pour vingt ans. À propos de colle, dans la recette de Castelnaudary, ils ne mettent pas de confit, les cons ! Alors évidemment, z'est sec, z'a attache, z'est pour za que le cazzoulet de Caztelnaudary colle.

Tiens, je lis dans votre dossier que vous naquîtes à Castelsarrasin, monsieur Perret. Ah, Castelsarrasin, rude cité médiévale aux lourds vestiges de pierre ! Ô tragiques échos des fracassantes batailles de fer de feu de sang ! Mille ans après vous résonnez de mort quand s'abat la minuit sur l'orgueilleux vestige de la fière église romane que Castelsarrasinus Ier, roi de Tartégarronie, fît bâtir en 1150 sur les lieux

mêmes où Tarnus et Garonnus tétèrent la louve sarrasine avant de fonder les premiers remparts de cette ville si belle qu'aujourd'hui encore on l'appelle la Sarcelles du Sud. Autant Castelsarrasinus Ier était fier et bien membre, autant son fils Castelsarrasinus II était lâche et mou. Velléitaire et peu consciencieux, il arrêta les Arabes à moitié en 1632. C'est alors que, dans sa prison de Castelsarrasin, le sultan Ahmed Ali Kahassoul, pour tuer le temps en attendant la mort, se mit à inventer le plat qui allait porter son nom, le kahassoul, qui, passant plus tard du couscoussier géant à la petite casserole garonnaise, troqua son nom barbare de kahassoul pour celui, plus tendre à l'oreille, de kaaasoulé.

Le cassoulet enfin inventé, il ne restait plus qu'à exterminer les Arabes et à inventer le vin rouge, car un cassoulet sans vin rouge c'est aussi consternant et incongru qu'un curé sans latin ou qu'une femme à genoux sans porte-jarretelles, rayer la mention inutile.

Le vin rouge fut inventé en 1643 par le duc de Bordeaux, qui ressemblait à Mauroy, mais je m'égare et pas seulement d'Austerlitz. De nombreuses personnes accompagnent couramment le cassoulet de vin de Cahors ou de Madiran. Ce sont des imbéciles, ou des pauvres, quelquefois les deux. Le madiran râpe, agresse et laisse en bouche le goût âpre et grossier des cépages pierreux. Son seul intérêt, qui permit à la France profonde de lutter contre la surpopulation, à Castelsarrasin après la guerre d'Algérie : les harkis sont solubles dans le madiran.

Quant aux vins de Cahors, il y a les meilleurs et il y a les pires. Les pires ayant fait une entrée en force sur le marché depuis qu'une poignée de noctambules parisianistes éthyliques de gauche en ont galvaudé le snobisme de chez Castel à la Coupole et de Tata Sagan à Carlo Ponti en passant par la Loren avec ses gros sabots.

Ainsi lança-t-on dix ans plus tôt la mode imbécile du beaujolais nouveau qui permet désormais tous les ans à des vignerons peu scrupuleux d'écouler vite fait leur saloperie de bibine pas mûre et trafiquée à la plus grande joie de millions de prolétaires zingueurs qui viennent se faire ronger les muqueuses après le turbin à grandes goulées violacées de cette vomissure corrosive si épouvantable et si totalement imbuvable que même un Portugais n'en voudrait pas.

Attention. Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. Il y a de bons beaujolais. Même jeunes. Un bon beaujolais chiroubles ou fleury se reconnaît à sa robe qui doit être brillante et translucide... Rien que de voir à travers sa robe, on a envie de la boire et c'est pourquoi le vin est femelle et le bien boire érotique!

Pour en revenir aux graves problèmes de l'heure, mesdames et messieurs les jurés, je dirai, au risque de me faire excommunier par le premier Castelsarrasinois venu, que seul un grand bordeaux peut souligner à point la lourde folie sensuelle polychrome d'un grand cassoulet toulousain. Ah, saint Emilion, priez pour moi, pauvre pécheur ! Pierre Perret, mon lapin, vous qui semblez un homme normal comme moi, avec votre trogne de chanoine lubrique à culbuter les nonnes pendant l'élévation quant les autres baissent la tête et la queue, Pierrot, mon frère, je le sais, je le sens, je sais que, comme moi, tu sais ce que jouir veut dire, et que tu peux prendre la même extase à téter une femme du monde qu'à sucer un Figeac 71, à mordre dans un sein blanc d'adolescente exquise ou dans la chair fondante d'une échine attendrie nimbée à peine de l'effluve tendre de la girofle poivrée que la mogette blanche entomatée de rouge atténue sous ta langue affolée où le jus flamboyant de la treille gicle en un spasme lent entre tes grandes lèvres offertes... Ah, Dieu me sustente, comme dit mon oncle : « Un homme qui aime la bonne chère et le bon vin ne peut pas être tout à fait mauvais », et Mère Teresa d'opiner : « Ça, c'est vrai ça ! »

Oui, c'est vrai. Pourquoi croyez-vous que les petits enfants faméliques aux yeux fiévreux du tiers-monde, qui s'étiolent et se fanent pendant que nous bâfrons, pourquoi, mesdames et messieurs les jurés, croyez- vous que ces enfants-là ont parfois le regard mauvais ? C'est parce qu'ils ne savent pas apprécier un bon cassoulet ou un bon vin. Pourquoi croyez-vous que le regretté chancelier Hitler ait affiché toute sa vie sur sa noble tête aryenne cet air atrabilaire et bougon qui lui valut une certaine réputation d'intolérance auprès des milieux cosmopolites européens? Parce qu'il ne savait pas se tenir à table. Voilà un homme qui, tout au long d'une vie entièrement consacrée à la lutte contre l'antinazisme primaire, ne sut jamais se servir d'une poêle ou d'une casserole ! Quant à ce qui sortait de son four à gaz, je vous raconte pas. Arthur Martin vous en donne plus.

Je voudrais ouvrir ici une courte parenthèse. J'ai pleinement conscience, soudain, de l'extrême mauvais goût que je montre en ricanant bassement sur un thème aussi grave que les fours crématoires.

Quarante ans ont passé, mais toutes les plaies ne sont pas refermées, c'est pourquoi, afin qu'ils ne me tiennent pas rigueur de l'esprit grinçant que j'affiche ici dans le seul but d'être à la mode, je prie sincèrement les anciens nazis de bien vouloir m'excuser de me moquer d'eux aussi sottement et aussi peu charitablement.

Mais je cause, je cause, et le cassoulet n'attend pas. Avant de céder la place à la traditionnelle minute d'expression corporelle des ballets de Lisbonne, je ne voudrais pas que l'on m'accusât de sectarisme pro- saint-émilion. Les meilleurs cassoulets s'accommodent fort bien des meilleurs graves rouges. Il faudrait être hépatique ou iranien pour cracher sur un pape clément 66 ou un haut-brion, même plus jeune. Personnellement, je fais confiance au château haut-brion, dont le vignoble, en plein faubourg de Bordeaux, est entretenu avec amour par des vignerons élevés en liberté et entièrement nourris au maïs. J'ai à la maison des demi-bouteilles de haut-brion. Quand j'ai envie de me taper un cassoulet tout seul à la maison (je pratique l'onanisme gastronomique), au lieu d'ouvrir une grande bouteille, j'en ouvre sept ou huit petites ! Astucieux, non?

Donc Pierre Perret est coupable, mais son avocat vous en convaincra mieux que moi.

Pierre Perret: Dommage qu'il y ait eu Brassens avant lui et Coluche après. Sinon, aujourd'hui, il ne serait pas connu seulement pour ses livres de cuisine.

Réquisitoire contre Cavanna

3 décembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Mon président mon chien,
Indécrottable raclure du barreau de mes deux chaises, Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.

Le seul fait que cet homme existe, mesdames et messieurs les jurés, est une insulte au bon goût français. Je connais personnellement, de par mes humbles activités littéraires, dont je ne dirai rien d'autre pour ne pas faire de publicité aux éditions du Seuil, je connais, dis-je, dans les milieux huppés des belles- lettres françaises quelques journalistes trou-du-cul-pompeux qui trou-du-cul-pompisent dans maints hebdomadaires glacés et s'esbaudissent épisodiquement à la relecture de Rabelais alors qu'ils trouvent Cavanna vulgaire. Le monde est ainsi fait d'étranges paradoxes. Je connais ainsi des gens qui trouvaient Giscard nul et qui trouvent Mitterrand génial ! D'autres qui vomissent Jaruzelski, mais qui souperaient volontiers chez Pinochet, alors que... à part la marque des Ray-Ban... Je connais même un conseiller présidentiel qui a peur de la dictature de Pivot mais qui ne craint pas de sauter sur les genoux de Fidel Castro ! Mondo Cane !

Mais je m'écarte du sujet. Et c'est tant mieux parce qu'autant vous l'avouer, mesdames et messieurs les jurés : même pour de rire, je suis incapable d'enfoncer Cavanna qui reste aujourd'hui l'inventeur de la seule nouvelle forme de presse en France depuis la fin de l'amitié franco-allemande en 1945, et l'un des derniers honnêtes hommes de ce siècle pourri. Croyez- moi, Cavanna, seule la virulence de mon hétérosexualité m'a empêché à ce jour de vous demander en mariage.

Charlie Hebdo est mort depuis près d'un an ! Déjà ! Oôôôôô ! o

Temps, suspends ton vol.

Mon Dieu, mon Dieu ! Comme la pilule ! Comme le stérilet ! Comme le temps passe... et nous glisse entre les doigts... Ô arrêter le temps ! Repousser à jamais l'heure inéluctable du tombeau... Mais non, hélas, la camarde ricane et nous guette sans hâte tandis que sournoisement d'heure en heure nous ne cessons de nous flétrir, de nous racornir, de nous friper, de nous tasser lentement mais sûrement jusqu'au stade ultime où les microbes infâmes nous jailliront des entrailles pour nous liquéfier les chairs et nous réduire à l'état d'engrais naturel. Qu'es-tu devenue, toi que j'aimais, qui fus pimpante et pétillante, bouche de fraise et nez coquin, qu'est-ce que tu fous sous ton cyprès ? Qu'es- tu devenue ? Oh, je sais : tu es devenue... azote 12 %, acide phosphorique 17 %, sel de phosphate 21 %, âme 0...

Arrêter le temps ! Je connais malgré moi à mon corps défendant et à mon cul défendu, dans mon voisinage, une dinde para-artistique que je hais particulièrement de tout mon cœur, une de ces attachées de fesses pour relations bibliques qui secouent leur incompétence en gesticulant vainement sur les plateaux de télévision et dans les cocktails littéraires où elles fientent sans grâce leur sous-culture de salon, un doigt d'Albert Cohen, deux doigts de Laura Ashley, un zeste de Bobby Lapointe... lequel avant d'être à la mode mourut au reste dans l'indifférence générale de la France entière, excepté le 14e arrondissement de Brassens et de Fallet, mais je m'égare et pas seulement de Montparnasse, bref, je connais une connasse dont au sujet de laquelle je me demande soudain de quoi-t-est-ce que je cause-t-on ? Ah oui, c'était à propos du temps qui passe. Alors bon, cette remarquable imbécile cogna l'autre jour à mon huis (on peut cogner à mon huis. On ne doit pas cogner sur mon Luis), dans le but de nous emprunter je ne sais plus quel appareil électronique, quand ma fille cadette qui va sur ses six ans sans s'arrêter de courir après les Indiens lui déboula dans l'entrejambe à la suite d'une fausse manœuvre de son vaisseau spatial conduit par Rox, Rouky ou Superwoman, va savoir...

« Ah, ma chérie ! Ah, comme elle est mignonne, merde quoi ! On est une grande fille, dis donc. » Et à moi : « Alala, qu'est-ce qu'elle a grandi depuis la rentrée!

- Mais non, lui djs-je. Mais non, elle n'a pas grandi. Elle a vieilli. Elle est de plus en plus vieille. Elle a déjà perdu ses premières dents ! D'accord, elles vont repousser, mais après elle va perdre ses deuxièmes dents. D'accord, elles vont repousser, mais après ? Fini! Et après les dents, c'est les cheveux! Quelle horreur ! »

Le temps nous pousse. Sans répit depuis le berceau, le temps nous pousse, le temps nous presse sans trêve vers le trou final : Tic Tac Tic Tac... Tic Tac, merci cloaque !

Ô arrêter le temps !

Connaissez-vous cette légende africaine que racontent encore à la veillée les vieux pêcheurs du Nil de Bar-el-Abiad ? Elle raconte le temps qui passe et la mélancolie de toute chose, et les vieux la psalmodient inlassablement à la veillée, en ravaudant leurs filets, pour que les jeunes piroguiers écervelés apprennent que la vie n'est pas éternelle et que, comme le dit Aragon désespérément : « Le temps d'apprendre à vivre, il est déjà trop tard. »

C'était il y a longtemps, longtemps, avant que l'homme blanc ne vienne troubler le calme lourd des chauds plateaux du Sud avec ses clairons d'orgueil et son attirail à défricher les consciences. Un soleil de plomb tombait droit sur le Nil Blanc où les bêtes écrasées de chaleur venaient se tremper la tête jusqu'au garrot pour boire goulûment l'eau tiède et marécageuse.

Au risque de se noyer, quelques oiseaux passereaux s'ébrouaient violemment dans la purée boueuse, à la frange glauque du fleuve. Au loin, un petit de chien sauvage égaré dans les herbes grillées de soleil hurlait, la gorge sèche, la plainte infinie des agonies brûlantes. Au beau milieu du fleuve, totalement irréfutables, deux énormes hippopotames ne laissaient paraître aux regards que les masses immobiles de leurs dos gris jaunâtre au cuir craquelé de boues éparses et d'algues mortes. Seuls, paisibles au milieu de toute cette faune abrutie de torpeur torride, les deux balourds faisaient des bulles. Mais qu'on ne s'y trompe pas. L'hippopotame n'est pas un tas de lard essoufflé. L'hippopotame pense. L'hippopotame est intelligent. Et justement, tandis qu'un gros nuage porteur de pluies improbables venait ternir un instant l'éclat métallique de ce soleil d'enfer, l'un des deux mastodontes émergea soudain des eaux sombres son incroyable trogne mafflue de cheval bouffi. Ses immenses naseaux sans fond se mirent à frémir et à recracher des trombes d'eau dans un éternuement obscène et fracassant. Puis il se mit à bâiller. C'était un bâillement cérémonial, lent et majestueux, qui lui déchira la gueule en deux, aux limites de l'éclatement, en même temps qu'étincelait l'ivoire blanc de sa bouche béante et que montait aux nues son beuglement sauvage. Presque aussitôt, le second hippopotame, à son tour, sortit sa tête de l'eau en s'ébrouant frénétiquement. Puis les deux mastodontes se regardèrent longuement, à travers leurs longs cils nacrés. Alors, après

avoir humé prudemment de droite et de gauche l'air saturé de chaleur électrique, le premier hippopotame dit à l'autre :

« C'est marrant. J'arrive pas à me faire à l'idée qu'on est déjà jeudi. »

Eh oui. Passe le temps et passent les semaines : les hippopotames ont le spleen. *Charlie Hebdo* est mort. Cavanna pointe au chômage. Les Russes arrivent et j'ai rien à me mettre. Ça va mal.

Donc Cavanna est coupable, mais son avocat vous en convaincra mieux que moi.

Cavanna : Le fondateur de *Hara-Kiri* est la preuve irréfutable que le génie français peut être incarné par un Rital possesseur d'une moustache à la gauloise.

Réquisitoire contre Jean-Marc Roberts

6 décembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Mon président mon chien,
Mon avocat ma chienne,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

Jean-Marc Roberts, mesdames et messieurs les jurés, est né le 3 mai 1954. Cinq jours plus tard, c'était Diên Biên Phu ! Étonnant, non ?

Et qu'on ne vienne pas me dire qu'il n'y a pas de relation de cause à effet ! Dieu a oublié d'être con, sinon II n'existerait pas, et s'il a voulu, dans son infinie sagesse, que coïncidassent étrangement la venue au monde de ce scribouillard logorrhéique précoce et le plus grand désastre militaire français depuis Waterloo, ce n'est certainement pas par hasard. Et quand bien même ce serait par hasard, qui oserait nier ici que le hasard lui-même est une création de Dieu ?

Donc, Jean-Marc, mon lapin, vous avez perdu l'Indochine. Ce n'est pas très joli. Je ne vous félicite pas. D'autant que cette guerre d'Indochine fut une guerre sale et vulgaire, si l'on veut bien la comparer à la guerre de Troie, par exemple. Ah, la guerre de Troie !... C'est une guerre qui avait de la gueule. Imaginez les Troyens au Tonkin !... Eux s'y seraient pris autrement ! Imaginez un peu ce qu'aurait fait Ajax à mes niaquoués pour effacer toute trace de jaune !

De nombreux observateurs littéraires attentifs, aussitôt suivis par la horde moutonnière des broute-livres salonnards que hante sans trêve l'insupportable cauchemar de ne point être à la mode, ont tacitement décidé un jour que Jean-Marc Roberts était l'écrivain le plus doué de sa génération. Avec, à l'appui, force exclamations dithyrambiques sur son univers poético- bizarre et maintes comparaisons laudatives à l'œuvre de

grands écrivains comme Patrick Modiano, l'inoubliable auteur de... L'inoubliable auteur.

Que Jean-Marc Roberts, mesdames et messieurs les jurés, soit l'écrivain le plus doué de sa génération, j'en suis personnellement convaincu. Et je ne doute pas qu'un jour la lecture de ses livres me confortera dans cette opinion. Mais sincèrement, je vous le demande, en votre putain d'âme de bordel de conscience, mesdames et messieurs les jurés, peut-on revendiquer comme un exploit le fait d'être le plus doué en écriture, dans cette génération post-soixante-huitarde de consternants tarés-z-an alphabétiques, débordant d'inculture, que de soi-disant enseignants mongoloïdes, grabataires du cortex avant la quarantaine, continuent de mettre frileusement à l'abri du moindre effort de découverte pour ne pas leur perturber leur petit caca d'ego, avec ou sans trique, et ne point épuiser leur frêle intelligence - tendre chrysalide ! Je ne parle pas seulement des tout-petits auxquels on enseigne dès la maternelle que chaussure s'écrit avec les pieds, ni des lycéens dont l'essentiel du bagage culturel enveloppe toute l'époque littéraire allant de *Pif Gadget* n° 1 à *Pif Gadget* n° 38 et qui mettent deux « ailes » à Molière et aucune à Rimbaud, sordides crétins boutonneux boursouflés d'insignifiance ! Non, je parle aussi, et même et surtout, des étudiants en lettres, j'en connais, dans ma propre famille, y en a plein les coussins où ça se vautre d'ennui en se goudronnant le poumon fumeux face à la télé blafarde d'où suinte frénétiquement et inévitablement cette lugubre bouillie verbale de rock à la con écrite directement au balai de chiotte par des handicapés mentaux dont la poésie de fond de poubelle oscille périlleusement entre le bredouillis parkinsonien et la vomissure nauséeuse que viennent leur cracher à la gueule de faméliques débris humains de 20 ans, agonisants précoces, les cheveux et le foie teints en vert par les abus d'alcool et de fines herbes, le tout avec la bénédiction sordide d'une intelligentsia crapoteuse systématiquement transie d'admiration béate pour tout ce qui ressemble de près ou de loin à de la merde.

Voilà comme ils sont les étudiants en lettres de par chez moi : nantis, dorlotés, choyés, brossés, fringués, cirés, chouchoutés, argentés, motorisés, transportés en carrosse jusqu'au cœur même des bibliothèques, pour ne pas qu'ils usent leurs pauvres petites papattes fragiles de jeunes, et ne point perturber leur putain d'âme de jeunes qu'ont des problèmes de jeunes, merde quoi !

C'est le malaise des jeunes qui les opprime, ces poussins, c'est ça,

c'est pas autre chose : c'est la faute au malaise des jeunes si après trois années de fac et sept ans de lycée ils croient encore que le Montherlant est un glacier alpin, Boris Vian un dissident soviétique et Sartre le chef-lieu de la rillette du Mans ! C'est la faute au malaise de la jeunesse si tous ces jeunes tordus séniles précoces n'ont retenu de Jules Renard que les initiales : J. R...

Alors, bien sûr, quand émerge de ce tas de minus avachis un seigneur de la trempe de celui-ci, il n'a guère à craindre de la concurrence. Et pendant ce temps-là, pendant que vous vivotiez votre vie creuse, fumiers de fainéants de gosses de riches de merde, pourris par la servilité sans bornes de vos vieux cons de parents confits dans leur abrutissement cholestérique, pendant ce temps-là, il y a des enfants de pauvres de 15 ans qui sont obligés, pour pas faire de peine à maman, de se planquer la nuit sous leurs couvertures avec une pile Wonder et un vieux Petit Larousse périmé pour s'embellir l'âme et l'esprit entre deux journées d'usine, avec l'espoir au ventre de mieux comprendre un jour, pour tâcher de se sortir du trou. Des gens comme ça, ça existe. J'en connais.

Donc Jean-Marc Roberts est coupable, mais avant de céder la place à la traditionnelle minute d'expression corporelle ibérique, je ne résisterai pas à la tentation de conclure mon exposé littéraire de ce jour par la lecture d'un extrait d'un ouvrage contemporain impérissable et assez révélateur de la verve épique du style des jeunes auteurs modernes. Le livre s'appelle *Entre le Ciel et l'Enfer,* et l'auteur Julio Iglesias. Si j'en juge par le style très « in », il est permis de penser que l'auteur a pu se faire aider dans la transcription de ses souvenirs par un étudiant, voire même un professeur de lettres français. Je signale aux auditeurs que je fais actuellement circuler parmi le jury des photocopies de l'extrait que je vais lire, afin que nul ne puisse m'accuser de déposer des virgules obscènes le long de ce texte superbe... C'est la page 195, le chapitre intitulé : « Le pan de ma chemise qui dépassait ». Après avoir raconté dans le chapitre précédent la couleur de ses chaussures, l'auteur nous révèle maintenant que, chaque matin, il s'habille :

« Je m'habille sans me regarder. dans la glace, je ne le fais qu'à la fin. Je passe d'abord ma chemise que je boutonne de haut en bas, puis mon pantalon. Rien ne vaut les chaussettes blanches de tennis, mais je ne peux tout de même pas les porter en scène, alors je mets des chaussettes de soie noire. Je ne porte pas de ceinture, je n'en ai pas besoin. J'ajuste mon pantalon avec ma chemise par-dessus. C'est ainsi que je me peigne.

Je sais que je ne dois pas rentrer tout de suite ma chemise dans mon pantalon, c'est pourquoi je la laisse dépasser le temps de mettre ma cravate. Je porte des cravates toutes simples, de couleur sombre, unies, en soie. Mon pantalon est une sorte de seconde peau que je dois enfiler. C'est là le point commun avec les toreros. J'ai comme eux besoin d'aide. Il faut en effet que je tortille, qu'on tire sur le pantalon jusqu'à ce qu'il colle à moi comme une seconde peau. Je mets également mon gilet en le boutonnant lentement et j'ai besoin qu'il me fasse un peu mal et qu'il me serre. Toutes ces petites choses sont importantes pour moi. Elles me rendent plus fort, me soutiennent sur scène. On dit que je dois Une partie de mon succès à mes gilets. Je crois que c'est tout simplement parce que j'ai porté des gilets à une époque où on les considérait comme un vêtement démodé et où les jeunes portaient les cheveux longs et des jeans.

» Je m'habille ainsi depuis l'âge de vingt ans. Il n'y a pas d'affectation dans ma tenue vestimentaire. Lorsque, habillé, je me regarde dans la glace, généralement de profil, il m'arrive parfois de pousser un grand cri de satisfaction : Ahhhhhhhhh ! »

Donc Jean-Marc Roberts est coupable, mais son avocat vous en convaincra mieux que moi.

Jean-Marc Roberts: Journaliste, romancier, éditeur, il a commencé à écrire à 17 ans et refuse de s'arrêter de peur de ne pas pouvoir continuer. On s'en fout.

Réquisitoire contre René Barjavel

9 décembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Morvandelles, morvandaux,
Mortadelles, mortandeaux, barjavelles, barjavots,
Mon président mon chien,
Maître ou ne pas mettre,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

Avant de justifier mes appointements en accablant sans pitié ce septuagénaire qui ne m'a rien fait, je voudrais rappeler à la cour que la présence cette semaine de monsieur Barjavel dans ce tribunal n'est pas l'effet du hasard, puisque cette semaine est la semaine des Vieux. Pourquoi pas l'année des Vieux, direz-vous, eh bien, parce qu'une année, à cet âge-là, c'est long. Afin de vous rendre hommage, monsieur Barjavel, et par le même coup de saluer bien chaleureusement les milliers d'autres gâteux semi-grabataires qui nous écoutent tant bien que mal sous l'ensablement irréversible de leurs portugaises fripées, je pense que le moment est bien choisi pour renouveler ici mes conseils aux Vieux pour bien vieillir sans déranger les jeunes.

C'est un problème que j'ai déjà abordé dans un livre bouleversant et que j'ai également soulevé sous une autre forme ici, il y a un peu plus d'un an, mais un an, je le répète c'est loin, et tout laisse à penser que, depuis un an, le cheptel, pour employer une de ces images poétiques chères à ce siècle informatico-trouducutal, le cheptel des Vieux s'est renouvelé.

Alors qu'est-ce que vieillir?

Comme le disait si judicieusement le général de Gaulle peu de temps avant de couler : « La vieillesse est un naufrage. »

Oui, hélas, la vieillesse est un naufrage, et nous sommes tous sur le même bateau, mes frères. Et nous voguons insouciants, jusqu'au jour où

le miroir nous renvoie les premiers signes avant-coureurs de la dégradation du temps, à moins que nous ne préférions les découvrir d'abord chez les autres : un jour, comme ça, par hasard, on voit Guy Béart chanter en duo avec Jeanne Moreau à la télévision, et tout à coup on se demande lequel est le grand-père de l'autre...

Vieillir... «Mourir, la belle affaire, mais vieillir! » soupirait le chanteur éclatant qui mourut jeune. Certes, il est pénible de vieillir, mais il est important de vieillir bien, c'est-à-dire sans emmerder les jeunes. C'est une simple question de bonne éducation.

Même Diogène en son temps l'avait déjà compris, qui eut le bon goût de mourir au fond d'un tonneau, dans le seul but de ne pas déranger ses enfants légitimement gérontophobes. Car la jeunesse est le levain de l'humanité. Elle a besoin de dormir dans le calme, loin des insupportables gémissements des grabataires arthritiques égocentriques qui profitent de leur oisiveté pour agoniser tambour battant, même la nuit, alors que, nous le savons, il est strictement interdit de mourir bruyamment après vingt-deux heures.

Vieux parents, vous tous qui déclinez en parasites, accrochés à vos familles, vieux oncles, vieilles tantes, si vous voulez bien vous donner la peine de respecter les simples conseils qui vont suivre, vous saurez alors comment vous éteindre sans bruit, comme un réfrigérateur qui cesse de trembloter quand on le débranche, et vos chers enfants émus pourront vous rendre ainsi l'ultime hommage posthume : « Tiens, le chat n'est plus sur Mémé ! C'est sans doute qu'elle est froide. »

Tout d'abord, pour vieillir discrètement sans gêner les jeunes, persuadez-vous une bonne fois pour toutes que les vieux, sans être à proprement parler des sous- hommes, constituent humainement et économiquement la frange la moins intéressante d'une population.

Pourquoi croyez-vous que les gouvernements ne se préoccupent de réajuster le minimum vieillesse qu'à la veille des élections ? Vous devez bien comprendre que les problèmes inhérents à vos vieux os cliquetants sont nettement moins préoccupants que, par exemple, la très douloureuse et très angoissante question de la vignette moto qui bouleversa naguère toute une partie de notre belle jeunesse bourrée d'idéal vroum-vroum. Un vieux peut vivre avec cinq cents calories. Un jeune ne peut pas vivre sans 500 Kawasaki.

Donc, chers vieux, chères vieilles, pendant que vous vous tassez doucement, profitez-en pour vous écraser mollement.

Chez vos enfants, sachez cacher habilement votre décrépitude.

N'oubliez jamais que votre détresse humaine est légèrement ennuyeuse pour votre entourage. Certes, les chiffres des instituts nationaux de statistiques nous disent que le nombre de dépressions nerveuses est fort élevé chez les vieillards. Certains même, dit-on, auraient peur de mourir ! À leur âge ! Laissez-moi rire ! Un peu de décence, tout de même ! Le stress et le mal de vivre, c'est comme le jean et le disco : chez un vieux, c'est grotesque. Laissez cela aux jeunes, voyons ! Allons !

En toutes circonstances, effacez-vous, gémissez doucement, claudiquez sans à-coups, emmitouflez vos vieux os, gantez vos arthrites métacarpiennes disgracieuses, étouffez vos tristes toux matinales, minimisez vos cancers. Si votre petit-fils vous demande : « Qu'est- ce que t'as là, grand-mère ? » Ne dites pas : « C'est un cancer récidiviste qui me ressort par le genou. » Dites : « Ça, c'est la grosse bouboule sur la papatte à Mémé ! oh ! La grosse bouboule ! Aguiliguili la bouboulsulapatamémé ! » De la même façon, si vous piquez, n'embrassez pas les nouveau-nés dans leur berceau. Une simple poignée de main suffira largement. A table, broutez sobrement, sans forcer sur les protides qui sont hors de prix. Si vous êtes parkinsonien, molletonnez votre assiette pour l'insonoriser ! Mieux : mangez sur du polystyrène avec une fourchette en skaï, pour picorer les brisures de riz, c'est bien suffisant.

N'abusez pas du tilleul, qui est hors de prix, surtout sucré !

Ne soyez pas un poids mort pour vos chers enfants. Rendez-vous utile dans la maison. Pourquoi ne profiteriez-vous pas de vos insomnies pour rentrer le charbon ? Ou pour repeindre gaiement votre chambre qui sera bientôt transformée en salle de jeux quand vous ne serez plus là ? Si vous tremblez, ne faites pas la vaisselle, faites les cuivres. Branlez le caniche ! Ou encore... que sais-je... mettez au point un numéro de maracas ou de castagnettes, qui vous permettra de faire une apparition remarquée à la fin des repas de famille. Quand votre fille reçoit, déguisez-vous en bonne à tout faire et servez à table. Répondez au téléphone en imitant l'accent espagnol, ou mieux l'accent anglais.

Si vous dormez dans la chambre contiguë à celle de vos chers enfants, amusez-vous à ronfler bruyamment : c'est un exercice qui égayera vos insipides insomnies tout en permettant à vos chers enfants de faire l'amour en poussant des cris stridents sans appréhender que vous les entendiez. Les chers enfants ont leur pudeur, que diable !

Enfin, si vous n'êtes pas trop moche, offrez votre corps à la science pour éviter les frais d'enterrement. Et surtout, dès que vous sentirez venir la mort, ôtez vos dents en or. C'est une simple question de délicatesse.

Donc Barjavel est coupable, mais son avocat vous en convaincra mieux que moi.

René Barjavel: Ce romancier catho-prolifique est un peu oublié aujourd'hui. Parmi ses œuvres, on retiendra tout de même «Brigitte Bardot, amie des animaux» qui vaut son pesant de graisse de bébé phoque bien dodu.

Réquisitoire contre Jean-François Kahn

10 décembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Canards, canettes, canetons, canes,
Mont Saint-Michel,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

« Spiritus promptus est, caro autem infirma », dit le Christ au mont des Oliviers. C'est vrai que la chair est faible. Cette nuit j'ai fait-T-un rêve (et non pas Z-un rêve comme j'ai dit ici même l'autre jour, ce qui m'a valu un abondant courrier de ma mère qui m'a élevé dans la crainte de Dieu et le respect de la langue française, ce dont je la remercie ici publiquement. Merci maman). J'ai fait-t-un rêve étrange et pénétrant par là. J'ai rêvé de Bernadette Lafont. C'est pourquoi aujourd'hui j'ai du mal à me concentrer sur Jean-François Kahn.

Il m'est extrêmement pénible d'évoquer Bernadette Lafont, même petite fille, sans me sentir confusément coupable de tentative de détournement de mineure.

Féminin moi-même au point de préférer faire la cuisine à la guerre, on ne saurait me taxer d'antiféminisme primaire. Je le jure, pour moi, la femme est beaucoup plus qu'un objet sexuel. Bernadette Lafont est beaucoup plus qu'un objet sexuel. C'est un être pensant comme Jean-François Kahn ou moi, surtout moi.

Pourtant, Dieu me tripote, quand j'évoque Bernadette Lafont, je n'arrive pas à penser à la forme de son cerveau. J'essaye, je tente éperdument d'élever mon esprit vers de plus nobles valeurs, j'essaye de calmer mes ardeurs sexuelles en imaginant Marguerite Yourcenar en porte-jarretelles ou Claude Villers en tutu, mais non, hélas, rien n'y fait.

Et c'est ainsi depuis le jour maudit où, séchant les Jeunesses musicales de France pour aller voir *Le Beau Serge,* cette femme, cette femme qui était là encore cette nuit, dans mon rêve, assise triomphante de sensualité épanouie, délicatement posée sur sa sensualité endormie, cette femme à côté de qui la Vénus de Milo a l'air d'un boudin grec, cette femme a posé sans le savoir dans mon cœur meurtri l'aiguillon mortel d'un amour impossible que rien, rien au monde, ne parviendra jamais à me faire oublier, pas même la relecture assidue de *Démocratie française* ou du Programme commun du gouvernement de la gauche, rien au monde ne pourra jamais libérer mon esprit prisonnier de vos charmes inouïs, madame : vos yeux étranges et malicieux, où je m'enfonce comme en un bain de Champagne incroyablement pétillant ! Votre poitrine amplement arrogante, véritable insulte à l'usage du lait en poudre ! Votre dos, « votre dos qui perd son nom avec si bonne grâce qu'on ne peut s'empêcher de lui donner raison», c'est une image superbe inventée par monsieur Brassens qui n'eut d'ailleurs toute sa vie que des bonnes idées, sauf celle d'être mort avant Julio Iglesias.

De là à affirmer que Jean-François Kahn est coupable, il n'y a qu'un pas. Oserai-je le franchir? Je vais me gêner.

A mon avis, et mon avis est généralement l'avis auquel j'ai naturellement le plus volontiers tendance à me référer quand il m'arrive de vouloir objectivement savoir vraiment ce que je pense, à mon avis Jean-François Kahn est l'un des plus grands journalistes humanistes chauves de ce siècle à la con où tout va de mal en pis depuis que Grâce Kelly et Leonid Brejnev ne sont plus là pour nous guider vers les chemins du bonheur terrestre grâce à la haute tenue morale de leur politique expansionniste ou d'opérette.

Je prie la cour de bien vouloir me pardonner ce rappel un peu morbide des deux grands disparus de l'année 82, mais la mort restant la seule certitude tangible aux yeux des sceptiques incapables de trouver Dieu, et j'en suis, Dieu me crapahute, comment diable eussiez-vous voulu qu'elle ne me perturbasse point? Quand je parle de madame Kelly et de monsieur Brejnev en leur décernant le titre de grands disparus 1982, il va de soi que je ne cherche point à vexer Mendès France, que je mettrais volontiers dans le peloton de tête du hit-parade des cimetières 82, mais ce qui m'a frappé chez les deux précédents, c'est qu'on nous a montré leurs cadavres à la télévision, fugaces images d'éternité tranquille entre les cours de la Bourse et la pub pour effacer les rides... Elle, la princesse, doucement couchée sur un lit de satin blanc, m'apparut désespérément

belle, élégante et racée, figée dans sa beauté au bois dormant. Brejnev, en revanche, outrageusement cerné de feuillages épars et d'une débauche florale inouïe sur son lit de mort écarlate, m'émut beaucoup moins. Quelle dérision, la vie, mes bien chers frères. Avoir été si longtemps l'homme le plus effroyablement puissant et redouté du monde, et finir ainsi, noyé dans ce décor mortuaire de parade, hier encore debout, premier secrétaire du parti communiste de l'Union soviétique, et aujourd'hui, couché dans sa boîte, comme un thon à l'huile au milieu d'une salade niçoise.

Rude année que cette année-ci, nom de Dieu. C'est pas pour me vanter, mais une chose est certaine : 1982 aura été une bien meilleure année pour le bordeaux que pour Patrick Dewaere.

Enfin, on peut toujours se consoler en se disant que de toute façon, compte tenu de l'exorbitance coutumière de ses cachets, on n'aurait jamais vu Romy Schneider dans un film de Jacques Tati...

Ah, au fait, les argentiers, les producteurs, c'est à vous que je parle, vous qui geignez à fendre l'âme sur le grand désert de la pensée comique cinématographique française, vous l'avez bien laissé crever, Tati.

Je ne dis pas qu'il ne s'était pas planté dans son dernier long métrage. Mais Chaplin aussi s'est ramassé quelquefois (voir *Monsieur Verdoux)*. Tati, c'était quand même notre grand bonhomme et vous l'avez regardé crever sans rien dire depuis quinze ans, vous les requins sous-doués qui nous faites ramer les zygomatiques de film en film avec vos consternantes bidasseries franchouillardes de merde pour hypo-cré- tins demeurés, au quotient intellectuel si bas qu'il fait l'humilité, avec un « Ciel, mon mari » si con qu'il faut lui pardonner, avec la Mère Denis pour dernier terrain vague, je dérape, je dérape...

Ah, Français, Françaises, Jean-François, mon bijou, quelle connerie la mort, Barbara. Ah, je sais, je sais, je sais ce qu'il nous faudrait pour arrêter la mort en temps de paix, ce qu'il nous faudrait c'est une bonne guerre. Boum. Tacatacatacatac. Damned, je suis fait... Aaaah, Johnny, si tu te tires de ce merdier, aaaah, si tu rentres au pays, dis à ma femme que... que... que... Aaaah... Ça, c'est un bon film ! J'aurais bien aimé être reporter de guerre.

(Prendre micro main.)

REPORTER : Allô ? Allô ? z-enfants de la patrie ? Bonjour ! Ici, Pierre Desproges. À l'heure où je vous parle, le jour de gloire est arrivé et l'étendard sanglant de la tyrannie est... Ah, je pense que nous ne sommes

pas en mesure de vous montrer l'étendard sanglant de la tyrannie... Ah, voici. Il est levé contre nous.

Luis : Meuh !

REPORTER : Je pense que vous entendez comme moi dans nos campagnes mugir ces féroces soldats. Monsieur, vous êtes petit exploitant agricole et apparemment vous êtes mécontent ? LUIS-PAYSAN : C'est-à-dire que, voyez-vous, ils viennent jusque dans nos bras, n'est-ce pas.

REPORTER : Oui, et qu'est-ce qu'ils font, jusque dans vos bras ?

LUIS-PAYSAN : Eh bien, comme vous voyez, ils égorgent nos filles et nos compagnes. Et le gouvernement ne fait rien.

REPORTER : Que préconiseriez-vous, monsieur? LUIS-PAYSAN : Ecoutez, je pense que ce serait une bonne chose de former nos bataillons et de faire couler un sang impur.

REPORTER : Faire couler un sang impur, cela ne présente pas un danger de pollution ?

LUIS-PAYSAN : Pensez-vous ! C'est très bon pour abreuver nos sillons.

PIERRE *(chantant)* : C'est bon pour ses sillons !

Donc Jean-François Kahn est coupable, mais son avocat vous en convaincra mieux que moi.

Jean-François Kahn: Ce polémiste homologué est, comme Victor Hugo, son modèle, d'un égoïsme forcené maquillé en admirable altruisme. Il considère les publications qu'il dirige comme des journaux intimes et supporte mal d'y voir figurer d'autres articles que les siens.

Réquisitoire contre Siné

13 décembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Bougnoules, bougnoules,
Fascistes de droite, fascistes de gauche,
Mon président mon chien,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

L'homme qui stagne aujourd'hui sur ce banc de l'infamie où le cul du gratin s'écrasa avant le sien, cet homme, mesdames et messieurs les jurés, ce morne quinquagénaire gorgé de vin rouge et boursouflé d'idées reçues, présente à nos yeux blasés qui en ont tant vu qu'ils sont devenus gris la particularité singulière, bonjour les pléonasmes, d'être le seul gauchiste d'extrême droite de France. Xénophobe même avec les étrangers, re-bonjour, masquant tant bien que mal un antisémitisme de garçon de bain poujadiste sous le masque ambigu de l'antisionisme pro-palestinien, misogyne jusqu'à souffler dans sa femme pour économiser sa poupée gonflable, pardon Catherine, plus primaire encore dans son anticommunisme que les asticots moscovites présentement occupés à bouffer Brejnev de l'intérieur, Siné, la baguette sous le bras et le béret sur la tête comme un Guevara de gouttière, va sa vie à petits pas, tel un super-Dupont mou, plongeant mollement dans le fluide glacé de son troisième âge. Longtemps Siné rama. Pour survivre dans sa jeunesse il alla jusqu'à faire où on lui disait de faire, c'est-à- dire dans *France Dimanche,* entre les étrons mongoloïdes de Bellus et les fientes crétino-phallocratiques de Kiraz, le garçon coiffeur gominé de l'humour en gourmette.

Puis il eut le culot de fonder *Siné Massacre* et d'y fustiger sans

retenue l'Église et l'Armée, en pleine monarchie gaulliste post-algérienne et de droit divin. Il fallait remonter à *L'Assiette au beurre* pour retrouver tant de violence dans la verve assassine. Hélas, hélas, hélas, vingt ans plus tard, comme les imbéciles et les morts, Siné n'a toujours pas changé d'opinions. Tel Tino Rossi pétrifié dans le Marinella roucoulophonique depuis les accords de Munich, Siné s'est figé depuis deux décennies dans les mêmes petits clichés franchouillards de gauche où s'enlisent encore les laïcs hystériques de l'entre-deux-guerres et les bigots soixante-huitards sclérosés que leur presbytie du cortex pousse à croire, contre vents et marées, que *Le Canard enchaîné* est toujours un journal anarchiste, et le gauchisme encore une impertinence.

En 1963, Siné imitait le corbeau, à l'envol de la moindre soutane. Vingt ans plus tard, Siné continue d'imiter le corbeau à la sortie des presbytères, mais les curés ne portent plus de soutane, et qui c'est qu'a l'air d'un con à faire croa-croa au passage d'un bodygraph?

La constante dans l'œuvre de Siné, mesdames et messieurs les jurés, c'est que cet homme ne connaît pas le doute. De même que Michel Jobert, pauvre puce ministrable, sait que les Français n'ont pas besoin de magnétoscope, Siné sait que les curés sont tous des salauds. Siné sait que les riches sont tous méchants et cons, et que les pauvres sont tous gentils, et cons. Grâce à quoi il peut se permettre de fourrer le moine Raspoutine et Mère Teresa dans le même sac à corbeaux, ou l'abbé Pierre et le curé d'Uruffe sous la même calotte, si j'ose m'exprimer ainsi.

En ce qui me concerne, mesdames et messieurs les jurés, et ce qui me concerne me passionne autant que m'indiffère ce qui vous concerne, c'est vous dire, en ce qui me concerne, j'ai toujours été fasciné par les détenteurs de vérité qui, débarrassés du doute, peuvent se permettre de se jeter tête baissée dans tous les combats que leur dicte la tranquille assurance de leur certitude aveugle. Non voyante, devrais-je dire. Pardon aux obturés du globe.

Malheureusement, j'ai le regret d'avoir à vous le dire, monsieur Siné, mais cette vertu sereine d'où se dresse quiconque croit détenir LA vérité, cette mâle assurance qui distingue le fort du faible, la bête humaine du Pierrot sentimental et, en un mot, l'homme de l'enfant, cette vertu n'existe pleinement à l'état fonctionnel que chez une seule catégorie d'êtres humains chez qui on l'exige avant de leur confier nos vies et nos frontières, et ces êtres humains, ce sont les militaires. Vous êtes un militaire, Siné. Vous êtes un sergent. Vous connaissez l'ennemi, tacatacatac, qu'on vous file un tromblon à la place de votre feutre à

Mickeys, et tacatacatac, vous allez tuer, détruire, écharper.

Vous êtes de ces pacifistes bardés de grenades et de bons sentiments prêts à éventrer quiconque n'est pas pour la non-violence.

Que vous le vouliez ou non, quelque chose en vous évoque ces bigots du manichéisme pour qui la guerre de 14-18, c'est la guerre entre les méchants Allemands et les gentils Français. Et non pas, comme l'a dit l'autre jour un petit garçon de 10 ans, dans l'émission de Michel Polac où vous graffitez chaque semaine : « La guerre de 14-18, c'est la guerre contre les Allemands et les Français. »

Ah, Dieu me crapahute, que la vie serait plus belle si tout le monde doutait de tout, si personne n'était sûr de rien. On pourrait supprimer du dictionnaire les trois quarts des noms en « iste », fasciste et communiste, monarchiste et gauchiste, khomeyniste et papiste, et les porte-drapeaux de leurs croisades de merde : Mussolini, Lénine, Andropov et Pinochet, la faucille et le goupillon... plus d'idéaux, et c'est la fin des guerres. Qu'est-ce qu'on demande de plus, pour tuer le temps en attendant la mort : plus de guerre, de l'amour, du saint-émilion pour tout le monde, plus de guerre, des fleurs, du Champagne pour les pauvres et des enfants qui chantent, de la musique, plus de guerre, des crépuscules sereins, des nuits blanches et des porte-jarretelles noirs et plus de guerre.

N'oublions jamais, mes frères, les dernières paroles du Christ en croix, alors que la colère du Père soufflait sur le Golgotha : « Froid, moi ? Jamais... »

Enfin, je ne voudrais pas céder la place à la traditionnelle minute d'expression corporelle ibérique des ballets de Lisbonne sans accabler l'accusé Siné pour sa tentative de ravalement du calembour au rang de borborygme pétomaniaque pour demeurés aérophages. Je pense notamment à votre antédiluvienne série sur les chats à tiroir dans laquelle les jeux de mots crapuleux s'enchevêtrent les uns dans les autres avec autant de finesse et d'élégance que les frères et les sœurs Tuyau de poêle sur les fresques obscènes des salles de garde de Lascaux. Et les femmes que vous salissez, comment n'en point rougir en ces lieux où jamais nul ne dit bite ou couille.

A propos de tuyau de poêle et de toile à matelas, une auditrice de Lourdes, Mme Sophie Trébuchard, 69, impasse de l'Apparition, m'écrit en son nom personnel et au nom de plusieurs dizaines de paroissiens de sa commune qui assistaient à la corrida de la Saint- Soubirou, le jour où nous avons expliqué ici la quatorzième position du *Kama Sutra*. Le texte explicatif de cette quatorzième position peut être mis à votre disposition,

madame, sur simple demande écrite à Monsieur Jean-Noël Jeanneney, PDG, Radio France, 116, quai Kennedy, Paris 16e.

Mais sans plus attendre, voici pour finir la quinzième position du *Kama Sutra,* qui offre l'avantage de pouvoir être pratiquée à plusieurs, comme nous allons vous le démontrer maintenant. Bon. Tout le monde est prêt ? Alors allons-y.

PIERRE : Alors ça, ici, n'est-ce pas, et ça, là, voyez-vous?

Tous : Comme ça ?

PIERRE : Non, non. Pas comme ça. Comme ça. Et ça, là. Non, là.

Tous : Comme ça?

PIERRE : Euh... ça, oui, mais là, non, comme ça.

Tous : Comme ça ?

PIERRE : Ah oui ! Ah oui ! C'est très bien. Ah oui, c'est très très bien.

Tous : En effet. C'est épatant. Ah oui ! Ah, mais oui ! C'est vraiment épatant. Merci, mon cher Pierre. C'est épatant.

Lors d'une prochaine audience nous étudierons ensemble la dix-septième position.

Donc Siné est coupable, mais son avocat vous en convaincra mieux que moi.

Siné: Ce dessinateur haineux, raciste et borné a foutu des boutons de rage à plusieurs générations de bien- pensants. Qu'il en soit ici remercié et qu'il crève.

Réquisitoire contre Paul Quilès

14 décembre 1982

Françaises, Français,
Quilaises, quilais,
Socialistes, socialistes,
Mon président mon chien,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

L'homme - je devrais dire la bête humaine - qui se présente aujourd'hui à nos yeux exorbités par l'horreur indicible de ses traits grotesques et la veulerie fangeuse de son regard déviationniste aux prunelles d'acier gorgées de haine antibourgeoise, cet homme, mesdames et messieurs, n'est pas un être normal au sens étymologique du mot : cet homme est de gauche. Il appartient à la gauche dure : c'est-à-dire que, s'il ne se dominait pas, il serait encore plus à gauche que, par exemple, François Mitterrand. Or, être plus à gauche que François Mitterrand, c'est fou. Ça ne se peut pas. On ne peut pas être plus à gauche que Mitterrand, de même qu'on ne peut pas être plus rocker que Tino Rossi. Il faut pas déconner. Mais trêve de billevesées, élevons le débat. Je ne sais pas qui est le con antique qui a inventé le mot « billevesée » mais je crois vraiment que c'est le mot le plus laid de la langue française. « Billevesée ». Quand on le prononce, on a l'impression de vomir un yaourt Yopla avec des vrais morceaux de nouilles entières dedans. « Billevesée ». Mais qu'attendent les quarante badernes semi-grabataires du quai Conti pour ôter ce mot ordurier du dictionnaire ? Vous m'entendez, les papys verts ? Vous ne pourriez pas faire un effort et nous ôter des oreilles et de la bouche des termes aussi crapuleux que « billevesée », au lieu de rester assis sur vos vieux testicules taris en vous demandant s'il faut mettre ou

ne pas mettre « couille » dans le dictionnaire ? Trêve de billevesées. Élevons le débat.

Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mesdames et messieurs les jurés, mais il existe une face cachée des hommes politiques que très peu de journalistes osent aborder. Et c'est dommage. En effet, à l'instar du président de tribunal ou du ragondin musqué des marais poitevins, l'homme politique, qu'il soit de droite, de gauche, du centre ou même de la Garenne-Bezons, l'homme politique, dis-je, est un mammifère vivipare. Je sais. C'est à peine croyable, quand on voit un député, un sénateur, un ministre ou un président de la République s'exprimer devant un micro, d'imaginer que là, à portée de main, à cinquante centimètres en dessous de son nœud... de cravate (cinquante millimètres si c'est Jobert), il y a une zigounette avec ses deux petites baballes. C'est inouï! C'est fou! C'est incroyable mais... vrai, comme dit mon beau-frère, celui qui a été trépané, c'est fascinant, de savoir que des gens éminemment préoccupés du sort de la France et des Françaises et des Français, des gens dont l'œil grave et la démarche austère qu'ils ont pour gravir les marches de l'Élysée nous révèlent à l'évidence l'abnégation, le courage et la volonté qu'ils mettent à poursuivre le combat pour le mieux-être de l'humanité et l'agrandissement de leur gentilhommière, c'est dingue de penser que ces grands serviteurs de l'État sont des mammifères vivipares et qu'ils se reproduisent comme Rego ou Rantanplan, en s'agitant frénétiquement sur une créature du sexe opposé, entre un petit déjeuner avec Arafat et un dépôt de gerbe sous l'Arc de Triomphe à Napo. Personnellement, j'ai beaucoup de mal à m'y faire. Tout petit, déjà, rien que de penser que de Gaulle était allé faire caca juste avant l'appel du 18 juin, ça me rendait malade.

Continuons d'élever le débat, car nous stagnons, Dieu me tripote, merci mon Dieu.

Eh bien, mes chers élèves, je continuerai, si vous le voulez bien, mon cours d'anatomie-biologie appliqué aux sciences politiques par un exemple qui vous montrera clairement que le politicien moyen se reproduit grosso modo comme l'homme, c'est-à-dire en mettant sa petite graine dans la maman après avoir observé deux papillons.

Cependant (et même si ça ne pend pas), quelques différences minimes mais fort caractéristiques peuvent indiquer clairement au praticien averti, témoin d'un accouplement entre un homme et une femme, s'il s'agit ou bien de l'accouplement d'un homme politique ou bien de l'accouplement de toute autre espèce d'imbécile.

Un petit dessin valant bien mieux qu'un long discours, comme le dit l'expression populaire, qui ne se trompe jamais, surtout en régime socialiste où le peuple est considéré comme beau et intelligent par décret ministériel, un petit dessin valant bien mieux qu'un long discours, mes bien chers élèves, mon estimé confrère le docteur Rego, de la faculté de moruculture de Lisbonne, et moi-même, allons maintenant soumettre à votre jugement le résultat de dix ans de travaux pratiques sur le mode de vie copulatoire de l'homme politique. Ces expériences tiennent pour l'essentiel en deux enregistrements que nous allons maintenant vous faire entendre.

Cependant, devant la cruauté terrible de certaines images sonores, nous demandons instamment aux personnes sensibles, ainsi qu'aux bigotes du CERES ou de Saint-Honoré-d'Eylau, de bien vouloir éteindre leur transistor ou de tourner le bouton pour écouter Pierre Bellemare qui vous propose une question concernant les petits dessous de la vie architecturale luxembourgeoise : « Quel est le surnom familier que la famille de Luxembourg a donné à l'archiduchesse Charlotte. Chachar ? Lolotte ? Foufounette ? Sautopaf ? Vous avez trente secondes. »

Ces deux enregistrements ont été effectués pendant l'acte sexuel des personnes concernées, en présence de maître Lesage, huissier, qui n'arrêtait pas de se bran... brancher sur les écouteurs afin de n'en point perdre une goutte... une miette! Voici le premier enregistrement, qui en dit long sur le mode de vie copulatoire de l'homme normal :

PIERRE : Alors ça là, n'est-ce pas, et ça là.

LUIS : Comme ça ?

PIERRE : Non. Comme ça. Ça là, n'est-ce pas.

Luis : Comme ça ?

PIERRE : Oui, là c'est bien. C'est très bien. C'est très très bien.

Luis : En effet, c'est épatant. Ah oui, c'est épatant mon amour. C'est vraiment épatant, dois-je dire. Vraiment. Merci infiniment. Épatant.

Voici maintenant le second enregistrement. L'une des deux personnes enregistrées est un personnage politique français éminemment connu, c'est pourquoi nous avons volontairement transformé sa voix électro, niquement. Écoutez bien la différence entre cet enregistrement et le précédent : « Félix qui potuit rerum cognoscere causas » (Heureux celui qui a pu pénétrer les causes secrètes des choses).

PIERRE : Alors ça là, n'est-ce pas, et ça là. Luis : Comme ça ?

Pierre : Non. Comme ça. Ça là, n'est-ce pas. Luis : Comme ça ?

Pierre : Oui, là c'est bien. C'est très bien. C'est très très bien.

Luis : En effet, c'est épatant. Ah oui, c'est épatant. C'est vraiment épatant, camarade. Il faut que les travailleurs le sachent.

Donc Paul Quilès est coupable, mais son avocat vous en convaincra mieux que moi.

Paul Quilès: Cet apparatchik grisâtre, ex-coupeur de têtes du PS et ministre de la Défense de Mitterrand, s'est composé une dégaine de hussard qui ne tromperait que son cheval s'il savait monter.

Réquisitoire contre William Sheller

17 décembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Mon président mon chien,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mon petit William chéri,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

Donc William Sheller est coupable. Mais Nicolas veut pas qu'on l'embête? Bon. Qu'on l'acquitte, merde, c'est Noël. Pax omnibous allaré dotobous ! Alléluia ! Mes frères ! Jésus-z-est né ! Gloria in excelsis Déo, repasse-moi du boudin blanc ! Redonne-moi le caviar : une cuillerée pour le tiers-monde., une cuillerée pour Mère Teresa. Joyeux Noël à tous !

Trêve de cynisme facile. Noël, c'est la fête des petits et des grands. Alors sourions. Je vais vous raconter le véritable conte de Noël que j'ai vécu hier. Vous allez rire : j'ai rencontré la Mort.

Si je vous dis où, vous n'allez pas me croire. J'ai rencontré la Mort à l'angle du boulevard Sébastopol et de la rue Blondel. Je le signale à l'attention des ploucs de la France profonde et de la fraction dure des séminaristes intégristes ligaturés de la trompe, la rue Blondel est ce qu'il est convenu d'appeler une rue chaude. Elle fut d'ailleurs baptisée ainsi en hommage au sergent Blondel qui y fît retraite à son retour des Indes à la fin du siècle dernier, après dix ans de bons et loyaux services dans les chaudes-lanciers du Bengale.

« Tu viens chéri ? » me dit la Mort.

C'était une voix presque inhumaine à force de beauté, une voix aspirante, la même sans doute qui faillit perdre Ulysse. Je freinai pile des deux pieds et me tournai vers elle. Alalalala. Je me doutais bien que la Mort était femelle, mais pas à ce point. Elle avait mis ses cuissardes

noires d'égoutier de l'enfer et son corset des sombres dimanches d'où jaillissaient ses seins livides et ronds comme l'Éternité. Son visage d'albâtre maquillé d'écarlate irradiait de cet ultime état de grâce enfantine nourri d'obscénité tranquille et d'impudeur insolente qui vient aux adolescentes à l'heure trouble des premiers frissons du ventre.

« Tu viens chéri? »

Je m'attendais à ce qu'elle ajoutât les vers qu'elle chanta naguère pour attirer le poète dans le guêpier de sa guêpière :

Si tu te couches dans mes bras,
Alors, la vie te semblera
Plus facile...
Tu y seras hors de portée
Des chiens, des loups, des homm's et des
Imbéciles.

« Alors, tu viens ?

- Je ne peux pas, madame. Pas aujourd'hui. Aujourd'hui ça ne m'arrange pas de mourir. C'est bientôt Noël, n'est-ce pas, comprenez-moi. »

Il faut vous dire que je revenais des grands magasins voisins, les bras chargés de paquets pour les enfants. Toute la ville frémissait et trépidait de cette espèce d'exaltation électrique et colorée qui agite les familles autant qu'elle racornit les solitaires, à l'approche de Noël.

« Non, vraiment, je ne veux pas mourir aujourd'hui, madame. J'ai le sapin à finir...

- Ne sois pas stupide. Viens, chéri. Si c'est le sapin qui te manque, je t'en donnerai, moi.

- Mais puisque je vous dis que je ne veux pas mourir.

- Pourquoi ?

- Pardon?

- Sais-tu seulement pourquoi tu ne veux pas mourir ? dit encore la Mort.

- Je ne sais pas moi. J'ai encore envie de rire avec ma femme et mes enfants. J'aime bien mon travail. Je n'ai pas fini de mettre mon bordeaux en bouteilles et j'attends Un coup de fil de maman. Et puis d'abord, il faut que j'aille chercher mes chaussures chez le cordonnier de la rue des Pyrénées. Voilà.

- Mon pauvre garçon. Tu es lamentable. Pour la première fois de ta vie, tu as la chance de voir la Mort en face, et au lieu de coucher avec moi, tu t'accroches à ton histoire de pompes même pas funèbres. Enfin, mon

lapin, sois raisonnable. Regarde autour de toi. Es-tu vraiment sûr de ne pas en avoir assez de cette vie de con ? »

Évidemment. Je jetai un regard circulaire sur le boulevard où la pluie glacée détrempait le trottoir gris, sale, jonché des mille merdes molles des chiens d'imbéciles. Mes frères humains trépignaient connement entre les bagnoles puantes d'où s'exhalaient çà et là les voix faubouriennes et bovines des chauffards éthyliques englués à vie dans l'incurable sottise des revanchards automobilistes glapissants de haine et suintants d'inintelligence morbide. La vulgarité tragique de la vitrine du Conforama voisin me donna soudain la nausée. Trois grands nègres souillés de misère et transis de froid s'y appuyaient en grelottant dans la dignité autour des balais de caniveaux pour lesquels ils avaient quitté la tiédeur enivrante de leur Afrique natale. À la devanture du kiosque du Sébasto, la guerre menaçait partout, la princesse de Moncul épousait le roi des Cons, le franc était en baisse et la violence en hausse, la speakerine hébétée crétinisait au ras des perce-neige, un chanteur gluant gominé affichait aux anges un sourire aussi élégant qu'une cicatrice de césarienne ratée, le ministre des Machins triomphait d'incompétence, le roi du football tout nu sous la douche crânait comme un paon mouillé ravi de montrer sa queue à tous les passants, les cervelles éclatées collées aux carrosseries racontaient en multicolore le grand carambolage meurtrier de l'autoroute, « le poids des morts, le choc des autos », et la traditionnelle grognasse du mois racolait l'obsédé moyen avec ses oreilles en prothèse de lapin et ses nichons remontés, luisants de glycérine : « Si je suis dans l'huile, c'est parce que j'aime ça. »

« Alors, tu viens chéri ? dit encore la Mort, dans un souffle infernal et brûlant qui m'envahit le cou jusqu'à la moelle. Allez, viens. Je te promets que la nuit sera longue. Je te ferai tout oublier. Tu oublieras la pluie, ta vieillesse qui pointe, les passages cloutés, les bombes atomiques, Rego, le tiers provisionnel et l'angoisse quotidienne d'avoir à se lever le matin pour être sûr d'avoir envie de se coucher le soir.

-Excusez-moi, madame, mais j'hésite. D'un côté, il est vrai que ce monde est oppressant. Mais, d'un autre côté, depuis que j'ai connu ces étés lointains, dans le foin, avec une mirabelle dans une main et la fille du fermier dans l'autre, j'ai pris l'habitude de vivre. Et puis l'habitude, au bout d'un temps, ça devient toujours une manie, vous savez ce que c'est. Alors bon, mourir comme ça là, maintenant, tout de suite, sans cancer ni infarctus, à la veille de Noël, ça la fout mal. Avec la panoplie de Zorro et la poupée qui fait pipi toute seule dans les bras, j'aurais peur de rater ma

sortie. Et puis, en plus j'imagine ma femme accrochant ses guirlandes en haut de son escabeau quand on lui apprendra la nouvelle : "Madame. Soyez courageuse. Votre mari... c'est affreux." Et elle : "Oui, c'est toujours pareil ! Il est jamais là quand on a besoin de lui, c'est toujours les mêmes qui accrochent les guirlandes." »

Alors la Mort, désespérée, haussa les épaules et se rabattit sur un petit vieux propret qui rentrait réveillonner tout seul dans sa chambre de bonne. A minuit, il aurait rempli son verre de mousseux pour trinquer avec sa télé noir et blanc. Alors, la Mort l'a baisé à mort, à même le trottoir.

Donc William Sheller est coupable, mais son avocat, nom de Dieu, vous en convaincra mieux que moi.

William Sheller: Ce qu'il chante est si délicat, si intelligent, si soyeux qu'on ne l'entend pas quand le voisin d'à côté, ce gros con, écoute le brame de Johnny sur Radio Nostalgie.

Réquisitoire contre Claire Bretécher

19 décembre 1982

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Charleboise, Charlebois,
Pétillonnes, Pétillons,
Mon président mon chien,
Chère Claire, cher sombre,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

«Plus je connais les hommes, moins j'aime ma femme », disait Aragon... Ce à quoi j'ajouterai, parodiant sans vergogne l'inoubliable auteur des yeux d'Elsa Poppin : « Plus je connais les femmes, moins j'aime Claire Bretécher. » Je hais cette femme, mesdames et messieurs les jurés. Elle m'a trop fait mal.

Du pimpant séducteur que j'étais, cette femme, que vous voyez là, mesdames et messieurs les jurés, écrasant de sa croupe arrogante le banc de l'infamie qui ne lui a rien fait, cette sémillante gorgone qui essaie tant bien que mal d'abriter son âme noire sous le masque trompeur de sa pulposité nordique, cette maudite gargouille graffiteuse, qui avilit Avila en traînant dans la fange le souvenir de Thérèse, la grande, l'humble Thérèse, celle qui pleure quand on la hausse... et qui rit quand on l'abaisse, cette hétaïre feutrée de la gauche caviar... Quand je dis « hétaïre feutrée », je ne sous-entends pas que vous faites des passes sur la pointe des pieds : je veux dire que vous avez prostitué votre feutre et trahi notre noble cause bourgeoise en allant dessiner dans *Le Nouvel Observateur,* le journal de machin... comment s'appelle-t-il déjà, le faire-part pensant ? Jean Daniel ! Mon Dieu comme cet homme est peu primesautier ! Le soir du 10 mai 80 et quelques, quand la populace a cru que c'était la Révolution, il a essayé de chanter « on a gagné » avec les autres : on aurait dit un moine anémié psalmodiant un chant grégorien aux obsèques

de Léon Blum. Et la dernière fois que je l'ai vu (il me semble, si ma mémoire est bonne, que c'était dans une partouze à Neuilly) il s'est approché de moi, et bien qu'il fût alors tout nu avec un caleçon sur la tête et un confetti sur le nez, j'ai vraiment cru lire sur son visage qu'il allait m'annoncer que l'ensemble de ma famille venait d'être décimée dans un accident d'automobile.

Du pimpant séducteur que j'étais, disé-je, avant d'être une fois de plus interrompu avec une extrême grossièreté par la seule personne au monde de qui je puisse tolérer pareil camouflet, c'est-à-dire moi- même, du pimpant séducteur que j'étais, cette femme a fait un homme brisé, d'autant plus irrémédiablement brisé que personne, hélas, ne pleura jamais ma brisure. Car enfin, Dieu me bascule (merci mon Dieu), il ne suffit pas qu'un homme soit brisé pour qu'on le pleure. Encore faut-il qu'il soit consigné ! Pourquoi, ramassis de cafards trichromosomiques hypotendus que vous êtes, pourquoi croyez-vous que Clovis pleura si fort le vase de Soissons? Parce qu'il était consigné, imbéciles.

Ôôôôôô ! Créature diabolique, tu as brisé mes illusions ! Oui, Claire, tu me les as brisées. Oui, Claire, tu me les brises encore, perverse beauté Scandinave.

A ce stade de ma harangue de la Baltique, mesdames et messieurs les jurés, je vous dois quelques révélations, concernant ma vie privée et celle de l'accusée, qui devraient normalement émouvoir les culs- mélos-nimbus d'*Ici Paris* et *France Dimanche :* Claire Bretécher n'est pas la pieuse paroissienne de Saint-Honoré-d'Eylau que tout le monde croit. Elle a une vie sexuelle organisée. Et, avant sa rencontre avec Michel Jobert dans le Paris-Poitiers, cette femme était mienne !

Ah, Claire, mon amour, va, je ne te hais point ! Je comprends que tu m'aies quitté pour petit Michou. Que celle qui n'a jamais rêvé de cacher son amant dans sa culotte lui jette la première pierre !

Mais, cruelle!, que n'as-tu montré quelque pitié pour celui qui t'a tout donné et dont aujourd'hui il ne reste rien. Rien que ce cœur qui saigne sans le secours hémostatique de ton baiser antinévralgique, pas d'utilisation prolongée sans avis médical.

Claire et moi, monsieur le président, nous connaissons depuis toujours. L'un et l'autre abandonnés par nos parents collaborateurs à la Libération, nous avons tété la même nourrice nantaise, en même temps. Dieu, comme les seins de cette femme étaient énormes ! Ça crée des liens, monsieur le président (c'est une image).

Dès son plus jeune âge, Claire manifesta des dons certains pour le

dessin et la peinture. C'est elle qui m'apprit à manier les couleurs et à tenir mon pinceau bien droit. Je nous revois encore, armés de mercurochrome et des tubes de rouge à lèvres et de fard à yeux de notre nounou, reproduisant le *Radeau de la Méduse* sur le papier peint blanc du salon. Tu guidais mes balbutiements picturaux, rappelle-toi, Claire :

CLAIRE : Alors, ça, là, n'est-ce pas, et ça, là.
PIERRE : Comme ça ?
CLAIRE : Non. Pas comme ça. Comme ça. Et ça, là.
PIERRE : Comme ça ?
CLAIRE : Là, oui, c'est bien. Ah oui, c'est bien. C'est très bien. C'est très, très, très bien.
PIERRE : Ah bon ?
CLAIRE : Ah oui. C'est épatant. C'est vraiment épatant.

Ah oui, Claire, c'était épatant, nous deux ! Au printemps, quand la merlotte rieuse merlottait dans ses premières plumes frissonnantes sur la brise froufroutante des plus fins zéphyrs du renouveau breton que Phébus encore pâlot, dardant à la nue les rais apaisants de sa splendeur vespérale, diffusait en caresses au creux du cou des filles, tel un duvet diaphane enrobant de plaisir la moiteur attendrie d'un mamelon dodu qu'irise en mille vaguelettes de tendresse exaltée le soupir atlantique du noroît qui s'étale et lisse au cœur des dunes l'herbeux oyat des bords de mer où la coccinelle sodomise le coccineau dans un tintinnabulage aigu d'élytres froissés, au printemps, disé-je, sur la grand-plage de Saint-Jean-de-Monts, Claire et moi participions souvent aux concours de châteaux de sable du *Figaro*. Sans son aide, je n'aurais jamais gagné : ah, certes, tout seul, je me débrouillais tant bien que mal, une année, j'ai même décroché un accessit dans la catégorie « châteaux populaires » pour avoir entièrement reconstitué en 3' 20" la ville de Sarcelles, avec une boîte de corned beef retournée. Mais sans Claire, jamais je n'aurais eu le premier prix en catégorie « châteaux Renaissance » pour mon célèbre «Retour de chasse à Chambord», entièrement en sable fait à la main, avec allégorie sous la troisième tourelle de l'aile gauche de la galerie sud qui montrait Éléonore d'Espagne poursuivie par un cerf et remontant sa culotte en traversant le Loir-et-Cher, pendant que Diane de Poitiers, à quatre pattes sur le pont-levis central, inventait le magnétoscope à huile qui allait la rendre célèbre quatre cent cinquante ans plus tard, grâce aux habiles manœuvres du fœtus à Pompon... Sans toi, Claire, jamais je n'aurais su

manier le sable humide et pétrir sa blondeur avec autant de doigté. Cela aussi, je te le dois.

Rappelle-toi, Claire...

Claire : Alors, ça, là, n'est-ce pas, et ça, là.
Pierre : Comme ça ?
Claire : Non. Pas comme ça. Comme ça. Et ça, là.
Pierre: Comme ça ?
Claire : Là, oui, c'est bien. Ah oui, c'est bien. C'est très bien. C'est très, très, très bien.
Pierre: Ah bon ?
Claire : Ah oui. C'est épatant. C'est vraiment épatant.

Puis vint le jour de notre communion solennelle à Saint-Honoré-d'Eylau. Tu avais 12 ans. Tu en paraissais 15. L'après-midi, lors du goûter d'enfants chez notre marraine, la maréchale Leclerc, tu as tenu à montrer ta chambre à mes petits amis, petit Luis et petit Claude. C'est là que, tous les quatre, nous avons joué à observer les papillons.

Rappelle-toi, Claire...

Claire : Alors, ça, là, n'est-ce pas, et ça, là.
Claude + Luis + Pierre : Comme ça ?
Claire : Non. Pas comme ça. Comme ça. Et ça, là.
Claude + Luis + Pierre : Comme ça ?
Claire : Là, oui, c'est bien. Ah oui, c'est bien. C'est très bien. C'est très, très, très bien.
Claude + Luis + Pierre : Ah bon ?
Claire : Ah oui. C'est épatant. C'est vraiment épatant.

Donc Claire Bretécher est coupable, mais son avocat vous en convaincra mieux que moi.

Claire Bretécher: La belle Claire est tellement timide qu'elle s'efface quand elle croit se reconnaître sur l'une de ses BD.

Réquisitoire contre Alain Ayache

7 janvier 1983

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Mon cher meilleur,
Mon bon doudou,
Mon cher Gérard,
Mon président mon chien,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

Il me faut revenir sur une vieille affaire. Entendons- nous bien. Quand je dis qu'il me faut revenir sur une vieille affaire, je ne sous-entends pas qu'il me faille me remettre en ménage avec Marguerite Duras.

Je veux parler de l'affaire Langlois (voir note ci-après). Certes on a tout dit, tout redit, tout contredit à propos d'un incident qui, finalement, pour peu qu'on le compare à la guerre du Liban ou à l'invasion de la Pologne par les... Polonais, fait figure, dans les annales de l'an 82, d'infime broutille indigne d'un articulet, même dans une feuille aussi transparente à force d'insignifiance que celle où monsieur Alain Ayache, ici présent, bafouille hebdomadairement ses pataquès boulevardiers hypogastriques.

Mais justement, dans son numéro du 17 septembre dernier, monsieur Ayache au lieu de se contenter, comme à son ordinaire, de se torcher la plume dans son papier antihygiénique, pour nous resservir la fiente, au lieu de bavouiller mollement sur les métastases hypothétiques des vieilles stars vacillantes ou de déconner sans complexe dans ses extraordinaires prévisions lotoroscopiques, dans ce numéro du 17 septembre, disé-je, *Le Meilleur* a osé tremper son groin dans l'affaire

Langlois pour donner une leçon de bon goût à ce journaliste d'Antenne 2 qui, je le rappelle, fut promptement congédié de son poste pour avoir ramené à de justes proportions un accident d'automobile survenu à une ancienne copine de Cary Grant reconvertie dans l'opérette immobilière sur la Côte d'Azur.

Je ne vous relirai pas le papier de Langlois, il faut vraiment être sourd ou monégasque pour ne pas le connaître par cœur. Mais voici la critique qu'en fit *Le Meilleur* dans son numéro du 17 septembre. En titre sur cinq colonnes : « L'HOMMAGE "CHOQUANT" D'ANTENNE 2 À GRACE ».

Avec des guillemets à « choquant », alors que le même mot revient dans le texte sans guillemets. Ces guillemets pourraient à la rigueur signifier que le responsable de la page, c'est-à-dire vous, monsieur Ayache, a voulu légèrement désavouer l'auteur du papier et démarquer en quelque sorte son journal de l'opinion singulière d'un seul journaliste. Mais c'est trop espérer du *Meilleur*. Si l'on se réfère au niveau moyen des qualités littéraires et humanistes de cet hebdomadaire, on est en droit de penser que l'usage du guillemet correspond ici à ce vieux réflexe pavlovien qui consiste à essuyer ses virgules sur le mur de la honte avant de se reculotter.

« Le changement tel que le conçoit Antenne 2 est parfois pour le moins choquant » *(sans guillemets),* s'insurge le justicier anonyme. «Voici comment Bernard Langlois, le présentateur, désormais suspendu du journal télévisé, a présenté mercredi dernier la mort de la princesse Grâce» *(suit l'article de Langlois),* puis, de nouveau, l'indignation du Zorro de gouttière du *Meilleur :* « Ce n'est pas l'élégance qui a étouffé le journaliste de la deuxième chaîne. A défaut de tresser une couronne à la princesse Grâce, il aurait pu éviter ce commentaire de mauvais goût. La protestation de plusieurs téléspectateurs l'a laissé de marbre, "C'est normal, dit Langlois : il y en a toujours. On se console comme on peut". Fin de citation. »

Le Meilleur s'offusquant du manque d'élégance et du mauvais goût d'un confrère, il vaut mieux entendre ça que d'être juif, comme disait Beethoven. Ayache offusqué par Langlois, c'est beau comme un vidangeur asphyxié par un bouquet de roses.

Le plus extraordinaire, mesdames et messieurs les jurés, c'est que cet article insensé, qui repousse les limites de la tartufferie journalistique vers d'inabordables sommets, se trouve être calé sous un autre intitulé : « Un nouveau jeu : les paris sur les morts », où il nous est raconté qu'à

Trempa, aux États-Unis, une association vient de créer une espèce de PMU morbide dont les joueurs, faute de cheval à abattre, misent de l'argent sur les disparitions probables des cancéreux mondains, des grabataires célèbres, ou plus simplement des vedettes du troisième âge comme Katharine Hepburn, Marlène Dietrich ou Ronald Reagan. Ah, bien sûr, bien sûr, *Le Meilleur* s'insurge contre de telles pratiques. C'est d'ailleurs pour cela qu'il en parle, n'est-ce pas. N'allez pas croire que c'est pour aguicher le lecteur en lui faisant renifler du cadavre que *Le Meilleur* déballe de l'agonie scandaleuse à longueur de pages. C'est pour dénoncer, merde quoi. C'est pour leur faire voir ce qu'il ne faut pas faire que le Merdeur, Pipi Paris ou Branle Dimanche montrent leur faux-cul à tous les passants.

La voilà, la vieille technique des hebdos accroche- cons, lèche-malades et branle-minus. On vous titre sur huit colonnes, en lettres grasses et graisseuses, quelque chose de bien cradingue, qui vous accroche la bête au plus bas de son cortex ou de son caleçon, on lui développe l'affaire sur cinquante lignes, avec force détails salaces ou crapuleux, et on lui dit : lecteur chéri, regarde, on voit les poils, renifle, ça pue la merde, et à la fin on s'indigne, avec élégance et bon goût, s'il vous plaît.

Toujours dans cette même page 21 du *Meilleur* du 17 septembre 82, mesdames et messieurs les jurés, à droite des aventures de Grâce Kelly et des courses de métastases du gotha, il y a un troisième article qui relate les déboires de la fusée Ariane, laquelle, je le rappelle, se désintégra tristement à peu près en même temps que Grâce Kelly. On imagine, par parenthèse, le titre qu'eût choisi *Le Meilleur* si Ariane, au lieu d'exploser en même temps que la princesse, avait explosé SUR la princesse... Mais ne rêvons pas. Le titre du *Meilleur* fut moins fracassant. Le voici. Je vous le montre :

« LA FUSÉE ARIANE VICTIME D'UN SABOTAGE?»

Avec un point d'interrogation. Vous avez tout compris : sans point d'interrogation, le titre « La fusée Ariane victime d'un sabotage » relevait du mensonge pur et simple. Avec un point d'interrogation, on peut tout dire sans risquer la diffamation, et c'est très intéressant sur le plan de l'accroche-connard car le susdit connard, pour peu qu'il soit myope, inculte, dyslexique ou simplement pressé, ne verra même pas le point d'interrogation. À partir de quoi, moi, si je veux, je peux très bien dire ou

écrire sur dix colonnes : « LE PRINCE RAINIER REMARIÉ AVEC ALAIN AYACHE?»

Tout le bon goût et l'élégance qui faisaient défaut à ce pauvre Langlois sont dans ce point d'interrogation qu'on peut d'ailleurs alterner avec une autre forme d'escroquerie journalistique banale que j'appellerai l'insinuation négative, exemple :

« Il n'y a rien entre le prince Rainier et Alain Ayache », alors que bon... C'est comme si je disais : « Il n'y a rien entre Villers et madame Rego. » Tu parles !

En résumé, s'il est vrai que, comme l'a toujours soutenu ma grand-mère, dans le poulet, le meilleur, c'est le croupion, il est vrai aussi qu'en matière de canard, *Le Meilleur*, ça vole pas très haut non plus.

Donc Alain Ayache est coupable.

Alain Ayache: Ancien champion d'Afrique du Nord de ping-pong. Bref, c'était déjà le meilleur.

NOTE

Bernard Langlois était présentateur du journal de la mi-journée sur Antenne 2 en 1982. Voici un extrait de son ouvrage *Résistances* (Éditions La Découverte, 1987) rappelant les faits:

« Dans la nuit mercredi à jeudi (15 septembre 1982), deux morts illustres: celle de la princesse Grâce de Monaco; celle du président libanais Béchir Gemayel. [...]

Me voici dans mon bureau, avec mes deux morts sur les bras, et passablement ennuyé: par qui vais-je commencer? Comment "ouvrir" le journal? [...]

Je vais prendre ma décision seul, car j'estime qu'elle relève de ma responsabilité. Je choisis de commencer le journal par un long éditorial où j'évoquerai, en parallèle, les deux morts en même temps. Exercice de style difficile, périlleux même, mais où je vois l'occasion d'aller plus loin que l'information brute, de mettre ces deux faits en perspective, de provoquer une réflexion des téléspectateurs. [...] »

« Il était jeune - 34 ans -, il était intelligent et volontaire, ambitieux et inquiétant tout à la fois. Élu, voici vingt-trois jours, président de la République libanaise, il aura eu juste le temps de savourer l'ivresse de la victoire, mais pas celui d'accéder à la réalité du pouvoir. C'est dans neuf jours que Béchir Gemayel devait devenir officiellement président du Liban. Sa mort - hier-, dans un attentat, risque fort de rallumer très vite les feux mal éteints de la guerre civile. Malheureux pays.

» Elle n'était plus très jeune - 52 ans. Elle était toujours belle, dans sa maturité de femme épanouie, passée sans transition de la célébrité sulfureuse d'Hollywood à celle, respectable, du gotha. Curieux destin que celui de Grâce Kelly, actrice talentueuse distinguée par un prince, qui lui offrit un jour sa main, sa couronne, et de partager son trône planté sur un caillou cossu, dans un royaume d'opérette. Grâce de Monaco est morte elle aussi, des suites de ses blessures, après un accident d'auto. » Cela ne changera rien au destin de l'humanité. Juste un deuil ordinaire, la peine ordinaire d'une famille célèbre qui nous était familière par la grâce des gazettes. » Bonjour...

» Voilà donc de quoi est faite d'abord l'actualité de ce jour: de ces deux morts de gens illustres, qui n'ont certes pas le même poids sur les balances de l'histoire, mais qui offrent, l'une et l'autre, matière à

réflexion.

» Gemayel d'abord. Il n'était guère besoin d'être expert en matière de politique libanaise pour prévoir que son élection, il y a trois semaines, à la présidence de la République du Liban, ne réglait pas tout...

» Après huit ans de guerre civile, dans un pays envahi, occupé au nord par l'armée syrienne, au sud par l'armée israélienne, seul un homme de compromis, d'équilibre entre les communautés, pouvait tenter de réaliser l'impossible: la réconciliation des Libanais, la reconstruction de l'État.

«Gemayel était tout sauf cet homme-là - dont on ne sait d'ailleurs pas s'il existe: chef de clan, baroudeur, et candidat, qui plus est, des Israéliens, son élection ressemblait à une gageure.

» Grâce de Monaco: l'image du bonheur sucré, véhiculée jusqu'à l'écœurement par la presse du cœur. On n'ignorait rien de sa vie - poids des mots, chocs des photos; des fredaines de sa fille aînée, Caroline; des émois de sa cadette, Stéphanie; des exploits sportifs du petit prince, Albert. » Malgré cette ronde folle des *paparazzi* autour de la famille Grimaldi, cette femme, aujourd'hui disparue, laissera le souvenir d'une personne de qualité. Cette roturière avait la noblesse naturelle; et le prince Rainier - dont le choix, à l'époque, avait surpris - ne s'était pas mépris. » Respectons sa peine, qui est sans doute immense. » J'ajoute - et c'est le seul point commun de ces deux décès survenus hier - que nous ne les avons sus, l'un comme l'autre, qu'avec bien du retard.

» Raison d'État? Pour l'un sûrement; pour l'autre, peut-être aussi.

» À 18 heures, hier soir, Gemayel était officiellement sorti indemne de l'attentat.

» Quant à Grâce de Monaco, ses blessures, nous disait-on, n'étaient pas graves.

» Même la mort, chez les grands, respecte des protocoles qui échappent au commun...»

Réquisitoire contre Daniel Toscan du Plantier

10 janvier 1983

Flamandes, Wallons,
Belges, Belges,
Suisses, Suisses,
Françaises, Français,
Monsieur le président le plus ridicule d'Inter,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

Jusqu'à aujourd'hui, je pensais que le Toscan du Plantier était le virus de la verrue plantaire, c'est vous dire à quel point j'aurai du mal à aborder le sujet du jour. Je préfère répondre à mon courrier, et plus particulièrement à la lettre de madame Sabine Le Tavernier, de Nyons, présidente de l'ADVO, l'Association de Défense de la Veuve contre l'Orphelin, qui regrette bizarrement que le tribunal n'accuse jamais d'enfants, qui, dit-elle, sont tous des cons.

Je dois dire, madame, que vous n'avez pas tout à fait tort.

Je ne suis pas raciste, mais il faut bien voir les choses en face : les enfants ne sont pas tout à fait des gens comme nous. Plus ils sont petits, moins ce sont des gens comme nous. Attention. Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. Il n'y a dans mon propos aucun mépris pour les petits enfants. Seulement, bon, il faut voir les choses en face : ils ont leurs us et coutumes bien à eux. Ils ne s'habillent pas comme nous. Ils n'ont pas les mêmes échelles de valeur. Ils n'aiment pas tellement le travail. Ils .rient entre eux pour un oui, pour un non. Enfin, qu'on le veuille ou non, les petits enfants sont de grands enfants.

Personnellement, je subis en permanence sous mon toit une paire d'enfants de sexe féminin que j'ai fini par obtenir grâce au concours d'une jeune femme aussi passionnée que moi pour les travaux pratiques

consécutifs à l'observation des papillons.

Un manque total d'objectivité et une dissolution navrante de l'esprit critique caractérisent généralement le discours laudatif des parents quand ils s'esbaudissent sur les mille grâces et les talents exquis de leur progéniture. Moi, non. Je conserve le nécessaire recul de l'entomologiste glacé quand il me vient à l'idée de parler des miens. Je ne suis pas ébloui par eux. Je ne suis pas gâteux. Et c'est sans la moindre complaisance que, à force de les observer dans leurs jeux et leur comportement affectif, je puis témoigner aujourd'hui que mes filles sont vraiment beaucoup plus jolies et drôles et intelligentes et gracieuses et pimpantes et rigolotes que les enfants des autres.

C'est vrai. Il faut me croire car je n'ai pas de preuve : je ne les exhibe jamais dans les lieux publics ou devant les journalistes à l'eau de rose qui m'en font parfois la demande. Ce n'est pas par pudeur. Je n'en ai aucune. Vraiment aucune : Dimanche dernier, à Saint-Honoré d'Eylau, j'ai manifesté à coups de zigounette sur l'accoudoir de mon prie-Dieu pour protester contre le sermon du nouveau curé, qui me semblait légèrement anticlérical.

Non, ce n'est pas par pudeur que je ne montre pas mes enfants à tous les passants. C'est parce que je n'ai pas les moyens de payer la rançon.

Les enfants ne sont pas des gens comme nous. Dieu merci, nous autres parents, armés de cette époustouflante sagesse tranquille qu'on appelle la Raison, sommes là pour guider d'un bras ferme nos chers petits sur le droit chemin de la vérité existentielle d'où leur âme fluette de petit sous-homme se forgera sans trêve jusqu'à devenir l'âme d'airain de l'homme mûr et responsable, capable enfin de travailler huit heures par jour à l'usine ou au bureau, de jouer au tiercé et de déclencher périodiquement les indispensables guerres mondiales dont les déchaînements remarquables de bruits et de fureur constituent à l'évidence la seule vraie différence entre l'Homme et la bête.

Minute de réflexion : Prends ta tête à deux mains, mon cousin. Réfléchissons : Quel pouvoir humain est plus absolu que le pouvoir des parents sur les enfants ?

Avant de fouetter ses serfs ou de décréter un couvre- feu arbitraire, le dictateur le plus méchamment obtus, le tyranneau le plus définitivement cruel, s'entoure au moins de l'avis d'une poignée de conseillers qui peuvent éventuellement infléchir ses outrances. Hitler lui-même n'envahissait pratiquement jamais l'Autriche- Hongrie sans avoir

préalablement consulté son berger allemand.

Mais qui contrôle le pouvoir des parents ? Qui ? Personne. A part quelques lois qui conseillent vaguement aux prolétaires abrutis de travail d'éviter de jeter leurs poupons braillards par les fenêtres de l'HLM après 22 heures, afin de limiter les accidents du travail, et notamment le nombre des fractures des vertèbres cervicales chez les éboueurs insomniaques victimes de chutes d'enfants sur la gueule à l'heure du laitier.

Mais n'est-il point tout à fait consternant de constater, en ce monde entièrement bâti sur la répression, depuis l'affaire de la golden maudite au paradis terrestre, que n'importe quel adulte, sous prétexte qu'il a, le plus souvent par hasard, pondu un rejeton, n'est- il point stupéfiant, m'insurgé-je, de constater que le susdit adulte a le droit absolu de triturer impunément la personnalité d'un enfant sans encourir la moindre punition de la société ?

Injuriez un pandore, volez une pomme ou traversez la vie en dehors des passages protégés définis par la loi et vous risquerez la prison. Mais sous votre toit, vous ne risquez nulle répression. Abrutissez votre gosse à coups d'idées reçues, détruisez-le à vie en le persuadant que la masturbation rend sourd ou que les juifs sont des voleurs, faites-en un futur con tranquille en lui enseignant que les femmes sont des hommes inférieurs, inoculez-lui sans répit votre petite haine rabougrie pour la musique arabe, la cuisine chinoise ou la mode sénégalaise, quand ce n'est pas pour les mœurs et coutumes de la Seine-et-Marne, d'ailleurs ça ne m'étonne pas, c'est encore un 77 qui m'a fait une queue-de-poisson ce matin, dégoûtez-le à vie de Brahms ou du rock-new wave, crétinisez-le sans retour en le forçant à faire des mathématiques s'il veut être musicien, parce que VOUS auriez voulu être ingénieur et que la vie, hélas, quel malheur, ne l'a pas voulu, mais mon gosse, vous verrez, je suis chef de rayon, d'accord, mais mon gosse, lui, MON gosse, sera chef de diamètre. Ah, fumiers de philistins !

Philistins, épiciers,
Tandis que vous caressiez
Vos femmes,
En songeant aux petits
Que vos grossiers appétits
Engendrent,
Vous pensiez : « Ils seront, Menton rasé, ventre rond, Notaires »,

Mais pour bien vous punir,
Un jour vous voyez venir
Sur terre
Des enfants non voulus
Qui deviennent chevelus
Poètes.

C'était : « Hommage à Jean Richepin ». À propos, comment va Brassens ? Depuis qu'on ne le voit plus de Vanves à la Gaîté, le Mont Parnasse n'est plus ce qu'il était.

« Ah, c'est dur l'élevage », disait ma grand-mère qui pratiqua volontiers sur sa descendance des méthodes de puériculture pluralistes surannées alternant les sévices corporels de type panpan-cucul et la répression hypoglycémique axée sur la privation temporaire du roudoudou. Oui, c'est dur. Un jour que je scribouillais avec soin dans ce bureau tranquille d'où jaillissent tant bien que mal ces élucubrations, la plus jeune de mes deux crapulettes, qui va sur ses six ans sans lâcher sa sucette, est venue me faire une de ces visites dont elle m'honore quand elle a du temps à perdre, c'est-à-dire rarement.

« Papa, pourquoi le monsieur il a une jupe? s'enquiert-elle après cinq minutes de contemplation muette devant une des trois cents photos de presse que j'ai collées sur deux murs de mon antre.

- Parce que c'est un Écossais. C'est une coutume dans son pays de porter un kilt. Ça s'appelle un kilt. Tu sais, les hommes ne portent pas tous des pantalons. Il y a plein de pays dans le monde où les hommes portent des robes ou des jupes.

- Papa, est-ce que les Écossais sont tristes ?

- Pourquoi veux-tu qu'ils soient tristes ?

- Parce qu'ils ne sont pas des Français. »

Sonnette d'alarme dans la tête du père. Attention :

Désamorcer tendance, xénophobique précoce. Danger de racisme primaire à l'horizon. Vas-y, Pierrot. Fonce.

« Vois-tu, ma chérie, les Écossais, les Français, les Noirs, les Jaunes, ce sont des hommes, ou des femmes, tous pareils. Être français, ce n'est pas très important. Ça fait rien. Les Écossais parlent anglais, comme beaucoup de gens dans le monde, mais c'est tout. Les enfants écossais sont exactement comme les enfants d'ici.

- Ah bon. Alors c'est pas grave d'être écossais ?

-Non!

- Ça fait pas mal ?
- Mais non.
- C'est pas grave alors ?
- Ce n'est pas grave du tout. Tu as compris. »

Trois jours plus tard, elle se replante devant la même photo.

« Dis donc, papa, un Écossais, si y met un pantalon et qu'il parle pas, est-ce qu'il croit qu'il est français ?... » C'est dur l'élevage !

Donc Daniel Toscan du Plantier est coupable, mais son avocat vous en convaincra mieux que moi.

Daniel Toscan du Plantier: Ce personnage pompeux qui terrorisait les cinéastes est mort depuis si peu de temps qu'on ne va pas, en plus, dire du mal de lui.

Réquisitoire contre José Giovanni

13 janvier 1983

Françaises, Français,
Corses, Corses,
Mon président mon chien,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés pourris d'office,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

Voilà. C'est arrivé. Ça devait arriver. C'est arrivé.

Depuis plusieurs jours, déjà, je sentais que cela arriverait. Il y a des signes avant-coureurs qui ne trompent pas. C'était dans l'air. Alors voilà.

Qu'est-ce qui est arrivé, direz-vous? La gauche? Zorro? Le retour d'Aragon? Le beaujolais nouveau? Le TGV ? Le jour de gloire ? Non.

Il est arrivé ce qui devait arriver un jour ou l'autre depuis les temps immémoriaux où je m'écartèle quotidiennement les sphincters cérébraux pour pondre, ici, tant bien que mal, de laborieux réquisitoires haineux contre des gens que je ne hais même pas, il est arrivé, disé-je, ce qui devait arriver : aujourd'hui, monsieur le président, cher maître, cher accusé, chers jurés, cher public, je n'ai strictement rien à dire. Je suis comme frappé d'hypotension réquisitoriale et d'inappétence inquisitrice, tari, creux, vidé, exsangue, en panne, décrébré, sous-procural, subéreux, non-pensant, débranché, sous-demeuré, cataleptique, hypo-courroucé, sub-colérique et non-hargneux, inexistant, pétrifié, raplapla, tribuno-dépressif, barbitural, anorexique, flagada, neurasthénique, sub-léthargique, semi-lunaire et para- légumineux. Ne cherchez pas à rayer la mention inutile, il n'y en a pas. J'ai beau me forcer, j'ai beau me pousser l'âme au cul, me plonger dans le dossier de l'instruction jusqu'à frôler la noyade par hydrocution du cortex dans l'eau trouble de votre curriculum vitae, je ne parviens pas à fixer mon attention chancelante sur votre cas

que je connais pourtant bien, monsieur Joseph Giovanno.

Je lis dans votre dossier que vous vous réjouissez de l'abolition de la peine de mort, eh bien, je vous le dirai en un mot comme en cent, ça m'est complètement égal. Incroyable mais vrai : je m'en fous. Je vois aussi que vous vénérez Napoléon parce que vous êtes corse, ce qui constitue, à mon sens, la raison la plus totalement incongrue d'aimer Napoléon ! C'est pas parce qu'elle est née à Boston que ma sœur vénère l'Étrangleur, mais bon, de toute façon, je m'en fous à un point que vous ne pouvez même pas imaginer. Vous vénéreriez la guillotine et seriez pour l'abolition de Napoléon parce que vous êtes belge que je m'en foutrais exactement autant.

Vous dites plus loin que vous n'aimeriez pas mourir dans votre lit, mais entre nous, je vous le demande du fond, du cœur, qu'est-ce que ça peut me faire, du moment que vous ne venez pas mourir dans le mien ?

Une seule fois j'ai failli me réveiller, c'est en prenant connaissance d'une réponse que vous avez faite à l'instruction : à la question « Quel est votre compositeur favori ? », vous avez répondu : « Aranjuez et ses concertos. » C'est légèrement rigolo quand on sait qu'Aranjuez n'a jamais écrit un seul concerto, pour la bonne raison qu'Aranjuez est le nom d'une ville, et non pas du compositeur. Lequel se nommait Joachim Rodrigo et composa *Le Concerto d'Aranjuez,* cette lourde roucoulade sirupeuse, en l'honneur des jardins luxuriants de cette vieille cité des bords du Tage. Alors, quand vous dites : « J'aime Aranjuez et ses concertos, je pourrais les écouter des heures, des jours, des mois sans m'en lasser jamais », là, j'avoue que malgré l'extrême profondeur de ma somnolence je suis au bord d'être réveillé par l'incontrôlable agacement de mes zygomatiques. Comprenez-moi, monsieur Giovanna : je ne ris pas de votre inculture musicale. Moi-même, comme vous, je serais incapable de dire qui a écrit le *Boléro* de Ravel et où s'est passée la bataille de Marignan. Il va de soi que nos petits trous de culture, comme toutes les autres formes de notre pauvreté, ne prêtent pas à rire. Ce qui me secoue le diaphragme malgré ma torpeur, c'est d'imaginer que vous puissiez écouter des heures, des jours, des mois, des concertos qui n'existent pas. Remarquez que je m'en fous aussi du moment que vous n'abîmez pas ma platine en venant les écouter chez moi. D'ailleurs moi, je n'écoute que la musique de madame Claire de Lune. J'adore toutes ses sonates.

A ce stade de l'expression somnifère de ce réquisitoire moribond frappé au sceau de l'incompétence par la torpeur où m'a plongé la Tsé-tsé des prétoires, dont la cuisante morsure sournoise, sous la robe austère de

la justice, a éteint en moi toute velléité de viol de conscience ou de détournement de majeurs, ça y est, j'ai paumé le début de ma phrase… Ah oui, Dieu me tripote (merci mon Dieu), à ce stade de ce réquisitoire sépulcral, je me console en constatant, d'après les révélations dignes de foi de ma montre c'est-trop-con- à-quartz, que je suis tant bien que mal parvenu à boucher un trou de cinq minutes sans jamais dire quoi que ce soit qui puisse intéresser qui que ce soit ici, et qu'il suffirait à présent que je vous lise ma dernière quittance de gaz, pour que sonne enfin le grelot présidentiel avant-coureur de l'inénarrable minute d'expression corporelle des ballets de Lisbonne qui me permettra de me recoucher enfin. Aussi bien, sans plus attendre, vais-je vous lire ma dernière quittance de gaz.

« Électricité de France - Gaz de France, EDF R. C. Paris B 522 081 317, GDF R. C. Paris B 542107651. » C'est le titre. « Première tranche ou pointe ou heures pleines: 1654,1 859 kilowatts. Autres tranches, ou heures creuses : 3204. » C'est quand on baise avec la lumière allumée : ce n'est pas 3204 coups, non, c'est 3 204 kilowatts.

Je constate, hélas, si j'en juge par la profondeur bovine des regards du jury, que ma vie privée ne vous intéresse pratiquement pas. Ah, bien sûr, si au lieu de payer mon gaz ou d'aller acheter ma baguette bien cuite au bout de la rue comme tout le monde, si au lieu de trottiner platement dans l'existence banale de monsieur Tout-le-monde, j'étais un héros de José Giovanni, là, alors, oui, vous seriez passionnés. Vous aimez ça, hein, les grosses brutes viriles avec des poils aux pattes qui se bourrent la gueule à l'alcool à brûler en descendant le Niagara, ça vous excite les hypertrophiés du deltoïde qui s'éventrent à l'Opinel pour tuer le temps entre deux fusillades. Ça vous fait bander les bûcherons velus façon King Kong, qui se défoncent la tronche à coups de pioche les jours fériés, au lieu de regarder le film sur la Une, et qui finissent par mourir, légèrement vivisectionnés, en balançant, par-ci par-là, par-delà l'écran, les sempiternelles banalités sensiblardes du mélo phallocratique, et autres lieux communs poilus qui célèbrent immanquablement ces vibrantes manifestations sirupeuses et culturistes de l'amitié virile, avec un grand Vi, si j'ose m'exprimer ainsi. A propos de grand vit, monsieur Giovanni, j'ai vu récemment le gland des Siciliens, on voit pas beaucoup la fève des Siciliennes, là-dedans.

Donc, monsieur Giovanni, vous êtes coupable. Mais votre avocat vous en convaincra mieux que moi.

José Giovanni: Ancien taulard qui s'est rempli les poches en faisant son trou.

Réquisitoire contre Inès de la Fressange

18 janvier 1983

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Rouquines, rouquins, coquines, coquins,
Mesquines, mesquins,
Vilebrequines, vilebrequins, mannequines, mannequins,
Mon Massif central,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

« Les hommes naissent tous libres et égaux en droit. » Qu'on me pardonne, mais c'est une phrase que j'ai beaucoup de mal à dire sans rire. «Les hommes naissent tous libres et égaux en droit. » Prenons cette femme. (C'est une image, madame. Loin de moi l'idée de vous prendre ici, dans ce box trop exigu pour les cent quatre-vingt-un centimètres de splendeurs nacrées qui composent, en tout bien tout honneur, votre principale source de revenus.)

Prenons cette femme. Elle est belle. La beauté... Existe-t-il au monde un privilège plus totalement exorbitant que la beauté ? Par sa beauté, cette femme n'est-elle pas un petit peu plus libre et un petit peu plus égale, dans le grand combat pour survivre, que la moyenne des homo sapiens qui passent leur vie à se courir après la queue en attendant la mort ?

Quel profond imbécile aurait l'outrecuidance de soutenir, au nom des grands principes révolutionnaires, que l'immonde boudin trapu qui m'a collé une contredanse tout à l'heure possède les mêmes armes pour asseoir son bonheur terrestre que cette grande fille féline aux mille charmes troubles où l'œil se pose et chancelle avec une bienveillante

lubricité contenue ? (Difficilement contenue.)

Quand on a vos yeux, madame, quand on a votre bouche, votre grain de peau, la légèreté diaphane de votre démarche et la longueur émouvante de vos cuisses, c'est une banalité de dire qu'on peut facilement traverser l'existence à l'abri des cabas trop lourds gorgés de poireaux, à l'écart de l'uniforme de contractuelle et bien loin de la banquette en skaï du coin du fond de la salle de bal où le triste laideron, l'acné dans l'ombre, cachant dans sa main triste et grise le bout de son nez trop fort, transie dans sa semi- laideur commune, embourbée dans sa cellulite ordinaire et engoncée dans ses complexes d'infériorité, ne sait que répondre au valseur qui l'invite : « Je peux pas. Je garde le sac à ma copine. »

Et encore, le boudin con ne souffre pas. Mais il y a le boudin pas con. Le boudin avec une sensibilité suraiguë. Le boudin qui est beau du dedans. Le boudin qui a dans sa tête et qui porte dans son cœur sa beauté prisonnière, comme ces gens du Nord de la chanson qui ont dans leurs yeux le bleu qui manque à leur décor.

Pourtant, Dieu me tripote (merci mon Dieu), la différence est mince entre une beauté et un boudin. Quelques centimètres de plus ou de moins, en long ou en large, quelques millimètres de plus ou de moins entre les deux yeux, quelques rondeurs ou aspérités en plus ou en moins par-ci par-là autour des hanches ou dans le corsage. Des détails. Et à ces détails près, quelle différence y a-t-il entre Inès de la Fressange, star à frou-frou pour emplumés saturés d'or du gotha, et Yvette Le Crouchard, tourneuse-fraiseuse sur machine-outil dans la Seine-Saint-Denis ?

À y regarder de plus près, elles sont étonnamment semblables. Elles possèdent l'une et l'autre le même nombre de fesses et le même nombre de seins. Les longueurs ajoutées de leur intestin grêle et de leur gros intestin atteignent approximativement huit mètres et demi, une fois dépliés et étirés. L'une et l'autre affichent au thermomètre anal une température moyenne de trente-sept degrés deux, et le corps de l'une comme le corps de l'autre contient grosso modo 70 % d'eau et 30 % de viandes diverses dont certaines, sous l'impulsion salutaire d'influx nerveux variés, leur permettent, au choix, de jouer des coudes, de cligner de l'œil, d'attraper l'autobus, voire de baisser leur culotte sans le secours des voisins en cas d'urgence uro-génitale.

J'espère que je ne vous choque pas, madame. Vous auriez tort d'être choquée. D'après une étude approfondie et effectuée récemment par mes soins auprès des familiers du Tout-Hollywood des années 60, je suis en mesure d'affirmer aujourd'hui que même Marilyn Monroe, aussi

surprenant que cela paraisse, même Marilyn Monroe faisait pipi... Étonnant, non?

Ainsi, il est vrai que les similitudes l'emportent sur les dissemblances entre deux êtres humains. L'âge lui-même n'est rien, chère Inès, si ce n'est que, selon toute probabilité, les asticots auront fini de picorer la guêpière de ma grand-mère quand ils entameront votre ultime robe du soir. Pour le reste... Tenez, j'étais invité la semaine dernière à la soirée annuelle des anciennes Miss France, dont je suis depuis longtemps l'intime pour avoir été maintes fois juge de touche pendant les compétitions. Lors du dîner inaugural, j'étais assis entre Miss France 1923 et Miss France 1982. « Le monde est un éternel recommencement », pensais-je avec un sens suraigu du lieu commun, tandis que, comme pour me donner raison, la première me bavait dessus tandis que je bavais sur la seconde.

Toute fière encore de sa récente couronne, Miss France 82 ne résista pas au plaisir de nous rappeler son score : « 95-60-95. » « Moi, dit Miss France 23, c'est 60-60-60. » « Moi aussi », dit Rego qui passait par là, entre l'avocat et la vinaigrette. «Moi aussi, c'est 60-60-60. Quelquefois... » ajouta-t-il de cette inimitable voix de castrat transpyrénéen qui charma plus d'une fille de salle punk des bas-fonds de Lisbonne au carnaval annuel des morues dessalées - pédé toi-même.

Luis : Pourquoi tu dis « pédé toi-même » ?

Pierre : Eh bien, généralement, quand je fais allusion à la morue ou au Portugal, tu dis : « Ta gueule, pédé! »

Luis : Pédé toi-même !

Errare Portugalum est.

Pouf pouf.

« Moi aussi, dit Rego, mes mensurations c'est 60- 60-60. Quelquefois, ajouta-t-il de sa chaleureuse voix de gorge lourde de sensualité virile, quelquefois, je fais 60-60-85-60, notamment quand je pense à Fernande...» (Il exagère... Ah, ces Méditerranéens! «Les gens du Sud ont dans les yeux le gland qui manque à leur décor. »)

Oui, chère Inès de la Fressange, vous n'êtes finalement qu'une femme comme les autres, avec les mêmes raisons que les autres de croire en Dieu ou de boire Contrexéville. Vous êtes donc aussi coupable que les autres, ce dont votre avocat va d'ailleurs vous convaincre dans un instant bien mieux que je n'ai su le faire. Cependant, avant de lui céder la parole, qu'il me soit permis, vous dévorant de tous mes yeux, de vous resservir, en hommage à votre exquise beauté, la bouleversante déclaration que fit

un jour le cardinal de Richelieu à la très belle, très jeune et très pulpeuse comtesse Poli d'Oletta qu'on avait placée à son côté lors d'un dîner d'intimes à la cour de Louis XIII :

Madame, si ma robe était de bronze,
Vous entendriez sonner le tocsin.

Inès de la Fressange: Mannequin, dessinatrice de mode, décoratrice, elle a si peu changé en vingt ans qu'on se demande si elle n'est pas en tissu.

Réquisitoire contre Gilbert Trigano

24 janvier 1983

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Gentils membres-z-et gentilles zézettes,
O toi, glorieux Massif central aux sommets en friche,
Mesdames et messieurs les jurés vendus d'office,
Public chéri, mon amour.
Bonjour la colère ! Je te salue ma rage ! Et mon courroux... coucou !

Oui, mesdames et messieurs les jurés, une fois de plus, cet homme juste et bon qui vous parle, cet homme aryen de souche, français de racine et chrétien de zob, ce noble justicier sans reproche sent vibrer en lui un flot d'adrénaline impétueux qui roule tel un torrent de haine vengeresse dans les rudes veines bleutées de colère rouge qui coule dans ce corps d'athlète impeccablement moulé dans la robe austère de la justice sous laquelle je vous raconte pas.

La rage qui m'anime, mesdames et messieurs les jurés, c'est la haine du vautour. Pourtant je m'étais couché serein.

Mais cette nuit, dormant dans mes draps de gala, J'ai fait un rêve étrange et pénétrant par là.

J'ai rêvé d'un exquis paradis, nimbé d'un ciel fragile aux improbables pluies où s'ébattaient les anges adorables et menus. Des hommes, des femmes, des enfants au rire de cascade fraîche, lançaient vers la nue le chant béni de l'amour universel, tandis que Dieu, immensément radieux-z-et beau, régnait au milieu d'eux, les Blancs d'un côté, les nègres de l'autre : le paradis.

J'étais là, sur un petit nuage, au bord de l'extase, guillotinant des socialistes en croquant des fruits sauvages, quand soudain, avec une stridence infernale à vous couper le souffle, la sonnerie du téléphone retentit dans la nuit, brisant mon rêve comme on casse un cristal.

(Montrant Luis.) C'était ça ! C'était cet invraisemblable petit caca jaune et noir, lui, l'avocat le plus bas d'Inter, le roi de la défense passive, l'ineffable, l'irréfutable musaraigne ibérique qui stagne à vos pieds, mesdames et messieurs les jurés, indifférent à tout, uniquement préoccupé de se fourrager l'entrejambe avec la pince à morpions en côtelette de morue que sa tata Rodriguez lui envoie de Lisbonne en paquet fado.

La sueur au front, la rage au ventre, je décroche, je crie :

«Allô?

- Allô, c'est Luis. Echcougé moi dé té réveiller à quatre heures et quart dou matin, mais yé voulais té démander quelle heure qu'il est, s'il té plaît? »

Et vous voudriez que je sois de bonne humeur? Monsieur le président, je vous fais juge !

Alors voilà. Voilà cet homme ici que l'on juge aujourd'hui. N'attendez rien de moi, monsieur Trigano. Je ne vous conseille pas plus de compter sur ma clémence que de sauter sur ma Josiane.

Dans un cas comme dans l'autre, vous seriez déçu : la clémence a ses règles et Josiane a des limites, monsieur.

Qui est Gilbert Trigano ? Mesdames et messieurs les jurés ?

Que savons-nous vraiment de l'inventeur des parcs à ploucs ? Pas grand-chose, sinon qu'il a plus fait pour la démocratisation des vacances qu'Ajax à mon niaquoué pour la beauté de mon Chinois.

De son vrai nom Gilbert Plougastel, Gilbert Trigano est né en 1920, en Bretagne à Jouy-sur-les-Membres dans les Boules-du-Rhône.

Son père était tailleur, mais sa mère était là, c'était le principal.

Comme la plupart des juifs bretons, le petit Plougastel, dès son jeune âge, est attiré par les choses de la mer et les machins du père : Les machins... une dans chaque main... les rames de son père. Déjà, il ne résiste pas à l'appel obsédant des horizons lointains où les vahinés mignonnes au minet minou, mi-nues sous la mini-mini en Thermolactyl Damart, psalmodient sans trêve la chanson des blés durs en dansant la bourrée des archipels sous les couscoussiers en fleur. Afoutoutou afoutouta. Afoutoutou afoutouta, ah, ah.

A 13 ans, il s'engage comme apprenti coiffeur sur le trois-mâts *Calmolive* où il ne manque pas de mousses à raser. D'escale en escale, il finit par mouiller à Hambourg, après avoir fouetté à Marseille, mais c'est une autre histoire. Un soir, Gilbert, pris de boisson, se bat avec un hamburger dans un boui-boui du port. (Les hamburgers, je le souligne à

l'intention des imbéciles et des électeurs de gauche, sont les habitants de Hambourg.) Le commandant du *Calmolive,* furieux, fait enfermer Gilbert à fond de cale, avec mission de trier les fagots de bois souillés par les mouettes pendant les escales. Et là, jour après nuit, la rage au cœur et la crotte aux doigts, Gilbert trie l'guano. Je dirais même plus : Gilbert trie l'guano, dans une cale à Hambourg, de derrière les fagots.

De ce jour, on ne l'appelle plus que Gilbert Triguano. Il en gardera toute sa vie la blessure à l'âme ainsi qu'une horreur viscérale de la marine à voile et du clafoutis à la fiente de mouette qui constitue pourtant, avec le sorbet de morue, l'un des plats préférés des fins gourmets ibériques péninsulaires *(montrer Luis)* auxquels il donne cet incomparable teint de chiotte entartré.

C'est en 1963 que Gilbert Trigano fonde, préside et dirige le premier de ces clubs de vacances dont je tairai ici le nom afin de ne pas faire de publicité au Club Méditerranée. L'idée de base de l'œuvre grandiose de ce précurseur consiste à faire cuire à feu vif, à même le sable, des congés payés pendant trois semaines. Quand les gentils membres sont cuits, on les renvoie dans leur trou après leur avoir arraché les boules, si j'en crois toutefois le chef d'accusation incohérent qui germa sous le toupet clairsemé de l'imposant thuriféraire de l'état de fait qui pérore ici jour après jour en distribuant paisiblement sa justice, bien calé sur son gland comme Saint Louis sous son chêne.

Prudent, et désireux de procéder par tâtonnement avant de foncer, Gilbert Trigano construisit son premier Club Méditerranée devant chez lui, 17, rue Jean- Jaurès à la Plaine-Saint-Denis dans le 93.

Dans une interview accordée récemment au journal *Le Monde* (le poids de l'ennui, le choc des paupières), Gilbert Trigano explique que ce qui l'a également guidé dans ce choix c'est la beauté âpre et insoutenable de la « Cité des Druides » (les Gaulois sont dans la Plaine) et, dit-il - et là je cite : « La propreté incomparable de cette ville sans mouettes. »

En homme avisé, il fait appel, pour la construction des cases en bordure du périphérique, à Le Corbusier qui, et ce fut là son erreur, préconise, comme matériau dé base, le guano ! Trigano le chasse. Deux ans plus tard le génial architecte franco-suisse s'éteint doucement dans l'un de ses cubes, miné par le chagrin.

Messieurs et mesdames les jurés, je ne pousserai pas plus loin le raisonnement ni la démonstration remarquable que je viens de faire du crime de cet homme. Oui, mesdames et messieurs, vous l'avez compris : Gilbert Trigano mérite la peine maximale pour le meurtre de Le

Corbusier. A ceux qui douteraient encore, je tiens à leur disposition la pièce à conviction qui accable cet homme et apporte une preuve évidente de la haine maniaque qu'il a toujours portée aux amis des oiseaux : il s'agit bien évidemment du papier à entête du Club Méditerranée.

Le voici. On y voit une mouette sur un cabinet à la turque, en dessous que lisons-nous? La devise du Club : « Factotus ouskifo Factotum », c'est-à-dire : « Je fais où on me dit de faire. »

Après ça, mesdames et messieurs, il ne reste plus qu'à tirer la chasse d'eau.

Gilbert Trigano: Léon Blum a offert les congés payés au petit peuple et Gilbert Trigano a mis des barrières autour.

Réquisitoire contre Sylvie Joly

25 janvier 1983

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Mon président mon chien,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

Vous tombez mal, madame Joly. Vous n'auriez pas dû venir aujourd'hui. C'est pas pour me vanter, mais vous allez en prendre plein la gueule. Vous avez du bol que le bavard en chef qui a usurpé la place de Peyrefitte ait fait mettre au rancart le coupe-cigare à Guillotin. Sinon vous y aviez droit. Chienne ! *(Au public :)* Vous êtes tous des chiens. Silence ! Le premier qui tousse, je le boucle. Oui, l'courroux m'noue, oui, ma voix s'éraille, oui, l'ire m'égare, oui, la colère m'étreint, de 8h47 exactement. Car c'est à 8h47, ce matin, alors que je me rendais gaiement vers ce tribunal joliment parsemé de gugusses rouges et noirs, que la chose est arrivée et que le soleil radieux de mon moral d'acier s'est soudain transformé en une sombre tempête intérieure lourde d'inextinguible haine et de mortelle rage.

J'allais d'un pas serein, de cette ample démarche souple de grand félin indomptable qui avait tant séduit Grâce Kelly le jour des obsèques de Pompidou à Notre-Dame. (Je représentais officiellement la famille Rego qui était retenue à Lisbonne par la traditionnelle cueillette des morues de printemps : ah, avril au Portugal !) Sur mon beau visage de prince pirate au regard franc, sereinement dardé sur l'espoir jovial d'un lendemain tranquille gorgé d'espoir vespéral, ce qui est rare le matin, sur ce noble visage éclatant de santé, luisant de tendresse contenue et craquelé de cette noble couperose violacée qui envahit si joliment les vaisseaux capillaires dilatés d'intelligence aiguë des buveurs de bordeaux graves, sur cette belle tête âpre- ment nimbée de rigueur Spartiate, que vous voyez là, mesdames et messieurs les jurés, émergeant de cette robe

austère de la justice dont les secrets replis abritent aux yeux du monde les troublants mystères que l'adolescente enfiévrée brûlante de désir évoque en gémissant la nuit au creux du lit de sa solitude où ses doigts tremblants d'une impossible étreinte se referment en vain dans l'attente affolée d'un éclair de plaisir, virgule, ah, enfin une virgule !, il était temps, j'allais mourir noyé sous le flot insipide et glauque de ma monotonie verbale ! Évitez cela, jeunes étudiants en lettres bornés d'incompétence qui m'écoutez d'une main en lisant *Pif Gadget* de l'autre : Écoutez le conseil du scribouillard déliro-flagrantique :

Ne mettez jamais moins de trois virgules au mètre carré de verbiage. Sans l'appui de la virgule, on peut mourir étouffé dans les sables mouvants d'une prose perfide et désertique que n'éclaire plus que le soleil blanc de l'inspiration poético-trouducale des vieux procureurs fourbus corrodés dans l'effluve éthylique d'un désespoir exsangue où se meurt la colère que brandit leur poing-virgule... dans l'effluve éthylique d'un désespoir exsangue où se meurt la colère que brandit leur poing-t-à-la-ligne. Ouf ça fait du bien.

Donc disé-je, juste avant d'être assez grossièrement interrompu par l'être le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré, c'est-à-dire moi-même, que je n'échangerais pas contre deux barils de Villers ou quatre-vingts barils de Rego, c'est pareil, donc, disé-je, il était 8h47 à ma montre « C'est t'y con à Quartz », et j'allais, fier et fringant, le cœur serein et les fesses au chaud dans ma nouvelle culotte de soie (« Vous vous changez ? Changez de caleçonne ! »). Quand soudain. Là. Tout à coup. Brutalement. Soudain. Là. Tout à coup, à l'angle de la rue La Fontaine, appelée ainsi en hommage à La Fontaine, le gigolo poudré du Tout-Versailles du XVIIᴱ, qui a plus fait pour la promotion du rat des villes que Parmentier pour la pomme de terre en robe des champs, et dont la statue équestre, sans le cheval, qui s'était barré pendant la pose... il faut le comprendre, au lieu de ricaner sottement, essayez de faire poser pendant six semaines un percheron avec un vieux beau qui pue la cocotte sur le dos, vous verrez si c'est facile. Imbéciles que vous êtes !

Soudain. Là. Tout à coup, à l'angle de la rue La Fontaine dont la statue équestre sans le cheval orne la place du fabuleux fabuliste à Château-Thierry, la ville natale du fabuleux fabuliste, mais faut pas exagérer non plus, dans la mesure où il avait tout pompé sur Ésope, le fabuleux fabuliste grec, qui était laid comme un cul de cynocéphale avec son regard sartrien et sa hideuse gibbosité dorsale qui permettait, Dieu merci, de ne pas le confondre avec son chameau, lequel a deux bosses, lui,

connards tabacophiles que vous êtes. (Je dis « connards tabacophiles » à l'intention du graffitouilleur inculte qui a dessiné le paquet de Camel avec une seule bosse au chameau. Le chameau a deux bosses, tarés. Alala, plus c'est cancérigène, plus c'est con!)

Soudain. Là. Tout à coup, alors que le dromadaire n'en a qu'une, à l'angle de la rue La Fontaine et de la rue de Boulainvilliers, appelée ainsi en hommage à Henri de Boulainvilliers qui fut le premier à introduire la truffe, j'ose à peine vous dire où, et dont la statue cochonestre sans la truie orne la place du Gai-Groin à Fourzandon-dans-l'Omelette, la capitale mondiale du foie gras bulgare, avec des vrais morceaux de pneu entier dedans pour faire croire que c'est de la truffe, mais personnellement je préfère le foie gras de canard, car l'oie est un animal aussi stupide et borné qu'un général de brigade sous un format heureusement plus réduit ce qui permet d'en mettre plus dans le Capitole qui relie aujourd'hui Limoges à Paris en moins de trois heures, alors qu'au même moment un autre train part dans l'autre sens avec une vitesse moyenne de cent trente kilomètres-heure, quel est l'âge du général de brigade ? Je vous le demande.

A ce stade du débat, mesdames et messieurs, nombre d'entre vous sont en droit de se demander où je veux en venir précisément. Eh bien, il me semble que le moment est venu de vous dire franchement, et du fond du cœur, que c'est une excellente question et que, comme disait la Pompadour quand Louis XV la lui mettait sous le bras, je vous remercie de me l'avoir posée.

Avant de vous répondre, je pense néanmoins, compte tenu de l'extrême complexité du dossier, qu'il serait bon que nous procédions ensemble à un résumé des chapitres précédents. Mais d'abord, un entracte et une chanson, une courte chanson destinée plus particulièrement à nos amis de l'ATM, l'Association des Anciens Alcooliques et Tabagiques de la Martinique, dont la lettre, qu'ils m'ont envoyée depuis l'hôpital de Fort-de-France où ils suivent une cure de désintoxication, m'a bouleversé. Je suis sérieux. Je dédie cette chanson à tous les alcooliques et à tous les cancéreux du poumon du monde :

Donne du rhum à ton homme Du rhum et du tabac Donne du rhum à ton homme Et tu verras comme Il t'aimera.

Résumé des chapitres précédents : il est 8 h 47, ce mercredi matin, quand le procureur général de la République Desproges française quitte son prestigieux douze pièces... son huit pièces... son studio à peine

aménagé sans luxe tapageur pour se rendre au tribunal dont la flagrance des délires n'est plus un secret pour personne.

Soudain. Là. Tout à coup, il s'aperçoit que le temps qui lui était imparti touche simultanément à sa fin et au début de la traditionnelle minute d'expression corporelle ibérique, dont le danseur étoile va maintenant vous convaincre mieux que moi de la culpabilité de Sylvie Joly.

Sylvie Joly: Pour se détendre après le spectacle où elle se moquait des bourgeoises, elle buvait du vin rouge au goulot en chantant *Nini peau de chien*.

Réquisitoire contre François Romério

27 janvier 1983

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Mon président mon chien, salaud que tu es,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour mon auto, salut ma défense, et mon .courroux... coucou.

Aujourd'hui, mesdames et messieurs les jurés, en hommage à sainte Thérèse du piège à cons, sainte patronne de l'autodéfense, dont nous fêtons aujourd'hui le tricentenaire de la béatification, je ne parlerai pas de cul. Convaincue d'hérésie parce qu'elle avait auto défendu ses fesses en refusant de coucher avec l'évêque de Meaux à l'issue du salon de la Moutarde en 1636, sainte Thérèse, je le rappelle à l'intention des athées bornés et autres Portugais transis d'inculture qui pourraient éventuellement stagner dans ce prétoire, mourut brûlée vive en hurlant de rire, d'où l'expression : « C'est sainte Thérèse qui rit quand on la braise.»

Donc je ne vous parlerai point de cul. Je vous parlerai de merde. Plus précisément de la merde de chien d'imbécile qui m'englue l'escarpin à l'heure où je vous parle, et sur laquelle j'ai longuement, totalement, goulûment glissé il y a un instant, avant de venir l'essuyer aux marches du palais. Mesdames et messieurs les jurés, vous avez devant vous un homme calme et pondéré, élevé dans la religion chrétienne, l'amour des pauvres et le respect des imbéciles, un partisan farouche de la non-violence, un adversaire résolu de l'autodéfense, aussi bien de l'autodéfense organisée, groupusculaire, comme celle que prône l'accusé d'aujourd'hui, que de l'autodéfense organisée officielle de l'État, bien connue sous le nom de police-vos- papiers-halte-là-panpan-la-matraque.

J'ajouterai que je suis enfin un adversaire convaincu d'une autre forme d'autodéfense, celle des petits voyous pourris qui se bardent de quincaillerie mortelle et de couteaux à cran d'arrêt, par crainte des coups de béquille, avant d'aller attaquer les petits vieux finissants ou les petits commerçants usés, qu'ils viennent assommer pour leur piquer lâchement les trois sous que ces vieilles gens ont mis de côté, au prix de toute une vie à cheval entre la silicose et l'arthrite du genou.

Ainsi, je suis un non-violent, mesdames et messieurs les jurés. Pourtant. Pourtant il est une sorte de salopards pour lesquels je suis prêt à prendre les armes, j'ai nommé la race des lamentables semeurs de merde canine qui engluent nos rues de la fiente nauséeuse de leurs bâtards obtus, abrutis de Canigou trop gras, crétinisés à mort par l'univers carcéral des grandes cités où ils se cognent en vain le museau entre quatre murs de F3, au lieu de courir chier dans les champs comme vous et moi.

A-t-on jamais vu stupidité plus totalement consternante que celle qui brouille le regard de lavabo douteux du gros mou de petit-bourgeois, bouffi d'inexpugnable sottise, qui contemple avec une expression de vache heureuse son cabot transi, occupé à déposer ses immondices en plein milieu du trottoir, les pattes écartées, grotesque, la queue pathétique et frémissante, et l'œil humide de cette inconsolable tristesse, qui semble nous dire :

« Excuse-moi, passant, dit le chien, je fais où cet imbécile me dit de faire. Je ne le fais pas exprès. Si ça ne tenait qu'à moi, le chien, j'irais chier plus loin mais lui, cet homo sapiens que tu vois là, avec ses charentaises, sa tronche obtuse et cette putain de laisse qui assoit sa domination sur l'esclave qu'il a voulu que je fusse, ce con s'en fout, que tu glisses sur mes étrons ! S'il m'a pris, moi, le chien, ce n'est pas parce qu'il aime les bêtes, c'est pour son petit plaisir à lui. Il était ému par la grosse bouboule de poils dans la vitrine, mais ça ne l'empêchera pas de m'abandonner au mois d'août ! Il faut le comprendre : sa femme l'emmerde, son chef de bureau l'humilie. Il est minable. Alors moi, le chien, je suis le défouloir de son adrénaline, le contrepoids de sa médiocrité, et sa force de dissuasion anti-loubards. Pour le reste, il me brime, mais je lui tiens chaud aux pieds. Il me méprise comme il te méprise, toi le passant. Pardon, passant, dit encore le chien, je te vois pointer à l'horizon du carrefour. Dans un instant, quand ce crétin m'aura remonté dans son deux pièces pour m'enfermer sans espoir dans cette prison sans air et sans joie, toi le passant, tu vas t'offrir 30" de hockey sur

merde, avec double axel sur le bitume et révérence dans le caniveau. » Pour avoir eu des chiens, mesdames et messieurs, je puis témoigner, et des milliers d'autres citadins aussi, Dieu merci, qu'il faut moins d'une semaine pour convaincre le chien le plus borné, même un chihuahua giscardien, ou un cocker mitterrandiste, de faire ses besoins dans le caniveau et pas ailleurs. N'est-il point affligeant que la nature humaine soit aussi désespérément chiracophobe ?

Comment espérer en l'homme ? Peut-on attendre le moindre élan de solidarité fraternelle chez ce bipède égocentrique, gorgé de vinasse, boursouflé de lieux communs, rase-bitume et pousse-à-la-fiente ? Cette bête à deux pattes, engoncée dans son petit moi sordide au point de n'être pas même capable de respecter son chien, l'hygiène publique et les semelles en cuir véritable de mes escarpins de chez Carvil à neuf cents balles la paire ?

Je ne suis pas partisan du retour à la peine capitale, bien que le bavard en chef usurpateur du trône de Peyrefitte en eût imposé l'abolition contre l'avis de l'opinion publique, dont l'un des plus somptueux spécimens est aujourd'hui parmi nous, armé jusqu'aux dents et fermement assis sur sa majorité silencieuse, si j'ose dire. En revanche je serais assez partisan d'une application de la peine de merde par l'inauguration du fusil-à-crotte en pleine tronche, réservé aux demeurés crottogènes spécialistes en défécations canines sur trottoir. Ah, je défaille de plaisir en imaginant le père Ducon ficelé au peloton d'exécution de ma légitime défense, face à six de ses victimes aux pieds souillés, tous les six armés de grosses pétoires gorgées de merde grasse... Feu ! Piaf ! Mon Dieu, quel bonheur ! Ça, pépère, c'est de l'autodéfense !

Aragon disait : « Plus je connais les hommes, moins j'aime ma femme. » Et moi plus je connais Dupont, plus j'aime Mirza... Y a-t-il un animal plus con que l'homme ? Oui. Peut-être. Il existe peut-être une catégorie d'animaux aussi cons que les hommes, et en l'occurrence je suis tout à fait d'accord avec Chaval sur ce point : les oiseaux sont des cons...

Je connais personnellement un perroquet parleur qui a repoussé les limites de l'imbécillité volaillère jusqu'à l'infini. N'était la chaleureuse amitié qui me lie aux humains que cet emplumé a apprivoisés, j'aurais depuis longtemps pris un plaisir exquis à lui défoncer la gueule à coups de clef anglaise de type Romério ou à lui écarteler le trou du cul à l'aide d'un tisonnier chauffé à blanc. Ah, la sale bête ! Que n'existe-t-il, monsieur Alfa Roméo, une association d'autodéfense contre les oiseaux qui chantent faux ! Celui dont je vous parle, que ses maîtres, dans un de

ces traits de génie inventifs qui témoignent de la suprématie de l'homme sur cette terre, avaient eu l'idée inouïe d'appeler « Coco », il faut le faire, cette nullité multicolore à l'œil aussi creux qu'un estomac de bébé ougandais un soir de réveillon, cette insulte vivante à l'ornithologie de salon, avait une particularité totalement insupportable. Branché sur son perchoir au-dessus des invités de la maison, avec des grâces altières d'empereur trichromosomique surplombant les arènes à chrétiens, un insupportable mépris fatigué dans la mimique dégoûtée de son bec hargneux, il lui arrivait de se réveiller soudain, à peu près toutes les vingt secondes, pour siffler à tue-tête les cinq premières notes de la marche du colonel Boguey. Ça et rien d'autre. C'est atroce. D'ailleurs je vais vous le faire. Vous connaissez, c'était la musique du *Pont de la rivière Kwaï* et je demanderai aux personnes sensibles de sortir car c'est insupportable :

(Siffler 8 notes.) Et lui l'animal, il faisait *(ne siffler que 5 notes)*. Comme le disait Himmler : « Il vaut mieux entendre ça que d'être juif... »

Donc monsieur Romério est coupable, mais son avocat vous en convaincra mieux que moi.

François Romério: Fervent partisan de la peine de mort pour toutes sortes de motifs, le créateur de Légitime Défense n'avait pas prévu de sanction pénale pour les cons. Bien joué.

Réquisitoire contre Régine Deforges

1er février 1983

Françaises, Français,
Belges, Belges,
Cher président mon chien,
Monsieur l'avocat le plus bas d'Inter,
Mesdames et messieurs les jurés,
Public chéri, mon amour.
Bonjour ma colère, salut ma hargne, et mon courroux... coucou.

Arielle de Claramilène s'ébaudrillait nuquelle et membrissons en son tiède et doux bain d'algues parfumil. Molle en chaleur d'eau clipotillante, chevelyre aquarelle, charnellolèvre de fraise extase, chavirée de pupille à rêve écartelé d'humide effronterie, murmurant ritournelle enrossignolée, elle était clatefollement divine. La brune esclavageonne émue qui l'éventait un peu de son parcheminet contemplait ébloussée les blancs dodus mamelons de bleu nuit veinelés, les petons exquis de sang carmin teintés, les fuselines aux mollets tendres, le volcanombril cloquet, et la mortelle foressante du sexiclitor...

Perversatile et frissonnitouche, Arielle sentit bientôt ce libidœil lourd à cils courbés tremblants, que la madrilandalouse mi-voilée, presque apoiline, posait sur l'onde tiède où vaguement aux vaguelettes semblottaient se mouvoir les chairs dorées à cuisse offerte à peine inaccessiblant, si blanc, au creux de l'aine exquise.

Lors, pour aviver l'exacerbie de l'étrangère, elle s'empara du savonule ovoïdal et doux à l'eau, l'emprisonna de ferme allégresse dans ses deux manucules aigles douces ongulées cramoisies et, le patinageant en glissade de son col à son ventre, s'en titilla l'échancrenelle.

« E pericoloso branletsi », rauqua la sauvagyne embrasée, qui se fondait d'amouracherie volcanique indomptable, et qui, s'engloutissant soudain les deux mains à la fièvre sans prendre le temps de slipôter, bascula corps et âme dans l'éclaboussure satanique de cette bénie-

baignoire pleine d'impure chatonoyance et de fessonichale prohibité fulgurante. Quand l'étincelle en nuage les eut envulvées, ces étonnantes lesboviciennes se méprisèrent à peine et s'extrablottirent en longue pelotonnie, de Morphée finissant, jusqu'à plus tard que l'aube, sans rêve et sans malice, quoique, virgines et prudes, elles n'aient naguère connu l'onanaire qu'en solitude.

Ce texte admirable - et je baise mes mots - ce texte admirable, extrait du journal intime de Sœur Sourire : « Quand j'étais pas nonne, j'étais pas nette », écrit en collaboration avec mesdames Jacob et Delafon, aux éditions Paillard, ce texte admirable nous prouve à l'évidence, mesdames et messieurs les jurés, que les femmes, en matière d'érotisme plus encore qu'en toute autre, sont nos maîtresses. Et si les femmes sont nos maîtresses, remercions-en ici, mes frères, le Tout-Puissant qui règne là-haut en son divin royaume, entre la bouche d'aération de la tour Montparnasse et la zone stratosphérique à l'abri de l'anticyclone venu des Açores qui, après dissipation des brumes matinales, cédera la place à un temps plus doux au nord d'une ligne Strasbourg-Berlin, c'est-à-dire nulle part en France mais c'est normal : « En cette saison, y a plus de saison », disait Aragon dont la température relevée ce matin sous abri n'excédait pas deux degrés à l'ombre... Je prie la cour de bien vouloir excuser mon émoi : il y a maintenant plusieurs semaines qu'Aragon n'est plus communiste, mais je n'arrive pas à m'y faire.

Ça doit être moi qui suis anormal, c'est sûr, il y a des signes : quand Aragon était vivant, je n'arrivais pas à croire qu'il était communiste. Maintenant qu'il est mort, je n'arrive pas à croire qu'il ne l'est plus.

C'était beau Aragon, les enfants.

J'en ai tant vu qui s'en allèrent
Ils ne demandaient que du feu.
Ils se contentaient de si peu
Ils avaient si peu de colère
J'entends leurs pas, j'entends leur voix
Qui disent des choses banales
Comme on en lit sur le journal
Comme on en dit le soir chez soi.
Qu'a-t-on fait de vous hommes femmes
Aux pierres tendres tôt usées
Et-vos apparences brisées
Vous regarder m'arrache l'âme.

C'est beau Aragon, non? On dirait qu'il décrit les esclaves muselés qui font la queue devant les boucheries polonaises, vous ne trouvez pas ?

Votre enfer est pourtant le mien
Nous vivons sous le même règne
Et lorsque vous saignez je saigne
Et je meurs dans vos mêmes liens
Quelle heure est-il, quel temps fait-il
J'aurais tant aimé cependant
Gagner pour vous pour moi perdant
Avoir été peut-être utile
C'est un rêve modeste et fou,
Il aurait mieux valu le taire
Vous me mettrez avec, en terre,
Comme une étoile au fond d'un trou.

Aragon, en terre comme une étoile au fond d'un trou. Elle est bonne, non ? Rouge l'étoile ?

Et Jean Genet ! Voilà un pédé qui sait bouger la langue pour nous insuffler sa vague déferlante et toujours recommencée d'érotisme trouble !

Régine Deforges, perverse et distinguée semeuse de nos visions fantasmatiques, magicienne allumeuse de nos illusions folles, qui faites jaillir du bout de votre plume les parfums chauds des porte-jarretelles interdits de nos plus fous espoirs oniriques, Régine, il est impossible que vous n'ayez jamais frémi en écoutant l'improbable et superbe cri du condamné à mort de Jean Genet :

Sur mon cou sans armure et sans haine,
Que ma main plus légère et grave qu'une veuve
Effleure sous mon col sans que ton cœur s'émeuve
Laisse tes dents poser leur sourire de loup
Nous n'avions pas fini de nous parler d'amour
Nous n'avions pas fini de fumer nos gitanes
On peut se demander pourquoi les cours
Condamnent un assassin si beau qu'il fait pâlir le jour.

Ah, ça c'est l'amour. Chère Régine, que l'amour vous va bien ! (Je

signale aux auditeurs qui prennent l'émission en cours que nous jugeons aujourd'hui Régine Deforges. Pas Régine Tout court-Tout rond- Tout mou, Régine Deforges.)

Ah, Régine, si vous n'étiez si lointaine et déjà prise par les mains velues de je ne sais quel anthropoïde, si moi-même, de mon côté, je n'étais pas l'homme d'une seule femme, comme j'aimerais vous montrer de vive main... de vive voix, avec quelle fougue la raideur de la justice est capable d'ébranler les fondements de cette morale de rouille rabattue ! (Qu'en termes élégants ces choses-là sont bites.)

Régine Deforges... Depuis le jour où d'un cœur turgescent j'ai planté mes yeux dans *Lola et quelques autres,* où il apparaît à l'évidence, madame, que vous êtes à la littérature érotique ce que Vatel fut à la queue, c'est-à-dire un maître, depuis le jour où par ce livre je me suis enfoncé impunément dans vos fantasmes femelles avec la trouble impudeur d'un Paul Éluard murmurant : « Parfois je revêts ta robe, et j'ai tes seins et j'ai ton ventre », depuis ce jour, madame, je rêvais de vous rencontrer pour saluer en vous la vraie femme, l'anti-virago gynéconasse qui s'astique la libido à deux mains sur la hampe de son drapeau MLF, la Femme, avec un grand F majuscule et pulpeuse et une belle paire de M ! La femme de la chanson paillarde que vous osâtes mettre en exergue du chapitre le plus totalement effronté de ce livre étonnant : *Lucienne ou l'amoureuse du passage Verot- Dodat.* Vous souvenez-vous de cette phrase ? « Toute femme ici-bas demande ou la richesse, ou la grandeur. Moi je dis que l'homme qui bande a seul quelque droit sur mon cœur. »

Mais à continuer sur ce ton, vous allez croire, madame, que je vous fais la cour et que je n'aurai de cesse de vous attendre à la sortie pour vous faire jouer de la flûte à bec, ou vous donner un concert de cornemuse. Quand je dis «cornemuse», j'exagère le nombre des tuyaux... Mais rassurez-vous, madame, je saurai me tenir en gentleman... «A gentleman is a man who can play the bag pipe and who does not. » Un gentleman, c'est quelqu'un qui sait jouer de la cornemuse et qui n'en joue pas.

Donc Régine Deforges est coupable, mais son avocat vous en convaincra mieux que moi.

Régine Deforges: Romancière spécialisée dans la littérature érotique, elle a eu l'idée d'écrire *La Bicyclette bleue* en faisant une promenade en tandem avec Margaret Mitchell, l'auteur *d'Autant en emporte le vent.*